LA CROISIERE DU MEGOPHIAS

HENRI VERNES

UNE AVENTURE DE
BOB MORANE

marabout junior

LA COLLECTION JEUNE POUR TOUS LES AGES

HENRI VERNES

BOB MORANE

LA CROISIÈRE DU MÉGOPHIAS

MARABOUT

I

Un épais crachin, à travers lequel la clarté des lampes électriques réussissait avec peine à s'imposer, noyait le port de Seattle. À pas lents, un homme marchait le long des quais, tentant visiblement de déchiffrer, à la lueur des fanaux, le nom des bâtiments amarrés, Chaque fois qu'il passait devant un fanal, son profil se découpait durement ; un profil pointu et tranchant de bête de proie, La pâle lueur de la lampe accusait ses joues amaigries, ses orbites creuses de tête de mort, sa large bouche sans lèvres, pareille à un piège, L'homme était grand, décharné et traînait légèrement une jambe. Il portait un vieux ciré noir, serré à la taille, et quand il quittait le cercle de lumière pour se perdre dans la zone de pénombre, on n'apercevait plus que la tache blafarde de sa tête. Une tête de fantôme qui semblait avancer toute seule dans la nuit, sans épaules pour la soutenir.

Ces quais paraissaient ne jamais devoir finir. L'homme grelottait sous son ciré, et parfois il répétait entre ses dents, d'une voix basse et sifflante :

— Si jamais je retrouve le chien puant qui m'a affirmé que le yacht se trouvait amarré par ici… Si jamais je le retrouve…

Un mauvais sourire tordait sa bouche et ses mains étaient animées d'un mouvement de griffes.

Soudain, il s'immobilisa. Sur une coque blanche, un nom se détachait, en lettres noires : *Mégophias*. C'était un beau bateau, un yacht fin et racé, à l'étrave effilée de goélette mais aux superstructures puissantes de steamer. Un transatlantique en réduction, capable d'affronter toutes les tempêtes, de vaincre toutes les embûches de la mer.

L'homme au ciré noir émit un sifflement admiratif.

— Par Satan, dit-il à voix basse, un fameux bateau, Juste ce qu'il faut pour une croisière de ce genre. Ce professeur Frost semble

avoir le portefeuille bien garni, et le nom de son yacht en dit long sur ses préoccupations. Le *Mégophias*. C'est vraiment là tout un programme.

Le long de la coque, une échelle de coupée était installée. L'homme s'y engagea et, de sa démarche trébuchante, gagna le pont. Aussitôt, il s'orienta et, sans tenter de se dissimuler le moins du monde, s'avança vers la passerelle centrale. Il allait l'atteindre lorsque, d'un escalier de coursive, un homme jaillit. Il portait un chandail de marin à col roulé et était coiffé d'une vieille casquette noire au galon d'or terni.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il d'une voix rude, Ma parole, on s'introduit dans ce bateau comme dans un moulin. V's'allez m'fiche le camp !

L'homme au ciré ne broncha pas.

— Mon nom est Lensky, dit-il. Aloïus Lensky, et je veux voir le professeur Frost.

Longuement, le matelot détailla son interlocuteur. Au bout d'un moment, il fit la grimace.

— Vous pourriez même vous appeler Jules César, ou Napoléon. Le professeur travaille, et on ne peut le déranger. V's'avez une introduction, seulement ?

Aloïus Lensky secoua la tête négativement.

— Non, dit-il. Le professeur ne m'attend pas. Il n'a même jamais entendu parler de moi.

Le marin sembla se ramasser, comme pour bondir.

— V's'allez m'fiche le camp, dit-il.

Une nouvelle fois, Lensky secoua la tête.

— Non, dit-il encore, je suis venu de très loin pour voir le professeur, et je le verrai.

L'autre remonta les poings vers sa poitrine. D'énormes poings, gros chacun comme la tête d'un jeune enfant.

— V's'allez m'fiche le camp, répéta-t-il pour la troisième fois.

Une de ses mains décrivit un arc de cercle, comme s'il voulait saisir Lensky au collet, mais celui-ci se déroba. Son bras droit se détendit et son index vint se planter dans la poitrine de son agresseur, à hauteur des fausses côtes. Le matelot laissa échapper

un soupir, ses bras lui retombèrent le long du corps, et il demeura figé et grimaçant, la bouche ouverte comme s'il cherchait, sans y parvenir, à remplir ses poumons vidés d'air.

Lensky souriait, le doigt toujours planté dans la poitrine de son adversaire.

— Vous n'avez jamais eu affaire à la police de Shanghai, l'ami ? demanda-t-il de sa voix sifflante. À côté de ces Chinois-là, les judokas japonais sont de petits plaisantins… J'ai appris ce coup à les fréquenter. On appelle d'ailleurs cela « La botte de Shanghai ». Un seul doigt planté au bon endroit, cela vous immobilise n'importe quel champion de poids et haltères. Si vous me promettez d'être sage, je retire mon doigt. Vous promettez ?

L'autre eut un signe dc tête affirmatif, et la main de Lensky retomba. Le matelot respira largement et se frotta les côtes.

— Maintenant, continua Lensky, allez dire au professeur Frost que je désire lui parler.

Le matelot eut un haussement d'épaules.

— Je veux bien, dit-il. Mais, je vous préviens, y vous enverra sur les roses.

Aloïus Lensky fouilla sous son ciré et en tira un paquet assez volumineux, enveloppé dans du papier brun, qu'il tendit à son interlocuteur.

— Donnez ceci au professeur, dit-il. Quand il saura ce que contient ce paquet, il me recevra aussitôt. C'est là une carte de visite en quelque sorte.

Une nouvelle fois, le marin haussa les épaules.

— Ce sera comme vous voudrez, maugréa-t-il en prenant le paquet. Mais j'vous promets rien. Si le professeur envoie quelques gars pour vous faire passer par-dessus bord, vous l'aurez voulu. Et ce ne sera pas vot' truc de Shanghai qui vous tir'ra d'affaire, j'vous l'dis. Attendez-moi là.

Il se détourna et disparut dans la coursive. Aloïus Lensky souriait. On eût dit qu'il était sûr que le professeur Frost allait le recevoir.

•

Le professeur James Frost était assis dans sa vaste cabine bureau aux lambris d'acajou poli. C'était un homme de cinquante-cinq ans environ, court et trapu, avec un crâne chauve et un visage d'enfant trop bien nourri et rieur. Derrière ses lunettes à monture d'écaille, ses petits yeux bruns pétillaient d'intelligence. Derrière lui, occupant tout un panneau de la cabine, une grande photo, floue mais agrandie à l'extrême, représentait l'image d'un monstre marin inconnu, à long cou et à longue queue, nageant en pleine mer.

Lorsqu'on frappa à la porte de la cabine, Frost releva la tête de dessus le livre qu'il était en train d'annoter et dit, d'une voix autoritaire :

— Entrez !

La porte s'ouvrit, pour livrer passage au matelot en chandail à col roulé.

— Qu'y a-t-il, Ted ? interrogea le professeur.

D'une démarche balancée, Ted s'approcha du grand bureau d'acajou.

— Excusez-moi de vous déranger, professeur, mais il y a là un type avec une drôle de tête, et qui d'mande à vous voir. J'lui ai dit qu'vous ne receviez pas, mais il insiste. C'est un gars pas commode.

— Il dit me connaître ? Ted secoua la tête.

— Il dit qu'vous n'avez même jamais entendu parler de lui.

Le professeur Frost eut un geste d'impatience et jeta un bref regard au livre posé devant lui. Visiblement, son travail l'absorbait, et il ne se sentait guère disposé à s'en détacher.

— Écoutez, Ted, fit-il. Dites au personnage en question de revenir, Demain, ou un autre jour. Aujourd'hui, il m'est impossible de le recevoir. J'ai un travail important à terminer.

— Le type a insisté pour que vous l'receviez maintenant, professeur. Il a dit qu'il venait de loin pour vous voir, et qui partirait pas sans vous avoir vu. Ah, oui, m'a dit aussi comme ça : Donnez ceci au professeur… C'est ma carte de visite.

Le matelot tendit au savant le paquet que lui avait remis Aloïus Lensky. Frost le saisit et le retourna curieusement entre ses doigts.

— Qu’est-ce que c’est, à votre avis, Ted ? Celui-ci secoua les épaules d’un air vague.

— Peux pas dire, professeur. J’suis pas sorcier, moi. Avec impatience, Frost fit sauter la ficelle entourant le paquet et déroula le papier brun. Un objet blanc, ressemblant à une énorme dent, tomba sur le bureau. Le professeur s’en saisit et le retourna avec attention dans tous les sens, Au fur et à mesure, le sang semblait quitter son visage, et un tremblement convulsif agitait ses mains.

— Non, ce n’est pas possible, murmura-t-il finalement, ce n’est pas possible…

Il continuait à manipuler le grand objet blanc et pointu.

Un éclair de folie brillait dans son regard.

— Une dent de Mosasaure, dit-il encore. Mais d’un Mosasaure qui serait trois ou quatre fois plus grand que les plus grands spécimens fossiles connus à ce jour. Oui, une dent fraîche de Mosasaure géant.

Le professeur Frost releva un visage pâle comme de la craie, pour dire d’une voix rauque :

— Introduisez cet homme, Ted… Vous m’entendez, introduisez-le *tout de suite*.

II

Du *Sentinel*, de Seattle, un mois plus tard.

Seattle, le 15 mai. – Nos lecteurs se souviendront sans doute que, voilà quelques semaines, nous avons signalé qu'une activité fébrile se manifestait à bord du yacht Mégophias, appartenant au professeur James Frost et qui se trouve amarré depuis près d'un an dans notre port.

Il nous faut avant tout rappeler qui est le professeur James Frost, ce paléontologiste millionnaire attaché depuis plus de trente années au Smithsonian Institute, Personnalité curieuse s'il en est, le professeur Frost a en effet consacré son existence à la recherche du fabuleux Serpent de Mer, dont tout le monde a pris, depuis longtemps, l'habitude de rire. Frost, depuis de longues années déjà, voyage autour du monde à bord de son yacht, le Mégophias – du nom donné par les savants au Serpent de Mer lui-même –, qui lui sert en même temps d'habitation. Dans tous les ports où il passe, le professeur Frost interroge les marins et enregistre leurs récits, prêt à s'élancer aussitôt vers n'importe quel point des océans où une apparition du monstre aurait été signalée. Bien entendu, Frost n'a jamais rencontré le Serpent de Mer, et c'est peut-être pour cette raison que, voilà une année environ, après avoir licencié en grande partie son équipage, il s'est installé à demeure dans le port de Seattle, Pourquoi justement dans le port de Seattle ? demandera-t-on. Sans doute parce que le professeur Frost, vivant à demeure à bord de son yacht, doit finalement amarrer celui-ci dans un port quelconque, Il s'est arrêté à Seattle un beau jour, la ville lui aura plu – ce qui est tout à notre honneur – et il aura décidé de s'y fixer,… dans l'attente d'un nouveau départ.

Voilà près d'un mois à présent, tout nous laissa présager que ce nouveau départ allait bientôt avoir lieu. Le professeur Frost commençait en effet à faire embarquer d'importants

approvisionnements à bord du Mégophias et à recruter en toute hâte un nouvel équipage. Pourquoi cette soudaine précipitation ? Quelle serait la destination du Mégophias si celui-ci venait à appareiller ? Nous sommes à même à présent de renseigner nos lecteurs à ce sujet.

Bien que ne voyant guère d'un très bon œil les journalistes qui, trop souvent, l'ont tourné en dérision dans leurs articles, le professeur Frost a accepté de recevoir nos envoyés et de leur donner les raisons de son proche départ.

Un soir, vers le milieu du mois d'avril dernier, un homme du nom d'Aloïus Lensky, se présentait au professeur, Il disait arriver de Chine où il avait été, durant plusieurs années, emprisonné pour délit politique. Au bagne, Lensky avait rencontré un certain Boris Lemontov, un Russe qui avait pas mal bourlingué, en qualité de trafiquant d'armes et de perles, à travers les mers de Chine. Tout de suite après la guerre, Lemontov s'était même associé avec un fameux pirate chinois, Li-Chui-Shan et, ensemble, ils s'étaient livrés à de fructueux trafics le long des côtes chinoises, indochinoises et malaises. Quand Li-Chui-Shan était trop menacé par la police ou la marine britannique, qui voyaient d'un mauvais œil ses fréquentes incursions dans les eaux de Hong Kong ou de la presqu'île de Malacca, il remontait vers le nord à bord de sa puissante jonque motorisée, la « Montagne de Fortune », et gagnait un archipel rocheux, situé au-delà du détroit de Behring et dont une île seulement était habitée par des Mongols fétichistes et sauvages. Un jour, Li-Chui-Shan et Lemontov pénétrèrent dans leur village et, dans un vaste temple aux murs de pierres sèches, découvrirent un énorme squelette ressemblant à celui d'un monstrueux crocodile et que les Mongols adoraient à l'égal d'un dieu. Interrogés, ils affirmèrent qu'un autre Lung, c'est-à-dire un autre dragon, vivait dans les eaux d'un lagon voisin. Profitant d'un moment de distraction des fétichistes, Lemontov avait réussi à soustraire une des dents du squelette. Une dent mesurant près de quarante centimètres de la pointe à la racine. L'année suivante, Li-Chui-Shan et Lemontov furent capturés par la police du Kuomintang. Grâce à ses nombreuses accointances avec la justice de son pays, Li-Chui-Shan

fut acquitté et remis en liberté, Lemontov, lui, fut condamné aux travaux forcés à perpétuité, C'est au bagne que Lensky devait le rencontrer.

Peu après avoir raconté son histoire à son compagnon de captivité, Lemontov, atteint de tuberculose, mourut. Dans Soit maigre bagage, Lensky retrouva l'énorme dent de dragon, dont le Russe, la considérant un peu comme un fétiche, ne s'était jamais séparé. Lensky possédait assez de connaissances zoologiques pour se rendre compte qu'une telle dent n'appartenait à aucun animal connu. En outre, elle ne paraissait guère fossilisée. Peu de temps après, Lensky réussit à s'échapper du bagne et à gagner Hong Kong, emportant la dent avec lui. Déjà, il avait entendu parler du professeur Frost. À l'ambassade des États-Unis, il réussit à obtenir son adresse et s'en vint à Seattle.

Quand Frost examina la dent gigantesque, il se sentit pris de vertige. Cette dent appartenait à un animal qui, assurément, vivait encore voilà cent ans. Et, pourtant, c'était une dent de Mosasaure, reptile marin de l'ère secondaire, mais d'un Mosasaure géant, qui devait atteindre une taille trois à quatre fois supérieure à celle de tous les spécimens fossiles découverts à ce jour. Quand on saura que les plus grands squelettes connus de Mosasaures atteignent une vingtaine de mètres, on pourra se rendre compte de la taille de l'animal auquel la dent avait appartenu.

Dans le récit fait à Lensky, on s'en souviendra, Lemontov avait rapporté que les Mongols lui avaient affirmé qu'un autre dragon, qui les terrorisait, vivait dans les eaux d'un lagon proche de leur village. Il n'en fallait pas plus pour fasciner le chasseur de Serpent de Mer sommeillant dans le professeur Frost. Aussitôt, sa décision fut prise : il irait vers le mystérieux archipel, dont Lensky connaissait la situation exacte, pour y étudier le squelette du Lung et, peut-être, y découvrir le spécimen encore vivant.

Un de nos envoyés a demandé au professeur Frost l'autorisation de l'accompagner, mais le savant déclara de façon tranchante qu'aucun journaliste ne ferait partie de l'expédition. On pense que le Mégophias appareillerait d'ici un mois, pour atteindre les abords du

cercle polaire au début de l'été. Ainsi, l'histoire fabuleuse du Serpent de Mer rebondit une fois de plus.

•

Bob Morane laissa retomber l'exemplaire du *Sentinel*, qu'il tenait à la main et passa distraitement les doigts de sa main droite ouverte dans ses cheveux drus. Une intense expression d'intérêt se lisait sur son visage bruni, et ses yeux gris, profondément enfoncés sous les arcades sourcilières, fixaient droit devant lui, sans rien voir, semblait-il. Au bout d'un moment, Bob se secoua, pour murmurer :

— Une histoire du tonnerre ! Et cela doit justement arriver au moment où je suis à Seattle. Si j'avais été cet homme qui suivait un cirque pour voir le lion dévorer son dompteur, tout se serait passé autrement ; ce serait le lion qui m'aurait suivi pour dévorer le dompteur devant moi.

Bob se mit à rire doucement et changea la position de ses longues jambes qu'il tenait étendues devant lui, les talons reposant sur le plancher.

— J'ai dans l'idée que je vais aller rendre visite à ce professeur Frost, dit-il encore, mais à voix haute cette fois.

Morane venait de débarquer deux jours plus tôt à Seattle, d'où il comptait gagner la grande île côtière de Vancouver, repaire d'animaux sauvages qu'il avait l'intention de photographier en liberté. Et, à présent, il y avait cette affaire du *Mégophias* qui lui tombait sur le dos sans crier gare. Depuis longtemps, Bob savait à quoi s'en tenir sur le Serpent de Mer. Il savait que, seuls, les imbéciles et les mal informés – et ils étaient légion, bien sûr – riaient encore à l'énoncé de son nom ; au contraire, il n'y avait sans doute pas, par le monde, un seul zoologiste de valeur qui doutât de son existence.

— Je vais aller rendre visite à ce professeur Frost, répéta à nouveau Morane.

Il quitta son fauteuil et se dirigea vers le cabinet de toilette. Soudain, il s'immobilisa. À quel titre allait-il se présenter au professeur Prost ? Comme journaliste ? Bob l'était à ses heures,

mais le reconnaître serait le meilleur moyen de se faire éconduire. Et tout à coup, il trouva la solution au problème. Clairsemant ! Il lui suffirait sans doute de se prévaloir de l'amitié du célèbre archéologue pour qu'aussitôt Prost le reçoive. Dans le monde de la science, le nom d'Aristide Clairembart[1] était la plus sûre des recommandations, et Morane avait justement sur lui une lettre amicale que le savant venait de lui adresser.

Rapidement, Bob s'habilla et, une demi-heure plus tard, tournant le dos à l'Hôtel Pacific, où il était descendu, il marchait en direction du port. Un taxi en maraude s'arrêta le long de la bordure du trottoir.

— On peut vous conduire quelque part, patron ? interrogea le chauffeur.

Morane sourit, Seuls, les chauffeurs de taxi américains avaient ce chic d'intervenir au moment précis où l'on avait besoin d'eux. Sans se faire prier, Bob s'installa à l'intérieur de la voiture et demanda :

— Savez-vous où se trouve amarré un yacht appelé *Mégophias* ?

Le chauffeur éclata d'un rire gras.

— Si je le sais ? Et comment, patron !… Tout le monde, à Seattle, connaît le *Mégophias*, surtout qu'il a pas mal fait parler de lui ces derniers temps. Vous n'avez qu'un mot à dire, et j'vous conduis directement dans la gueule du Serpent de Mer lui-même.

Le taxi bondit en avant et fila à travers les rues animées de la ville, Au bout de dix minutes, il s'engagea le long des quais, pour s'arrêter finalement devant le *Mégophias.*

Bob mit pied à terre et, après avoir réglé le montant de sa course, considéra longuement le yacht. Tout blanc dans le soleil doré de l'après-midi, il avait réellement fière allure avec sa longue coque à la proue effilée en forme de couperet, ses hublots cerclés de cuivre rouge soigneusement astiqué et sa cheminée trapue de transatlantique. À l'avant et à la poupe, le mot *Mégophias* se découpait en noir et blanc, telle une formule magique inscrite sur la première page d'un vieux grimoire.

Lentement, Morane s'approcha du yacht et se mit à grimper l'échelle de coupée. Il prit pied sur le pont et, s'approchant d'un groupe de cinq matelots occupés à converser, demanda :

— Excusez-moi, messieurs, pouvez-vous me dire où je pourrais trouver le professeur Frost ?

D'un bloc les cinq hommes se tournèrent vers lui. Bob remarqua leurs faces patibulaires, aux yeux sournois, sous des fronts bas, aux lèvres ricanantes. Des visages comme on se sacrait attendu à en rencontrer sur un vaisseau pirate ou au fond d'un bouge, mais guère à bord d'un fier Bacau comme le *Mégophias*.

— Ainsi, vous voulez voir le professeur ? interrogea l'un des matelots, un individu au visage en lame de couteau et à la bouche amère. Et qu'est-ce que vous lui voulez au juste, au professeur ?

— Cela regarde le professeur lui-même, et personne d'autre, répondit Bob d'une voix brève, je vous demande de me mener à lui, un point c'est tout.

Au ton et à l'attitude décidée de leur interlocuteur, les matelots durent comprendre qu'il était inutile d'insister.

— Faut pas vous emballer, monsieur, fit, avec une politesse feinte, l'homme au visage en lame de couteau. C'que j'en disais, moi… Je vais voir si le professeur veut vous recevoir. Qui dois-je lui annoncer ?

— Dites-lui simplement que je suis un excellant ami du professeur Clairembart. Cela suffira.

« Je l'espère du moins », pensa Morane.

Le marin avait déjà disparu à l'intérieur du bateau.

Quelques minutes plus tard, il revint pour dire avec la même politesse feinte que tout à l'heure :

— Le professeur Frost vous attend, monsieur. Veuillez me suivre…

Précédé par son guide, Bob suivit des coursives aux cloisons laquées. Finalement, l'homme au visage en lame de couteau s'arrêta devant une porte et frappa. De l'intérieur, quelqu'un cria :

— Entrez !

Le matelot poussa le battant et Bob pénétra dans la cabine-bureau que nous connaissons déjà. Aussitôt le marin referma la

porte derrière Morane, et celui-ci entendit le bruit de ses pas décroître dans la coursive.

Assis derrière le large bureau d'acajou poli, le professeur Frost releva la tête et, à travers les verres épais de ses lunettes cerclées d'écaille, considéra Morane.

— Je vous en prie, dit-il au bout d'un moment, entrez, monsieur…

— … Robert Morane, fit Bob en s'avançant à travers la cabine et en serrant la main qui lui était tendue.

Il tira de sa poche la lettre du professeur Clairembart et la donna à Frost. Celui-ci jeta un rapide coup d'œil sur le texte, puis il replia la lettre, la reglissa dans son enveloppe et rendit le tout à Morane.

— Le professeur Aristide Clairembart est un très grand savant, dit-il. Un savant à l'esprit éclairé et compréhensif, ce qui est assez rare, il faut l'avouer. La science est sans cesse en marche vers de nouvelles idées, et elle n'a que faire des dogmes. Mais asseyez-vous, monsieur Morane, et dites-moi en quoi je puis vous être utile.

Bob attira une chaise à lui et s'assit de l'autre côté du large bureau, face au professeur Frost.

— Je suis de passage à Seattle, expliqua-t-il, d'où je compte me rendre sur l'île de Vancouver pour y prendre des clichés d'animaux sauvages en liberté. Tout à l'heure, j'ai lu cet article du *Sentinel* dans lequel il est question de la croisière que va entreprendre le *Mégophias*. Comme je m'intéresse depuis longtemps au problème du Serpent de Mer, me voici.

Derrière les verres des lunettes, une lueur d'astuce brilla dans les yeux de Frost.

— Si vous vous intéressez au Serpent de Mer, monsieur Morane, dit-il, vous avez déjà assurément entendu parler du professeur Oudemans…

Bob sourit doucement.

— Naturellement, dit-il. Mais, dans son livre, *Le Grand Serpent de Mer*, paru en 1892, le professeur Oudemans, après avoir étudié tous les cas de rencontres survenues à ce jour, semble conclure que le Serpent de Mer ne serait pas un serpent, mais bien un mammifère géant du genre phoque, avec un long cou et une longue queue. Au

contraire, s'il faut en croire l'article du *Sentinel*, l'animal à la recherche duquel vous allez partir serait une sorte de Mosasaure, donc un reptile.

Lentement, Frost dodelina de la tête.

— Certes, Oudemans considère le Serpent de Mer comme étant un pinnipède monstrueux, d'une espèce encore inconnue à ce jour. Mais, malgré cela, il continue à l'appeler *Mégophias*, du nom que lui a donné Denys Montfort, l'un des premiers naturalistes ayant étudié l'animal. Or, *Mégophias* veut dire « grand serpent ». Il y a donc là, chez Oudemans, une contradiction. Rien ne s'oppose d'ailleurs à ce que sous cette appellation vulgaire de Serpent de Mer, on ne confonde plusieurs animaux différents, ou un pinnipède de grande taille et d'une espèce inconnue, ou une anguille géante, ou un reptile marin considéré comme disparu aujourd'hui, comme le Mosasaure par exemple. Dans le cas qui nous occupe, il s'agit évidemment d'un Mosasaure d'une espèce géante qui, si je me base sur le rapport des dents, doit mesurer entre soixante et quatre-vingts mètres du bout du museau à la pointe de la queue.

— C'est là une jolie taille, fit Morane, surtout que tous les squelettes fossiles de Mosasaures découverts à ce jour ne dépassaient guère vingt mètres, ce qui n'est déjà pas mal.

Le professeur Frost eut un haussement d'épaules.

— Bien sûr, dit-il, vingt mètres cela représente une belle taille, mais n'oubliez pas que certaines espèces dc baleinoptères, comme le grand Rorqual bleu, atteignent parfois près dc quarante mètres. Ce n'est d'ailleurs pas parce que l'on n'a jamais découvert des squelettes de Mosasaures dépassant vingt mètres qu'il n'en a jamais existé. En outre, la dent dérobée par Lemontov dans le temple des Mongols me paraît être une preuve formelle. C'est une dent de Mosasaure, et d'un Mosasaure géant encore.

Frost ouvrit l'un des tiroirs de son bureau et en tira un grand objet blanc qu'il tendit à Morane. Celui-ci le saisit et le tourna et le retourna précautionneusement entre ses doigts. C'était un prodigieux morceau d'ivoire. Une dent, selon toute évidence, mais une dent monstrueuse, longue d'une quarantaine de centimètres et redoutablement effilée. Au bout d'un moment, Bob la rendit à Frost.

— L’animal à qui cette dent a appartenu, remarqua-t-il, devait être doué d’un solide appétit. Êtes-vous absolument certain qu’il s’agisse bien là d’une dent de Mosasaure, professeur ?

— Je suis formel à ce sujet. Mieux, à en juger par l’état de l’ivoire, l’animal en question ne doit guère être mort depuis plus de cent ans. Il n’est donc pas impossible, comme l’affirment les indigènes habitant l’archipel inconnu, qu’un ou plusieurs spécimens vivants ne hantent encore les parages.

Bob demeurait songeur. Finalement, il releva la tête.

— Avez-vous pensé, professeur, que l’archipel se trouve dans l’océan Arctique dont une grande partie des eaux est gelée durant toute l’année. Comment un Mosasaure, qui est un animal à température variable comme tous les reptiles, pourrait-il y vivre ?

Une ombre passa sur le visage du savant.

— J’ai pensé à cela, dit-il. Si réellement, un ou plusieurs Mosasaures vivaient dans ces eaux, il y aurait là un mystère qu’il me faudrait élucider. Mais, de toute façon, la seule découverte de ce squelette géant adoré par les Mongols habitant l’une des îles de l’archipel vaut le déplacement.

Morane acquiesça.

— Certes, professeur, surtout si ce squelette est aussi « jeune » que vous le pensez. À présent, j’aurais encore une demande à formuler…

Un sourire apparut sur le visage rose du professeur Frost.

— Je sais ce que vous allez me demander, monsieur Morane, fit-il. D’accompagner l’expédition, n’est-ce pas ? Malheureusement, c’est là une chose impossible. Voyez-vous, monsieur Morane, bien que je n’en aie rien laissé paraître jusqu’à présent, je vous connais de réputation. Je sais que vous vous changez facilement en reporter quand l’occasion se présente, et j’ai la phobie des journalistes. Ce sont des empêcheurs de danser en rond et des propagateurs d’idées fausses, alors qu’au contraire ils devraient contribuer à éduquer le public. Bien sûr, vous n’appartenez pas à cette espèce d’individus, je le sais, et je pourrais faire une exception en votre faveur. Malheureusement, mon équipe est complète et, suivant un accord passé avec Aloïus Lensky, je ne puis prendre à bord aucun

passager supplémentaire. J’ai eu déjà de la peine à obtenir que les professeurs Van Dorp et Lewis, de l’Université de Yale puissent nous accompagner.

Bob Morane se mordit les lèvres de dépit.

— Je suppose, dit-il, qu’il serait inutile d’insister…

— Ce serait inutile, en effet.

Le professeur Prost se leva signifiant ainsi que l’entretien était terminé.

— Il me reste à présent à vous exprimer tous mes regrets, professeur, fit Bob en se levant à son tour, et à vous souhaiter bonne chance.

Les deux hommes se serrèrent la main et, quelques secondes plus tard, Morane se retrouvait sur le pont. Les cinq matelots étaient toujours là, occupés à discuter. Ils lancèrent un regard sournois en direction de Morane, puis, comme celui-ci arrivait à leur hauteur, ils se détournèrent. « Drôle d’équipage, pensa Bob. Ce n’est pas l’apparence qui compte chez un homme, bien sûr, mais ces types-là ont des visages de forbans, ou je me trompe fort…»

Il avait gagné l’échelle de coupée et pris pied sur le quai. Il s’éloigna de quelques dizaines de mètres, pour se retourner ensuite en direction du yacht, Ce nom de *Mégophias*, inscrit à la proue et à la poupe, semblait le narguer. En outre, il y avait différentes choses que Bob aurait voulu éclaircir, Pourquoi Aloïus Lensky était-il si strict sur la question des passagers, et quel était exactement son intérêt dans toute cette affaire ? Pourquoi aussi l’équipage du *Mégophias* semblait-il avoir été recruté parmi la population d’un bagne ?

Pour répondre à ces questions, Bob devait trouver le moyen de participer à la croisière. Cette histoire de Serpent de Mer le passionnait d’ailleurs, Pourtant, Frost lui avait opposé un refus formel, auquel il semblait ne pouvoir outrepasser.

Morane sourit et murmura entre ses dents serrées :

— Allons, je ne suis pas encore battu. Le *Mégophias* ne doit appareiller que dans un mois. Il me reste donc quatre semaines pour trouver le moyen de m’introduire à bord de ce bateau… et d’y demeurer. Heureusement, Bob Morane possède plus d’un tour dans son sac.

Il se détourna et fila rapidement le long des quais, en direction de la ville. Il sifflait un air à la mode, au rythme un peu vulgaire, et il balançait les épaules en marchant comme si déjà, il se mettait dans la peau d’un personnage qui n’était pas le sien.

III

Personne n'aurait à coup sûr reconnu Bob Morane dans cette sorte de vagabond qui, ce soir-là, traînaillait sur les quais, à peu de distance du *Mégophias.* Une barbe en broussaille, qui n'avait plus été rasée depuis de nombreux jours, lui mangeait le visage et il portait un vieux chandail à col roulé, un pantalon de velours et des espadrilles à semelles de corde achetés chez un fripier.

Depuis son entrevue avec le professeur Frost, Bob Morane avait quitté sa chambre confortable de l'Hôtel Pacifie pour aller habiter une pension miteuse du quartier du port. Jour après jour, il avait traîné du côté des docks, interrogeant sans en avoir l'air les marins et les représentants de ce monde interlope hantant tous les ports du monde : trafiquants de drogue, vagabonds, repris de justice tentant de trouver place sur un bateau quelconque afin d'échapper aux rigueurs de la loi. Il en avait appris docs choses au sujet du *Mégophias*. Il avait appris que le professeur Frost, aussitôt après la venue d'Aloïus Lensky, avait chargé celui-ci de recruter un équipage. D'après les renseignements obtenus, Lensky avait engagé uniquement des individus tarés, prêts à tous les crimes, à toutes les compromissions. L'ancien commandant du yacht, le capitaine Clayton, était demeuré, mais c'était un être faible, qui n'avait pas tardé à se laisser supplanter par Lensky. Il y avait aussi quelques anciens matelots et le cuisinier, William Horn, qui avaient été gardés. Cependant, dès les premiers jours, ce cuisinier s'était brouillé avec le nouveau second, un certain Sam Lester, brute obtuse à laquelle les poings devaient souvent tenir lieu de cervelle. Seule, la difficulté de le remplacer avait empêché le renvoi de Horn.

Morane avait tout de suite compris pouvoir se faire un allié – inconscient bien sûr – de cet ancien cuisinier. Comme celui-ci hantait le cabaret du *Silver Parrot*, Bob s'était mis, lui aussi, à fréquenter le même endroit et avait réussi à lier conversation avec Horn. Tout

d’abord, celui-ci ne s’était guère montré d’humeur sociable puis, le whisky aidant, sa langue s’était déliée. Il avait parlé en termes peu élogieux de Sam Lester, le nouveau second du *Mégophias*, qui, s’il fallait l’en croire – était un vilain oiseau ayant « sa place toute prête en enfer, au pied même du trône de Belzébuth qui pourrait le retourner personnellement avec sa fourche ».

— Et ce sera là un grand honneur que Belzébuth fera à Lester, avait précisé William Horn.

C’était ce même William Horn que, ce soir-là, Bob Morane attendait à quelque distance du *Mégophias*. Le yacht devait appareiller le lendemain, et Bob se sentait disposé à risquer un grand coup. Le soir même, il devait pénétrer à bord du *Mégophias*, ou s’avouer vaincu. Trop de choses cependant lui paraissaient louches dans cette affaire pour qu’il s’en détournât de gaieté de cœur. Le professeur Frost était un personnage sympathique, et Bob l’aurait vu avec un regret mêlé malgré lui à quelque douteuse aventure. Et puis, il y avait le Serpent de Mer. La dent de Mosasaure que Bob avait pu contempler à loisir dans le bureau de Frost, n’était pas un simulacre, et sa seule vue avait réveillé le flaireur de mystères qui, depuis toujours, sommeillait en lui.

Dans la lumière crue du clair de lune, une silhouette humaine se détacha, venant du *Mégophias*. La silhouette d’un homme grand et maigre, tout en bras et en jambes. Bob n’eut aucun mal à reconnaître William Horn, le cuisinier. Celui-ci semblait vaciller légèrement comme un homme ivre. Quand Morane s’approcha de lui, il s’arrêta pite, montrant un visage figé qui, bientôt, s’éclaira d’un sourire.

— Ce vieux Peeters – c’était le nom d’emprunt choisi par Morane –, toujours là à attendre les copains pour leur offrir à boire. Rien que pour leur offrir à boire.

— Il me semble, Bill, que vous avez déjà pris une sérieuse avance, fit remarquer Bob en riant.

À nouveau, le visage du cuisinier s’assombrit.

— Ouais, dit-il, j’ai bu, et seulement pour noyer mes chagrins… Ah ! Si tu avais connu le *Mégophias* dans le temps. Un fameux bateau avec un fameux équipage. Maintenant, plus rien qu’des

forbans à bord, à part l'capitaine, l'professeur et moi bien sûr, Tous d'la racaille. Et, pour commencer ce Lensky. À voir sa figure, on dirait toujours qu'il est en train d'transporter un mort au cimetière. Et puis, y a Lester. Un capitaine en second ? Vas-y voir… Du gibier pour Satan, et rien d'autre…

William Horn et Morane – alias Joseph Peeters s'étaient mis en marche le long des quais. Au bout d'un moment, ils quittèrent ceux-ci et s'engagèrent dans une rue sombre, pour échouer, comme chaque soir depuis une dizaine de jours, au Silver Parrot. Tandis que Morane s'arrangeait pour renverser ses verres de whisky dans le grand crachoir de cuivre posé au coin du bar, Horn, lui, buvait les siens avec une régularité qui tenait du miracle, tout en ne cessant de répéter :

— Le *Mégophias* ? un sacré fichu bateau maintenant. Un sacré fichu bateau.

À son sixième whisky, il se tourna vers Bob.

— Ouais, un sacré fichu bateau l'*Mégophias*… S'passe de drôles de choses à bord, Pourquoi qu'ce Lensky y a fait monter des mitrailleuses, deux canons-revolvers et des caisses de grenades ? Pour chasser l'Serpent d'Mer ?… Bien sûr, c'est ce qu'il dit mais, pour le croire, faudrait être ·aussi naïf qu'un lapin nouveau-né.

Pendant un moment, Horn se tut, puis il parla à nouveau.

— Veux-tu que j'te dise quéqu'chose, Peeters ? Si j'avais quelques dollars en poche, j'plaquerais l'*Mégophias* avec plaisir. D'ici une semaine, j'aurais trouvé une place sur un aut'bateau. Sûr.

Morane pensa que c'était le moment ou jamais de passer à l'action. Une occasion pareille ne se présenterait sans doute plus au cours de la nuit.

— Écoute, Bill, dit-il. Si je te donnais les quelques dollars dont tu as besoin, accepterais-tu que je prenne ta place à bord du *Mégophias* ?

William Horn leva vers lui un œil étonné, au regard déjà à demi voilé par l'ivresse.

— Prend'ma place ? C'que t'es cuisinier d'abord ?

— Je sais préparer le riz à l'indonésienne et un tas de trucs encore plus compliqués. J'ai même été aide-cuisinier dans un grand

restaurant, à Paris.

Sur ce dernier point, Bob mentait mais, au cours de sa carrière mouvementée, il avait eu à maintes reprises l'occasion de faire la cuisine, et il savait pouvoir s'en tirer.

— De combien d'argent aurais-tu besoin ? demanda-t-il encore.

Horn parut se livrer mentalement à un calcul fort compliqué.

— D'combien d'argent qu'j'aurais besoin ? Cent dollars.

Disons deux cents et la place de cuistot à bord de ce sacré fichu bateau de *Mégophias* est à toi.

Deux cents dollars, cela représentait déjà une petite somme, mais le plaisir de partir à la chasse au Serpent de Mer valait bien cela, Bob tira deux billets de cent dollars de sa poche et les mit dans la main de William Horn. Ce dernier contempla les deux billets Verts avec un peu d'étonnement, pour dire :

— Pas d'erreur, mon vieux Peeters, t'es carré en affaires. Horn enfouit les billets dans une de ses poches et en tira un vieux carnet crasseux et un crayon.

— Maintenant, pour que tout soit en règle, fit-il, faut que j'te cède mes pouvoirs.

Il déchira une page du carnet et, s'appuyant au coin du bar, se mit à écrire d'une écriture appliquée, en tirant la langue à la façon d'un écolier :

Sacré fichu charognard de Sam Lester.

T'es pas beau à regarder. C'est pour ça que je quitte ce sacré fichu Mégophias. Mon ami Joseph Peeters me remplacera. C'est un coq qui me vaut, ce qu'est pas peu dire. J'espère qu'y trouvera un moyen pour t'empoisonner, toi, sacré fichu charognard de Sam Lester, avant la fin de la croisière. Sinon, va t'faire couper en huit dans le sens de la longueur. Je ne te salue pas, Bill Horn.

Le cuisinier tendit la feuille de papier à Morane.

— Voilà l'affaire réglée, dit-il. Avec ça, t'es paré. Cette nuit, tu dormiras dans mon cadre, sur le *Mégophias*. Moi, faudra qu'je m'trouve une carrée… dans l'coin.

— Vous pourrez toujours occuper ma chambre pour cette nuit, dit Bob, puisque je la quitte.

— Ta chambre ? C’est une idée, T’es un frère, mon vieux Peeters. Aussi vrai que j’m’appelle Bill Horn et qu’j’ai bu un coup d’trop. Pour mes vêtements, fourre tout dans mon sac de marin et donne-le à un des dockers qui travaille sur les quais, en face du yacht. Un certain John Lashly. T’as compris ? John Lashly. Et si maintenant, on buvait un dernier verre ? L’coup d’l’étrier. Barman deux whisky !

Comme sous le coup d’une baguette magique, les verres de Morane et de Horn se retrouvèrent pleins. Horn vida le sien d’un trait, puis celui de Morane. Son regard se troubla davantage encore ; ensuite, ses yeux se révulsèrent comme s’il venait de recevoir un coup de trique, et il tomba en avant. D’une main, Bob le retint et, tirant quelques petites coupures de sa poche, les jeta sur le comptoir, en paiement des consommations. Ensuite, chargeant William Horn sur ses épaules, il quitta le Silver Parrot et marcha vers son hôtel, qui n’était guère éloigné. Une fois dans sa chambre, Morane jeta Horn sur le lit et le secoua :

— Hé, Bill, il y a le feu ! Il y a le feu ! Seul, un ronflement sonore lui répondit.

Bob se mit à rire, Même une décharge dc canon de marine ne serait pas parvenue à réveiller William Horn. Il en avait pour des heures à dormir et, quand il se réveillerait, le *Mégophias* aurait déjà levé l’ancre depuis pas mal de temps. De cette façon, Bob ne courait pas le risque que Horn ne revienne sur sa décision.

Il saisit sa valise déjà prête et quitta la chambre. Une fois au-dehors, il donna un tour de clé et glissa celle-ci sous la porte. À présent, il ne lui restait plus qu’à s’introduire à bord du *Mégophias* et à gagner les bonnes grâces, de ce « sacré fichu charognard de Sam Lester ».

•

Certes, Sam Lester avait une drôle de tête, plus large que haute avec au milieu, un nez cassé, informe, qui semblait avoir été posé là par hasard, en dépit de toutes les lois de l’esthétique. Une épaisse chevelure noire couvrait son front bas, rejoignant presque les

sourcils sous lesquels brillaient deux yeux au regard inexpressif, qui semblaient taillés dans des morceaux de verre. Le corps du second semblait bâti sur le même modèle que son visage, à tel point qu'il en paraissait plus large que haut, avec d'énormes épaules bossuées par les muscles.

Lester froissait entre ses mains épaisses la courte missive de Bill Horn, Quand il eut terminé de lire, un mauvais sourire plissa ses lèvres et il leva son visage vers Morane. – On ne peut pas dire que ce soit là un adieu plein de politesse, fit-il.

Bob haussa les épaules.

— Horn était ivre quand il a écrit cela, répondit-il, et il ne faut guère prendre ces mots à la lettre. D'ailleurs, vous vous étiez pas mal accrochés tous les deux, à ce qu'il m'a dit, et il était de parti pris. Sans doute l'empêchiez-vous de se saouler à sa guise.

Le second hocha la tête.

— Ouais, dit-il, c'était quelque chose comme ça. Une vraie outre à whisky que ce Horn. Ainsi, vous êtes chef coq, monsieur Peeters ?

Morane eut un signe affirmatif.

— Et où avez-vous travaillé ? interrogea encore Lester.

— Un peu partout. Sur des bateaux français et belges surtout, mentit Morane avec un aplomb qui l'étonna lui-même.

Un sourire narquois apparut sur les lèvres de Lester.

— C'est facile à dire, fit-il, j'ai travaillé ici ou là, sans fournir de preuves. Enfin, nous n'avons guère le choix. Puisque ce poivrot de William Horn s'en est allé et que vous êtes là.

À ce moment, derrière Morane, une voix demanda :

— Avez-vous des papiers, au moins ?

Bob se retourna, pour se trouver nez à nez avec un personnage de taille moyenne, à l'allure et au visage aussi impersonnels que sa voix et dont l'uniforme très strict d'officier de la marine marchande contrastait avec le débraillé affiché par Sam Lester. Morane n'eut aucune peine à deviner qu'il se trouvait en présence du capitaine Clayton, commandant le yacht, et ce fut tout juste s'il put réprimer une grimace.

« Aïe, pensa-t-il, des papiers…» Il en possédait bien dans sa valise, mais les montrer eût été dévoiler sa réelle identité et, si le

professeur Prost apprenait sa présence à bord, tout serait raté, Naturellement, Bob n'espérait pas réussir à dissimuler indéfiniment cette présence au savant mais, quand celui-ci s'en apercevrait, le *Mégophias* aurait déjà gagné le large et il serait trop tard pour revenir en arrière. Pourtant, Morane avait escompté pouvoir s'arranger avec Sam Lester, et l'arrivée du capitaine Clayton remettait tout en question. Ce qu'il fallait avant tout, c'était gagner du temps. En attendant quoi ? Bob ·se le demandait. L'équipage du bateau était en grande partie composé de forbans et, par une étrange ironie, un des seuls hommes honnêtes à bord intervenait pour ruiner ses plans.

— Des papiers, fit Bob en se fouillant. Bien sûr, j'en ai. Mais où sont-ils ? Voilà ce que je voudrais savoir.

Le capitaine Clayton regardait Morane avec suspicion, – Mieux vaudrait les trouver, dit-il. Il Y a déjà trop d'hommes qui ne sont pas en règle sur ce bateau.

— Pourquoi vous casser la tête, capitaine ? intervint Sam Lester. Ce qui compte, ce n'est pas tellement que Peeters ait des papiers, mais qu'il sache faire la cuisine.

Clayton feignit ne pas entendre la remarque de son second.

— Et ces papiers ? interrogea-t-il à l'adresse de Morane, en s'efforçant de rendre sa voix ferme.

— Je les avais mis dans cette poche, répondit Bob, et… Il se rendait compte qu'il mentait mal, et ces mensonges lui pesaient. Pourtant, s'il voulait parvenir à ses fins, il ne voyait guère d'autre solution. Lester s'était mis à rire.

— Ne vous tourmentez donc pas pour vos papiers, Peeters. Si vous les avez perdus, personne n'y peut rien. C'est un cuisinier qu'il nous faut.

— Un cuisinier avec des papiers, coupa le capitaine Clayton.

Le visage du second se figea soudain.

— Avec des papiers ou non, cela me regarde, fit-il d'une voix mauvaise. Monsieur Lensky m'a chargé de m'occuper personnellement du recrutement de l'équipage.

Toute cette conversation avait lieu à l'entrée de la coursive principale. À cet instant, comme les rapports entre le capitaine et le

second devenaient de plus en plus tendus, le professeur Frost apparut. Un homme de haute taille, presque aussi grand que Morane mais avec un corps décharné et un visage maigre, l'accompagnait. Bien qu'il fût rasé de près, la peau de ses joues et de son menton pointu restait bleue ; son profil courbe et ses yeux noirs, enfoncés profondément sous les orbites, lui donnaient un air d'oiseau charognard. Et Bob se souvint de ce que William Horn avait dit en parlant d'Aloïus Lensky : « On dirait toujours qu'il est en train de transporter un mort au cimetière » – et il fut certain tout à coup de se trouver en présence de l'énigmatique personnage.

— Monsieur Lester a raison, fit Lensky. Je l'ai chargé, et cela avec l'assentiment du professeur Frost, du recrutement de l'équipage. S'il juge bon d'engager cet homme, qu'il le fasse. N'est-ce pas, professeur ?

Frost hocha la tête doucement, Dès son apparition, ses yeux s'étaient fixés avec insistance sur Morane, et celui-ci eut la certitude d'avoir été reconnu. « Avant dix secondes d'ici, pensa-t-il, je vais être jeté sur le quai avec tous les honneurs qui me sont dus, et j'aurai ce que je mérite. Avec ma satanée manie de mettre mon grand nez dans les affaires des autres, afin de leur rendre service. Après tout, si le professeur Frost veut à tout prix engager des forbans, libre à lui…»

Pourtant, le savant ne semblait guère vouloir le démasquer.

— C'est juste, capitaine Clayton, dit-il. Comme je vous l'ai déjà dit, monsieur Lensky et moi avons chargé le lieutenant Lester du recrutement de l'équipage. Si celui-ci choisit des hommes qui semblent familiers des coups durs, c'est que la croisière que nous entreprenons ne sera pas de tout repos et que des mauviettes ne nous seraient d'aucun secours.

Le capitaine Clayton serra les poings et se tourna vers Frost.

— Le *Mégophias* a bien changé depuis quelque temps, professeur. Enfin, libre à vous d'en faire une galère. Vous en êtes le propriétaire après tout. Désormais, je me contenterai de commander la manœuvre. À moins que vous ne me priviez également de cette prérogative.

Sans ajouter une seule parole, sans même saluer, Clayton tourna les talons et s'éloigna. Morane remarqua qu'un sourire cruel tordait la bouche de Lensky. Cette bouche sans lèvres, pareille à un piège.

Le rire gras du second éclata à nouveau, Du plat de la main, il frappa Morane sur l'épaule. Un coup qui se voulait amical, mais qui eût été capable de rendre boiteux un taureau. Pourtant, Bob ne broncha pas. Lester en parut un peu surpris.

— Tu peux te considérer comme engagé, Peeters, fit-il.

Je vais te montrer la cuisine, où tu dormiras. Tu m'as l'air costaud, mais j'espère que tu nous feras aussi de la bonne tambouille.

En un bref salut à l'intention du professeur et d'Aloïus Lensky, Bob porta la main droite à son sourcil, puis il emboîta le pas au second. Jusque-là, tout marchait bien. Le lendemain à l'aube, le *Mégophias* allait appareiller et, contre toute attente, lui, Bob Morane, serait du voyage. Il se demandait cependant pourquoi le professeur Prost avait feint de ne pas le reconnaître.

IV

Depuis deux jours à présent, le *Mégophias* avait franchi le détroit de Behring et naviguait en direction du nord, en plein océan glacial Arctique. Sous les rayons obliques du soleil, les icebergs, détachés de la banquise par la débâcle du printemps, rassemblaient à d'énormes diamants taillés bizarrement par quelque génie capricieux.

Sur le pont du yacht, l'équipage tout entier se trouvait réuni autour de trois corps recouverts chacun d'un drap blanc et allongés sur trois planches posées en plan légèrement incliné vers la mer.

D'une voix tremblante, le professeur Frost lisait la bénédiction tirée du 129e Psaume, qui s'achève par ces mots :

Accordez-leur le repos éternel, 0 Seigneur,
Et que la lumière éternelle brille sur eux.

Quand il eut terminé, le savant referma la Bible qu'il tenait à la main et fit un signe. Trois matelots s'avancèrent, soulevèrent chacun l'extrémité d'une des planches et les corps du capitaine Clayton et des professeurs Van Dorp et Lewis, de l'Université de Yale, glissèrent à la mer.

Tous trois étaient morts la veille, « empoisonnés par des conserves avariées », avait décrété le Dr Flint, médecin de l'expédition. Mais Flint était un ivrogne invétéré, engagé par Aloïus Lensky lui-même, et Morane le croyait prêt à tous les crimes pour une bouteille de whisky ou de gin.

« Empoisonnés par des conserves avariées, pensait Bob en serrant les poings. J'ai ouvert moi-même ces boîtes de conserve ; elles étaient toutes d'excellente qualité. Si l'on y avait glissé quelque poison pendant le parcours de la cuisine à la salle à manger, cela ne m'étonnerait pas outre mesure. Le steward a une tête qui ne me revient guère. »

Après quelques secondes de recueillement, le professeur Frost s'était tourné pour se mettre en marche, le front soucieux, en direction de sa cabine. Pendant quelques instants, Morane pensa le suivre mais, pour ne pas courir le risque d'être aperçu par Lensky ou Lester, il s'en abstint, préférant regagner sa propre cabine.

Le jour même où le *Mégophias* avait quitté le port de Seattle, le professeur Frost avait convoqué Morane afin de lui reprocher de s'être introduit frauduleusement à bord. Mais Morane avait souri, pour demander à son tour :

— Hier soir, professeur, quand vous et Lensky êtes intervenus, vous m'avez reconnu aussitôt. Vous auriez pu alors mc démasquer et m'obliger à débarquer. Pourtant, vous n'en avez rien fait. Pourquoi ?

Sur le visage rond et rose du savant, une expression de gêne était apparue.

— Peut-être parce que j'ai toujours admiré les gens qui veulent arriver au but coûte que coûte, dit-il.

Bob avait secoué la tête.

— Non, professeur. Vous ne m'avez pas obligé à débarquer parce que vous n'êtes pas sûr des gens qui vous entourent et que vous avez voulu vous rendre complice de ma ruse pour avoir au moins un allié à bord. Vous saviez qu'au moindre coup dur je me rangerais à vos côtés.

— Pourquoi voulez-vous, monsieur Morane, que je ne me sente pas en sécurité à bord de mon propre bateau ?

— Sans doute parce que vous n'avez pas grande confiance en cet Aloïus Lensky et dans l'équipage qu'il vous a imposé. Strictement entre nous, le Lensky en question m'a l'air d'un gredin de la pire espèce. Chaque fois que je le rencontre, j'ai l'impression de me trouver devant un serpent venimeux. C'est un être dangereux, j'en suis sûr, professeur. S'il n'avait pas quelque dessein caché, il n'aurait pas recruté un tel équipage. Quand on circule à bord du *Mégophias*, à considérer la tête des matelots, on a l'impression de se trouver sur un vaisseau pirate et, à tout bout de champ, on est saisi par la tentation de regarder la pomme du mât pour voir si le

pavillon noir à tête de mort n'y flotte pas. Non, professeur, vous ne m'enlèverez pas de l'idée que cet équipage vous a été imposé.

Un mouvement d'impatience échappa à Frost.

— Pourquoi voudriez-vous que l'on m'ait imposé cet équipage ?

— Tout simplement parce que vous ne vouliez pas mécontenter Lensky, professeur. La dent du Mosasaure géant est une preuve certaine de l'existence réelle du squelette, voire d'un Mosasaure vivant. Or, seul Lensky connaît la situation exacte de l'archipel. Vous devez donc le ménager.

Un long silence succéda à ces paroles.

— Écoutez-moi bien, monsieur Morane, avait déclaré le professeur Frost, cette croisière représente peut-être pour moi l'aboutissement de toute une vie. Depuis des années je suis sur les traces du Serpent de Mer et rien, même les pires dangers, ne me fera rebrousser chemin.

Un sourire narquois se dessina sur les lèvres de Bob.

— Rebrousser chemin, fit-il, rebrousser chemin. Strictement entre nous, professeur, je doute fort que votre ami Lensky vous en laisse le loisir.

Le sang sembla soudain quitter le visage coloré du savant.

— Que voulez-vous dire ? Pourquoi M. Lensky refuserait-il de regagner Seattle ?

— Réfléchissez donc un peu, professeur, Votre but, à vous, est clairement défini. On vous a parlé du Serpent de Mer, et vous voulez aller le chercher, un point c'est tout. Mais Lensky, lui, que cherche-t-il exactement ?

— La gloire sans doute, monsieur Morane. Si je ramène la dépouille du Grand Serpent de Mer, Lensky, qui m'aura conduit, verra un peu de ma célébrité retomber sur lui. N'est-ce pas pour cette raison que vous vous êtes vous-même introduit à bord ?

Bob dodelina doucement de la tête.

— Peut-être, dit-il, peut-être, professeur, mais n'oubliez pas que je sens le danger aussi, Qui sait si je ne suis pas seulement ici pour vous protéger ? Votre « M. Lensky » ne me convient guère et je ne m'étonnerais pas s'il préparait quelque mauvais coup.

— Je n’ai pas besoin d’être protégé, avait coupé le professeur Frost d’une voix sèche, Quant à M. Lensky, je puis l’apprécier mieux que personne.

Le ton du professeur avait baissé sur ces derniers mots, comme s’il les lâchait à regret. Bob jugea inutile d’insister, et un long silence était tombé entre les deux hommes. Finalement, le savant l’avait rompu.

— Mieux vaut en rester là, monsieur Morane. Puisque vous êtes à bord et que je ne veux ni retourner en arrière ni vous faire jeter à la mer, vous participerez à la croisière. Pour tous, vous resterez Joseph Peeters. Pour les matelots qui vous ont aperçu lors de votre première visite sur le yacht, vous étiez venu dans le but de me demander de vous embaucher, mais je vous ai éconduit. La nuit du départ, après avoir changé d’aspect physique, vous êtes revenu vous faire engager par Sam Lester, en remplacement de Horn.

Morane s’était dirigé vers la porte de la cabine. Cependant au moment où il allait en franchir le seuil, la voix de Frost retentit à nouveau, mais avec bonhomie cette fois : – Et surtout, monsieur… Peeters, soyez sans crainte.

Tout ira bien.

•

Oui, tout avait bien été jusqu’au détroit de Behring, puis il y avait eu ce triple empoisonnement dû à « des conserves avariées ».

« Des conserves avariées… Tu parles ! » pensait à nouveau Morane en se dirigeant vers la cambuse. Mais le capitaine Clayton, les professeurs Van Dorp et Lewis étaient morts, et personne n’y pouvait rien, même si, comme le pensait Bob, ces morts étaient suspectes, Bientôt peut-être, ce serait au tour de Frost et, alors, Lensky deviendrait maître du *Mégophias*.

Une colère sourde empoignait le Français. Quelque chose, il le savait – mais quoi exactement ? – se tramait à bord du yacht. Malheureusement, l’incompréhension du professeur Frost, tout à son euphorie de partir à la recherche du Mosasaure, l’empêchait d’agir.

Aussitôt entré dans la cambuse, Morane se jeta sur son cadre. Une sorte d'incommensurable désespoir l'habitait maintenant. Trois hommes venaient de mourir, peut-être par sa faute. S'il avait agi plus tôt, rien de tout cela ne serait arrivé. Depuis le début, il s'était méfié d'Aloïus Lensky et, au lieu de l'empêcher de nuire, il avait attendu que l'irrémédiable se produise. Mais que pouvait-il, seul contre Lensky et la bande de coupe-jarrets acceptés à bord ? Bien sûr, il y avait Prost et les quelques marins restant de l'ancien équipage, mais le paléontologiste lui-même ne semblait guère croire à la scélératesse de Lensky.

Dans l'esprit de Bob, un scrupule demeurait cependant.

Ne jugeait-il pas Lensky avec trop de hâte ? Ne se laissait il pas aveugler par les apparences ? Il se redressa et se dirigea vers la cuisine proprement dite, mais il eut beau fouiller la poubelle, il ne retrouva pas les deux boîtes de homard vides, avec lesquelles il avait la veille, confectionné le repas de midi du capitaine Clayton et des trois savants. Pendant son absence, quelqu'un les avait emportées, Naturellement, il pouvait s'agir d'un marin chargé de vider les détritus à la mer mais, dans ce cas, il aurait emporté le contenu de la poubelle tout entière, et non les deux boîtes seulement. Cette constatation raviva les craintes de Bob Morane. Pourquoi avait-on subtilisé ces deux boîtes vides ? Sans doute pour qu'on ne puisse pas se rendre compte que la chair de homard qu'elles contenaient était saine, comme Bob en avait la certitude. Il se souvenait également que, la veille, quand le plat lui était revenu à la cambuse, il était parfaitement nettoyé, tout à fait comme si Prost et ses compagnons s'étaient précipités dessus comme des loups affamés. Mais alors, pourquoi Prost n'était-il pas mort comme les autres ?

Morane s'ingéniait à trouver une réponse à cette dernière énigme quand, dans son dos, la porte de la cambuse s'ouvrit soudain. Bob se retourna sans hâte, pour se trouver nez à nez avec le Dr Flint. C'était un petit homme aux jambes torses, aux cheveux filasses et aux paupières épaisses, sous lesquelles des yeux clairs, aux regards atones, semblaient à peine vivants, Flint devait être ivre, car

il titubait et son visage aux traits bouffis, tourmenté par les tics, faisait songer à un bloc de gélatine.

— Que puis-je pour vous, docteur Flint ? interrogea Morane.

Un sourire idiot tordit les lèvres du médecin, Ses yeux, eux, demeuraient fixes et sans expression.

— Ce que vous pouvez pour moi, mon… vieux… Peeters ? Vous… pouvez… tout, et vous le savez bien…

— Je ne comprends pas, fit Bob qui, vraiment, ne voyait pas où Flint voulait en venir.

D'un geste vague, le docteur désigna une armoire métallique dressée dans un coin de la cambuse. Aussitôt, Bob comprit. Le rhum. C'était en effet dans cette armoire qu'était entreposé l'alcool destiné à être distribué à l'équipage en cas de tempête, et c'était lui, Bob Morane, qui en possédait la clef. Il secoua la tête.

— Vous savez bien, docteur, que c'est impossible. Le contenu de cette armoire m'a été confié, et je dois en rendre compte.

La voix de Flint se fit soudain suppliante.

— Un peu de rhum, dit-il, rien qu'un peu… de rhum… On ne refuse pas un peu de rhum à un chrétien… qui a soif. D'ailleurs, si j'allais le demander à ce bon M. Lensky, il m'en donnerait, lui. Ce bon M, Lensky n'a rien à refuser à ce bon… docteur Flint.

Ces dernières paroles frappèrent Morane. Si, comme il le croyait, Flint avait réellement truqué son rapport sur le triple décès de Clayton, de Van Dorp et de Lewis, il était évident que Lensky n'avait sans doute plus rien à lui refuser, Aussitôt, Bob songea qu'il pourrait peut-être arracher la vérité, ou du moins une partie de cette vérité à Flint. Mais comment ? « Dans le rhum la vérité, pensa-t-il en parodiant un fameux proverbe latin. Après tout, au point où Flint en est arrivé, une bouteille de rhum de plus ou de moins ne peut lui faire de mal. »

Morane alla vers l'armoire métallique, l'ouvrit et en tira un flacon qu'il tendit au médecin. Une lueur de plaisir abject apparut sur le visage de Flint. D'une main aux : doigts recourbés en griffes, il saisit la bouteille et, sans une seule parole de remerciement, il tourna les talons et quitta la cambuse. Bob entendit le bruit de ses pas pressés décroître dans la coursive, et il sourit.

— Dans une demi-heure, murmura-t-il, Flint sera étendu, ivre mort, dans sa cabine. Alors, je pourrai aller lui rendre une petite visite et tenter de lui tirer les vers du nez. Je n'ai que trop attendu pour agir, n'en déplaise au professeur Frost.

•

À travers la porte de la cabine de Flint, Morane prêtait l'oreille au moindre bruit mais, seuls, des ronflements lui parvenaient. « Ce brave docteur doit cuver son rhum, pensa Bob. C'est le moment d'aller lui faire une petite visite. » À l'aide d'un passe-partout de steward, il ouvrit la porte et, une fois dans la cabine, la referma derrière lui. Flint était étendu sur son cadre, une main pendant en dehors et, sur le plancher, la bouteille de rhum, renversée, se vidait des dernières gouttes de liquide laissées par l'ivrogne.

Rapidement, Morane fouilla la cabine. Cette besogne lui répugnait, mais quelque chose lui disait que Flint lui fournirait la clef de toute l'affaire. Dans la penderie, il découvrit la veste fourrée portée par le médecin lors de l'immersion de Clayton et des deux savants, Dans la poche intérieure, Bob trouva un vieux portefeuille contenant une centaine de dollars, un diplôme de docteur en médecine tout déchiré et recollé à grand renfort de scotch tape. Du fond d'un compartiment intérieur, Morane extirpa deux coupures de presse. Elles dataient déjà, la première d'une dizaine d'années, la seconde de sept. Quand Bob en eut pris connaissance, la personnalité du docteur Flint lui apparut sous un jour nouveau. Dix ans plus tôt, en effet, s'il fallait en croire les coupures de presse en question, Flint, chirurgien dans une clinique de New York, avait opéré en état d'ébriété et avait causé la mort du patient. Trois ans plus tard, à Dallas, il avait été mêlé à un crime en délivrant illégalement un permis d'inhumer.

Vraiment, Flint ne pouvait guère passer pour un médecin intègre et modèle, et son diagnostic sur la mort du capitaine Clayton et des deux savants se révélait de plus en plus suspect. Rapidement, Bob glissa les deux coupures de presse dans sa propre poche, puis il replaça le portefeuille à l'endroit où il l'avait trouvé.

Pourtant, quand Morane se retourna, une surprise l'attendait. Flint s'était redressé sur un coude et le regardait, l'œil vague, la lèvre pendante.

— C'que vous fichez ici… Peeters… à espionner les gens ? demanda-t-il d'une voix chuintante.

Morane s'approcha du lit. Maintenant qu'il venait de passer à l'action, plus rien ne devait le faire reculer.

— Docteur Flint, hein ? dit-il. Coupable de meurtre par imprudence, et condamné pour complicité à un crime. Et maintenant, vous n'allez pas me dire encore que Clayton, Van Dorp et Lewis sont réellement morts pour avoir mangé des conserves de homard avariées. C'est moi-même qui ai ouvert les boîtes, et je puis vous certifier que ces conserves étaient parfaites.

Flint tenta de se redresser davantage, mais il ne put y parvenir. Il se contenta donc de ricaner.

— Qu'est-ce que vous voulez… que ça me fasse que ces conserves fussent… parfaites. Être empoisonné par des conserves avariées ou de l'arsenic c'est pareil. Y a que le résultat qui compte, Clayton et les autres sont au fond de la mer maintenant.

Mû par une impulsion soudaine, Bob se jeta sur l'ivrogne et le saisit par le col de sa chemise, l'étranglant à moitié.

— De l'arsenic. Qu'est-ce que ça veut dire, Flint ? L'autre tenta de se dégager, mais le Français le mainte· nait d'une poigne de fer.

— Qu'est-ce que ça veut dire, Flint ? répéta-t-il d'une voix menaçante.

Le médecin secoua la tête.

— Je ne sais pas de quoi vous voulez parler, Peeters. Je ne sais pas de quoi vous voulez parler.

Morane resserra son étreinte, La colère et le dégoût l'empoignaient.

— Vous êtes un ivrogne et un scélérat, docteur Flint !

L'autre ricana.

— Qu'est-ce que ça… peut bien faire ? Bientôt, je serai riche. Lensky me l'a… promis.

Soudain, l'expression de triomphe disparut de son visage, et il se mit à se débattre sous l'étreinte de Morane.

— Lâchez-moi, Peeters, lâchez-moi… ou M. Lensky saura tout.

Les mains de Morane retombèrent mais, presque aussitôt, son poing droit lancé à toute force, frappa Flint à la pointe du menton. L'ivrogne retomba en arrière et demeura immobile. L'effet du coup de poing, ajouté à ceux de l'alcool, l'avait sans doute mis hors de combat pour un bon bout de temps.

Pendant de longs instants, Morane considéra le corps inerte du Dr Flint.

— Il faut que j'aille avertir le professeur Frost, murmura-t-il enfin. Peut-être n'est-il pas trop tard pour intervenir.

Bob se dirigea vers la porte de la cabine et, après s'être assuré que personne ne le guettait dans la coursive, il referma le battant derrière lui à l'aide du passe-partout. Ensuite, d'un pas rapide, il se dirigea vers la cabine-bureau du professeur Frost. Pour l'atteindre, il devait passer devant la cabine d'Aloïus Lensky, contiguë à celle du savant, mais la porte en était close, et Bob parvint à destination sans faire de mauvaise rencontre.

Quand Morane frappa à la porte de la cabine-bureau, il dut attendre un long moment avant que la voix du professeur Frost ne retentisse, de l'autre côté du battant.

— Entrez !

Bob obéit et pénétra dans la cabine, Aussitôt, il eut un léger sursaut. Derrière le large bureau d'acajou poli, le professeur Frost était assis et braquait un pistolet automatique dans sa direction.

V

— Entrez donc, monsieur Morane. Mais entrez donc.

Le professeur Frost avait parlé d'une voix sourde, dans laquelle Bob décela une pointe de méfiance. Il referma la porte, au verrou, derrière lui et marcha à pas comptés vers le bureau. Du menton, il désigna l'automatique.

— Qu'est-ce que cela veut dire, professeur ?

Sur le visage rond et sanguin du savant, il y eut un pâle sourire. Presque une grimace.

— Cela veut dire tout simplement que vous aviez raison, monsieur Morane. Quelqu'un en veut à ma vie. Clayton, Van Dorp et Lewis ont été empoisonnés et, si je ne suis pas mort c'est que contrairement à eux, je n'ai pas mangé de homard. Une vieille allergie pour la chair des crustacés.

— Vous avez eu de la chance, professeur, fit Bob avec un léger sourire. Comme vous le savez, cette chair était « avariée ». Le Dr Flint a été formel à ce sujet.

Le professeur Frost secoua la tête.

— Non, dit-il, le Dr Flint s'est trompé… ou a menti.

Ce matin, comme vous étiez absent de la cambuse, je m'y suis introduit et ai subtilisé les deux boîtes de conserves vides. Elles contenaient encore des parcelles de chair de homard. Cette chair était en parfait état de conservation, je puis vous le garantir.

Ainsi, c'était le professeur Frost qui s'était emparé des boîtes disparues. Pour Morane, c'était toujours là un mystère d'éclairci. Du menton, il désigna à nouveau l'automatique que le paléontologue tenait toujours braqué dans sa direction.

— Qu'est-ce que cela veut dire, professeur ? demanda-t-il encore.

L'arme ne se détourna pas.

— Si quelqu'un a mêlé du poison au homard, monsieur Morane, dit Frost d'une voix mal assurée, vous êtes le premier à devoir être soupçonné.

Cette accusation à peine dissimulée ne fit pas perdre son sang-froid au Français.

— Vous avez raison, professeur, répondit-il, je puis être soupçonné. Mais vous oubliez le steward. Il n'a pas une tête d'enfant modèle, avouez-le. Vous oubliez aussi que, depuis le début, je vous ai mis en garde contre les agissements de votre ami Lensky. Malheureusement, vous n'avez pas voulu me croire. Pour une raison ou pour une autre, Lensky cherche à vous éliminer pour s'emparer du yacht.

Les traits du savant semblèrent soudain se brouiller. Il parut très las et laissa retomber l'automatique sur la table.

— Vous avez raison, monsieur Morane, fit-il d'une voix : désespérée. J'ai eu tort de vous soupçonner. Mais, depuis hier, depuis que j'ai acquis la certitude d'avoir échappé à la mort, je vis dans des transes continuelles et me vois sans cesse entouré d'ennemis.

— Vous l'êtes, professeur, fit Bob.

Il tira de sa poche les deux coupures de presse trouvées dans le portefeuille du Dr Flint et les posa sur le bureau, devant le savant. Ce dernier lut rapidement. Quand il eut terminé, il ne put réprimer une moue de dégoût.

— Intéressant personnage, ce Dr Flint, n'est-cc pas, monsieur Morane ?

Bob hocha la tête affirmativement.

— Oui, fit-il, et votre ami Lensky peut se révéler bien plus intéressant encore.

En quelques mots, le Français mit Frost au courant de sa brève entrevue avec le Dr Flint.

— Il me semble, fit remarquer le savant, quand Bob eut achevé son récit, que la situation est critique. Si Lensky a réellement l'intention de s'emparer du *Mégophias*, nous aurons bien du mal à l'en empêcher. Que pouvons-nous, à nous deux, contre une vingtaine de forbans prêts à tout et alléchés sans doute par la

promesse de quelque riche butin. Ah, si Clayton, Van Dorp et Lewis étaient encore en vie !

— Vous oubliez les quatre matelots restant de votre ancien équipage, professeur. Croyez-vous pouvoir leur faire confiance ?

Pendant un long moment, Frost demeura songeur. Finalement, il releva la tête.

— La cupidité change souvent le cœur des hommes, dit-il. Pourtant, Carter, Lindsay, Holt et Kramer se sont toujours montrés honnêtes et fidèles. Jusqu'à nouvel ordre, nous pouvons leur faire confiance.

— Nous sommes donc six, fit Morane, Pouvez-vous trouver des armes, professeur ?

L'archéologue eut un signe affirmatif.

— Je possède ma petite réserve personnelle, expliqua-t-il. Avant la guerre, j'ai pas mal sillonné les mers de Chine et de Java et, comme j'étais parfois forcé de recruter des équipages douteux, j'ai pris mes précautions et l'habitude m'en est restée.

Frost marcha vers la bibliothèque, l'ouvrit et poussa l'un des rayons. Celui-ci pivota et découvrit un compartiment secret où se trouvaient rangés des carabines, des revolvers, des coutelas, et des boîtes de cartouches. À cette vue, une expression d'intense satisfaction apparut sur le visage de Morane.

— Voilà qui équilibre les chances, dit Bob. Il s'agit maintenant de contacter Carter, Lindsay, Holt et Kramer et de les armer. Cette nuit, profitant du sommeil de Lensky et du reste de l'équipage, nous nous rendrons maîtres du yacht et gagnerons un quelconque port de l'Alaska.

La contrariété se peignait à présent sur les traits du savant.

— Alors, adieu Mosasaure ? demanda-t-il.

— Pour l'instant du moins, répondit Morane. Ce qui compte avant tout, c'est de sauver nos vies.

— Vous avez raison, monsieur Morane. Allez trouver Carter, Lindsay, Holt et Kramer et dites-leur que je veux leur parler dans mon bureau. Qu'ils viennent séparément.

Pendant ce temps, je vais préparer les armes.

Morane se pencha sur le bureau, prit l'automatique que Frost y avait déposé peu de temps auparavant et le glissa dans la ceinture de son pantalon, sous sa vareuse. Alors, il se dirigea vers la porte et l'ouvrit. Mais, aussitôt, il bondit en arrière, paralysé par la surprise.

Aloïus Lensky et Sam Lester, le second, se tenaient sur le seuil de la cabine. Dans sa large main, Lester tenait un revolver de gros calibre et en pointait le canon vers la poitrine de Morane.

•

La surprise du professeur Frost et de Bob était telle qu'il leur fallut un long moment avant de recouvrer leur sang-froid. Sur les lèvres minces d'Aloïus Lensky, il y avait un sourire narquois et dans ses yeux, profondément enfoncés dans les orbites, une lueur de triomphe brillait.

— Vous avez eu tort, professeur Frost, de me sous-estimer, dit-il de sa voix sifflante. Je suis homme à prendre toutes les précautions nécessaires. Depuis le début, profitant d'une de vos absences, à Seattle, j'ai fait installer un micro dans votre cabine, derrière un des lambris d'acajou. À partir de ce jour, un appareil magnétique, installé dans ma propre cabine, a enregistré la moindre de vos conversations. C'est ainsi que, depuis notre départ de Seattle, je sais que notre ami Joseph Peeters, ici présent, s'appelle en réalité Robert Morane, et qu'il n'a jamais cessé de me soupçonner de vouloir vous nuire.

Le professeur Frost avait à présent retrouvé tout son calme.

— Toutes mes félicitations, Lensky, dit-il d'une voix sarcastique dans laquelle on pouvait cependant déceler aussi un peu de dépit. Vous avez parfaitement joué la comédie, et je m'y suis laissé prendre. Malheureusement, votre plan a en partie échoué, puisque vous n'avez pas réussi à m'assassiner comme vous avez assassiné le capitaine Clayton, Van Dorp et Lewis.

Lensky ricana.

— À vrai dire, fit-il, je me demande comment il se fait que vous soyez encore en vie.

Sur le visage du savant, un sourire un peu contraint apparut.

— Je ne supporte pas la chair du homard, tout simplement, monsieur Lensky.

Pendant que ces paroles s'échangeaient, Bob jugeait la situation. Seul, Lensky avait pénétré dans la cabine ; Sam Lester, lui, qui tenait le revolver, était demeuré dans l'encadrement de la porte. Les deux bandits se trouvaient très rapprochés l'un de l'autre, et si Bob parvenait à prendre Lensky par surprise et à le précipiter contre son complice pour déséquilibrer celui-ci à son tour, la situation pouvait être renversée.

Quand Lensky avait pénétré dans la cabine, Morane s'était reculé de quelques pas. À présent, il se trouvait hors de la menace directe du revolver, C'était donc le moment d'agir. Il se détendit et bondit vers Lensky, mais si rapide que fût son action, le forban fut plus rapide encore, D'un bref retrait du corps, il évita la charge du Français et comme celui-ci, perdant l'équilibre, tentait de se redresser, il lui porta, du tranchant de la main, un coup sec à hauteur des fausses-côtes. Le souffle coupé, Morane grimaça. Un second coup, assené cette fois sous l'oreille, l'étourdit. Un voile rouge descendit devant ses yeux. En même temps, il se sentit projeté en l'air et retomba allongé sur le ventre, devant le bureau du professeur Frost.

L'étourdissement de Morane fut de courte durée, Quand il rouvrit les paupières, Aloïus Lensky se mit à rire doucement.

— Il ne faut jamais sous-estimer un adversaire, monsieur Morane, fit-il. Évidemment, vous ne pouviez deviner que je suis un expert en jiu-jitsu.

Bob, toujours étendu à plat ventre, un bras replié sous son corps, ne répondit pas. Le cou et la poitrine lui faisaient mal et, à chaque inspiration, il avait l'impression qu'on lui enfonçait un poignard entre les côtes. Néanmoins, il ne put s'empêcher de penser : « Expert en jiu-jitsu, hein ? Un homme prévenu en vaut deux et, la prochaine fois, tu ne t'en tireras plus aussi facilement, mon gaillard. »

Au cours des quelques secondes ayant suivi la chute de Morane, le professeur Frost avait ébauché un mouvement eh direction de la bibliothèque, vers les armes, mais Sam Lester ne lui avait pas permis d'achever son geste.

— Inutile, professeur, dit-il en menaçant le savant de son revolver. Avant de vous être levé, vous seriez déjà percé comme une pomme d'arrosoir.

Frost marqua son impuissance par un haussement d'épaules et posa les mains bien à plat sur le bureau. Ensuite, il se tourna vers Lensky.

— Je suppose que vous voilà maître de la situation, dit-il.

L'autre acquiesça.

— Vous ne vous trompez pas, professeur Frost. Je suis maître de la situation, en effet. Le nouvel équipage du yacht m'est dévoué, et les quelques matelots qui vous sont demeurés fidèles ne m'empêcheront pas de réaliser mon plan. À partir de maintenant, je puis donc me considérer comme seul maître à bord du *Mégophias.*

— Cela a toujours été votre but, n'est-ce pas, Lensky, vous emparer du yacht ?

— Bien sûr, professeur, cela a toujours été mon but. Le Mosasaure était un appât, tout simplement.

— Pourtant, la dent était authentique, vous ne le nierez pas.

— Je ne le nie pas, professeur, et cette circonstance a d'ailleurs assuré mon emprise sur vous. Tout à la découverte de votre Mosasaure géant, dont le squelette se trouve d'ailleurs réellement là-bas dans l'archipel, vous avez rejeté toute méfiance. En réalité, que vous découvriez ou non le Mosasaure m'importe assez peu. Le but que je poursuis est tout différent.

Pendant de longues secondes, le silence régna dans la cabine. Mais dans les yeux de Frost se lisait cependant une question muette. Aloïus Lensky se mit à rire. Un petit rire grinçant, qui portait sur les nerfs de quiconque l'entendait.

— Vous voudriez bien connaître mes projets, n'est-ce pas, professeur, et vous espérez me voir vous les révéler. Mais je n'en ferai rien. Seuls, les morts ne parlent pas, et M. Morane et vous n'êtes pas encore morts. Pas encore.

Le paléontologiste eut un geste d'indifférence et, derrière les verres de ses lunettes à monture d'écaille, ses yeux prirent une expression de dureté.

— Gardez votre secret, Lensky, jeta-t-il, et allez au diable.

Le rire déplaisant du bandit retentit à nouveau.

— Au diable, fit-il avec une sorte de joie sauvage. Si quelqu'un ici doit aller au diable, ce ne sera pas moi, croyez-le bien, professeur.

— Qu'allez-vous faire de nous ?

Dans le ton du savant, il y avait maintenant de l'inquiétude.

— Je vais me débarrasser de vous, tout simplement, professeur, répondit Lensky, de vous et de M. Morane. L'eau est très froide dans ces parages, et il est difficile d'y nager bien longtemps, surtout quand on est étroitement garrotté.

« Je dois faire quelque chose, pensa Morane. Il faut que je fasse quelque chose, » Il était toujours allongé sur le ventre, le bras droit engagé sous son corps, dans la même position que lorsqu'il était tombé. « Je dois faire quelque chose. » Faire quelque chose ? Mais quoi ?

Et, soudain, au dos de sa main droite, il sentit le contact d'un corps dur : l'automatique pris tout à l'heure sur le bureau du professeur Frost. Si Bob pouvait l'atteindre, peut-être parviendrait-il à retourner la situation à son avantage. Doucement, il glissa la main sous sa vareuse et la referma sur la crosse de l'automatique, dont il abaissa le cran de sûreté.

Morane ne doutait pas qu'entre lui et Sam Lester, ce serait une épreuve de vitesse, mais il se sentait fermement décidé à courir sa chance, Lentement, prenant appui sur sa main libre, il se redressa, prenant garde de donner à son geste le plus de naturel possible, Et, brusquement, quand il eut réussi à se mettre à genoux, il arracha l'automatique de sa ceinture. Sam Lester voulut faire feu, mais Bob avait l'avantage de la surprise et tira le premier. Atteint au bras droit, Lester poussa un cri de douleur et lâcha son arme. Lensky ébaucha le geste de la ramasser, mais la voix de Morane sonna, brève :

— Ne faites pas un mouvement, Lensky, ou je n'hésiterai pas à vous abattre comme un chien.

Le forban dut comprendre que la menace ne serait pas vainc, et il s'immobilisa. Tout, dans son attitude disait la soumission. Et soudain, il agit mais dans le sens contraire à ce que Morane aurait pu attendre. D'une détente, Lensky se précipita sur Sam Lester, blessé, et le projeta hors de la cabine. Par deux fois, Morane pressa

la détente de son automatique, mais déjà Lensky avait plongé à son tour dans la coursive. Tout cela s'était passé si rapidement que c'était à peine si Morane avait eu le temps de réaliser. À présent, Sam Lester et Aloïus Lensky se trouvaient hors de sa portée, et avant peu, il le savait, ils reviendraient avec des renforts. D'un sursaut désespéré, Bob se jeta sur la porte de la cabine et la ferma au verrou. C'était une porte métallique, et elle résisterait aux assauts des assaillants, Pour la percer, il faudrait un chalumeau.

Morane se tourna vers le professeur Frost.

— Nous voilà dans de beaux draps, dit-il.

Sur le visage du savant, il y avait une légère expression de panique.

— Que comptez-vous faire pour nous tirer de là, monsieur Morane ? interrogea-t-il.

Bob eut un geste vague.

— Pour le moment, résister le plus longtemps possible dans cette cabine, répondit-il. Mais ce qu'il faut avant tout, c'est dénicher ce satané micro.

Il découvrit l'engin en question sous les lambris d'acajou recouvrant la cloison métallique séparant la cabine du professeur Frost de celle de Lensky. Un petit trou, par lequel passaient les fils, avait été pratiqué dans la cloison. Bob arracha les fils, détacha le micro et remit les lambris en place. Ensuite, pour éviter toute surprise venant de l'extérieur, il alluma la lumière électrique et alla fixer les taques protectrices des hublots. Ensuite, il revint vers le bureau.

— Nous voilà parés, professeur, dit-il. À présent, il ne nous reste plus qu'à nous armer jusqu'aux dents et à nous préparer à défendre chèrement nos vies.

Durant un moment, le paléontologiste demeura indécis.

Finalement, il parut se rendre compte que la solution proposée par Morane était la seule à adopter.

— Vous avez raison, dit-il. Il nous faut nous défendre ou nous rendre à Lensky. Celui-ci, n'en doutons pas, s'empresserait de nous jeter, pieds et poings liés, à la mer. Mieux vaut donc nous préparer à

soutenir un siège en règle. Ah, si seulement je vous avais écouté dès le début !

Morane haussa les épaules avec fatalisme.

— Les regrets n’ont jamais servi à rien, professeur.

Puisque nous avons résolu de défendre notre peau, préparons les armes. Ainsi, quand Lensky et sa bande de sacripants se présenteront, nous saurons les recevoir de belle façon.

Les deux hommes se trouvaient occupés à charger les revolvers et les carabines, quand des coups violents ébranlèrent la porte, puis Lensky cria :

— Professeur Frost, il est inutile de tenter de résister.

Vous êtes deux, et nous sommes une vingtaine. Vous finirez par succomber.

Ce fut Morane qui répondit :

— De toute façon, nous succomberons, cria-t-il. Alors, mieux vaut mourir en beauté. Nous sommes bien armés, Lensky, et nous défendrons chèrement nos vies.

De l’autre côté de la porte, il y eut un long moment de silence. Puis Lensky demanda encore :

— Êtes-vous également de cet avis, professeur ?

— Oui, Lensky, répondit le savant. Et allez au diable.

De l’autre côté de la porte, un ricanement sinistre retentit.

— C’est très bien, professeur, C’est très bien, monsieur Morane, Résistez si vous le voulez. Nous ne lèverons même pas le petit doigt pour vous capturer. Avant longtemps, la faim et la soif auront raison dc vous.

Dans la cabine, Morane et le paléontologiste échangèrent un long regard, la faim et la soif ! Ils n’avaient guère pensé à cela, mais à présent ils se rendaient compte de tout ce que leur situation avait de désespéré.

VI

Quelque chose arracha Morane au sommeil. Un bruit ? Il prêta l'oreille, mais à bord du *Mégophias* tout était silence. Et Bob comprit soudain que ce qui l'avait réveillé c'était justement ce silence, car l'on n'entendait plus le ronronnement des machines. Le yacht devait donc avoir stoppé. Bob jeta un rapide coup d'œil à sa montre et constata qu'elle marquait une heure de la nuit. Doucement, il secoua le professeur Prost étendu à ses côtés dans un fauteuil. Le savant sursauta et porta la main à la carabine posée au travers de ses genoux, mais Morane le rassura.

— Ce n'est rien, professeur. Je voulais simplement vous dire que le yacht était arrêté.

Complètement réveillé à présent, le paléontologiste prêta l'oreille à son tour.

— Vous avez raison, dit-il au bout d'un moment, les moteurs ont stoppé.

— Une avarie quelconque ? Prost secoua la tête.

— Je ne le pense pas. Sans doute devons-nous toucher au but. Lensky m'a dit un jour que les abords de l'archipel étaient hérissés de récifs, Peut-être veut-il attendre le jour pour continuer à avancer sans trop de risques.

Morane demeura songeur. La proximité de la terre renouvelait son désir d'évasion.

— Si seulement nous pouvions nous tirer d'ici, dit-il. Cela faisait à présent près d'une demi-journée que les deux hommes se trouvaient prisonniers dans cette cabine, à se demander comment se terminerait l'aventure, et Morane commençait à se sentir dominé par un irrésistible besoin d'action.

— Peut-être dorment-ils tous, dit-il encore. Ce serait le moment de tenter une sortie.

Mais Frost se mit en devoir de tempérer son ardeur.

— Sans doute Lensky a-t-il placé une sentinelle derrière cette porte, fit-il. De toute façon, si nous réussissions à sortir d'ici, nous ne pourrions espérer reconquérir le yacht à nous seuls. Finalement, nous serions tués ou capturés. Non, mieux vaut attendre que le yacht ait atteint l'archipel lui-même, Alors, nous pourrons tenter de nous glisser à terre.

Bob ne répondit pas. Il savait que le professeur avait raison et qu'agir avec trop de précipitation pouvait conduire au désastre. Il décida donc de prendre son mal en patience et de tempérer un peu son ardeur combative, jusqu'au moment où viendrait l'heure de l'action. Alors, il montrerait à cet infâme pirate de Lensky que lui aussi savait frapper vite et durement.

•

Au-dehors, la nuit était d'un noir d'encre, et c'était à peine si les silhouettes de quelques icebergs parvenaient à s'imposer à travers les ténèbres. Seul, le bruit des vagues contre la coque du *Mégophias* troublait le silence nocturne.

Le pont du yacht était désert. Lensky, prévoyant sans doute de dures épreuves pour la journée du lendemain, avait permis à l'équipage de se reposer, et lui-même était allé s'étendre dans sa cabine. Les deux sentinelles postées devant la porte du professeur Frost suffisaient à l'assurer contre toute attaque venue de l'intérieur.

Pourtant, si Lensky avait pu jeter un regard sur l'océan, il eût été bien moins rassuré en apercevant la silhouette sombre de cette jonque, dont les voiles déployées faisaient penser à quelque gigantesque chauve-souris, qui s'approchait lentement du *Mégophias*. La coque et les voilures de l'étrange bâtiment devaient être peintes en noir, car c'était à peine si l'on pouvait en distinguer les formes dans les ténèbres ; en outre, aucune lumière ne brillait à bord. On eût dit un de ces vaisseaux fantômes qui, désemparés et abandonnés par leurs équipages, errent au gré des courants.

La jonque n'était cependant pas désemparée car, à l'abri du bordage, des hommes armés se trouvaient allongés, prêts à bondir,

et un énorme Chinois tenait la barre, dirigeant son navire droit sur le *Mégophias*.

Le pilote chinois devait être fort habile, car il réussit à venir ranger la jonque le long du yacht immobile. Des défenses placées entre les deux bordages amortirent le choc ; des grappins furent lancés et les hommes étendus le long du bordage de la jonque bondirent sur le yacht. C'étaient des Asiatiques vêtus de casaques matelassées et coiffés de casquettes à rabats. La plupart d'entre eux étaient armés de mitraillettes et leurs bottes à semelles de feutre leur permettaient de se déplacer aussi silencieusement que des ombres. Sans prononcer une parole, ils gagnèrent les écoutilles et se répandirent à l'intérieur du vaisseau endormi.

•

Ce silence me porte sur les nerfs, professeur, fit Morane. À mon avis, il est trop total pour être honnête. Ou je me trompe fort, ou notre ami Lensky prépare quelque mauvais coup.

— J'en serais étonné, répondit le savant. Lensky nous a en son pouvoir et il sait que, bientôt, quand la faim et la soif auront raison de nous, il n'aura qu'à nous cueillir. Pourquoi alors se donnerait-il du mal pour nous capturer ?

Au fond de lui-même, Bob savait que le professeur Frost avait raison mais, malgré tous ses efforts, il ne parvenait pas à calmer son impatience et sa nervosité s'accroissait au fur et à mesure que les minutes s'écoulaient.

— Je vous affirme, professeur, que quelque chose de mauvais se prépare. Je sens le danger comme un sanglier sent les truffes.

Frost eut un geste apaisant.

— Gardez votre calme, mon ami. Cette longue attente est déprimante, je le sais, mais mieux vaut prendre notre mal en patience. Nous ferions mieux de dormir un peu pour économiser nos forces. La porte est solidement verrouillée et barricadée, tout comme les hublots, De toute façon, rien n'arrivera cette nuit.

Là-bas, dans les entrailles du yacht, comme pour démentir les paroles du paléontologiste, une série de détonations sèches et

rapprochées l'une de l'autre retentit soudain. Morane et Prost sursautèrent.

— Des mitrailleuses ! s'exclama Bob. Qui donc ?

Mû par une sorte de réflexe, il bondit à travers la cabine, atteignit le commutateur et coupa le courant. L'obscurité se fit, totale.

À tâtons, Bob revint vers le bureau.

— Qu'est-ce que c'était à votre avis ? interrogea Frost. Lensky et sa bande de forbans s'entre-tueraient-ils ?

— Cela serait trop beau, murmura Morane. Non, professeur, comme l'affirme le proverbe, les loups ne se mangent pas entre eux.

Plus près, une nouvelle rafale de mitraillette déchira encore le silence, puis une autre, mais si proche cette fois qu'clic paraissait tirée derrière la porte de la cabine elle-même. Presque aussitôt, des voix retentirent, parlant une langue qui n'était ni de l'anglais, ni du français.

— On dirait du chinois, souffla Bob.

— C'est du chinois, en effet.

Dans la cabine voisine, il y eut un brusque remue-ménage, comme si plusieurs hommes tentaient d'entraîner un autre au-dehors. De nouvelles secondes s'écoulèrent, lourdes de menaces, puis l'on frappa violemment à la porte. La main de Morane se crispa sur le bras du professeur Frost.

— Ne répondez pas, murmura-t-il.

Au-dehors, quelqu'un fit jouer le bec-de-cane de la porte mais celle-ci, et pour cause, ne s'ouvrit pas. Quelqu'un cria alors, en chinois, des mots que Morane et Prost ne comprirent pas, puis des coups ébranlèrent à nouveau le battant.

Bob et le savant s'étaient accroupis derrière le bureau, carabine à la main et prêts à faire feu sur toute personne qui tenterait de pénétrer dans la cabine. Contre la porte, les coups redoublèrent de violence, puis ils se firent plus espacés, s'affaiblirent, pour cesser enfin.

Le silence était à présent revenu, total, mais Bob devinait que quelqu'un était là, derrière la porte, à épier. La main continuait à serrer le bras du professeur Frost, pour l'cm pêcher de prononcer la moindre parole capable de les trahir.

Au bout de quelques minutes, il y eut un glissement de pas feutrés qui alla en s’atténuant dans les profondeurs de la coursive, Ensuite, tout bruit cessa. Morane lâcha le bras de son compagnon, et celui-ci demanda, dans un souffle :

— Qu’est-ce que c’était ?

Dans les ténèbres, Morane secoua la tête.

— Je ne sais, dit-il. En tout cas, ce n’était pas Lensky, ni aucun membre de l’équipage. Le type parlait chinois.

— Toujours tapis derrière le bureau, carabine au poing, les deux hommes continuaient à prêter l’oreille. Mais dans le yacht, à présent, il n’y avait plus que le silence, comme tout à l’heure. Un silence qui, maintenant se trouvait chargé de la lourde menace de l’inconnu.

VII

Pendant combien de temps Bob Morane et le professeur Frost étaient-ils demeurés là, accroupis dans les ténèbres de la cabine, à attendre que quelque chose se passât ? Ni l'un ni l'autre n'aurait pu le dire. Les secondes auraient pu se changer en heures et les heures en siècles sans qu'ils en aient la moindre notion.

Tout à coup, la main du professeur Frost se posa sur l'épaule de Morane.

— Écoutez, dit-il, on dirait un bruit de moteur. Longuement, le Français prêta l'oreille. Un ronronne ment lui parvint, comme étouffé.

— Vous avez raison, dit-il, c'est bien un bruit de moteur, et d'un moteur puissant encore. Pourtant, ce n'est pas celui du yacht. On dirait qu'un autre bâtiment navigue dans les parages.

Ils écoutèrent encore, mais le son conservait la même intensité, sans décroître ni augmenter, comme si le mystérieux navire demeurait toujours à la même distance du *Mégophias.*

— Il nous faut en avoir le cœur net, murmura enfin Bob. Nous ne pouvons demeurer ainsi, dans une perpétuelle expectative.

À tâtons, il alla vers l'un des hublots, dévissa la taque puis ouvrit le hublot lui-même, Aussitôt, le bruit du moteur se précisa, Bob glissa alors la tête par l'ouverture, mais la nuit était trop noire pour qu'il pût rien distinguer de précis.

Il regarda sous lui et retint avec peine un cri de surprise. Une mince bande d'écume, provoquée par l'étrave du yacht fendant les flots, indiquait clairement que celui-ci avançait.

Morane rentra la tête et ferma le hublot.

— Nous avançons, professeur, dit-il.

Il devina que, dans le noir, le savant sursautait. Dans sa voix, il y eut une intense expression de surprise.

— Avancer ? fit-il. Comment est-ce possible ? Les moteurs ne tournent pas, et le yacht ne possède aucune voilure. Par quel

sortilège pourrions-nous donc avancer ?

— Nous ne tarderons guère à le savoir, répondit Morane. Je vais aller jeter un coup d'œil sur le pont.

— Ne serait-ce pas dangereux ?

— Dangereux ou non, il faut faire quelque chose, professeur. Nous ne pouvons continuer ainsi, et puis je commence à avoir diablement besoin d'air pur. Est-ce que, par hasard, vous auriez une lampe de poche ?

Bob entendit son compagnon fouiller dans l'un des tiroirs du bureau, puis il y eut un léger déclic et un cône de lumière orangée jaillit dans l'obscurité. Morane glissa un revolver dans la ceinture de son pantalon et se dirigea vers la porte. Sans bruit, il repoussa les objets barricadant celle-ci, puis il se tourna vers Frost, qui l'avait suivi.

— Éteignez la lampe à présent, souffla-t-il, et passez-la moi. Quand je serai sorti, poussez le verrou et tenez-vous prêt à m'ouvrir à la moindre alerte.

À tâtons, il prit la torche électrique des mains du savant, puis il entrebâilla la porte et se coula au-dehors. Dans son dos, il entendit le bruit du verrou glissant à nouveau dans sa gâche.

Retenant sa respiration, Morane demeura plusieurs secondes aux aguets, dans les ténèbres de la coursive. Aucun son, sauf celui-là, lointain, de l'énigmatique machinerie, ne lui parvenait ; nulle présence humaine ne se manifestait.

Un moment, Bob fut tenté d'allumer la torche électrique pour inspecter les lieux, mais il ne voulut cependant pas courir un risque inutile. En se coulant en tâtonnant le long des murs, il parviendrait sans peine à l'escalier d'accès au pont et, de là, sur le pont lui-même. Il se mit à avancer lentement. Mais à peine avait-il fait quelques pas qu'il trébucha sur un corps allongé au travers de la coursive. Cette fois, il alluma la lampe et, en voilant la lumière de la main, regarda à ses pieds. Un homme, dans lequel il reconnut un des membres du nouvel équipage du *Mégophias*, était étendu là. Quelques mètres plus loin, un autre matelot gisait. Les mitraillettes ne leur avaient pas fait grâce, car tous deux étaient morts, baignant dans leur sang.

« Sans doute sont-ce là les gardes placés par Lensky devant notre porte, pensa Morane. Quand ces mystérieux visiteurs parlant le chinois se sont glissés à bord du yacht, ces deux lascars auront écopé. Pauvres diables ! Ils s'étaient sans doute embarqués pour cette croisière en espérant trouver la fortune, et au lieu de cela…»

Mais Morane ne s'attarda pas à un vain sentiment de pitié. Tout à l'heure, ces hommes n'auraient guère hésité sans doute, sur un ordre de Lensky, à l'abattre comme un chien et, de toute façon, les regrets ne les ressusciteraient pas.

Sans attendre davantage, Bob enjamba les deux cadavres et reprit sa progression en direction de l'escalier. Cette fois, il y parvint sans encombre et, quelques secondes plus tard, il débouchait sur le pont. Celui-ci paraissait désert. Rampant le long des superstructures, Morane entreprit de l'explorer. À hauteur de la passerelle, il s'arrêta, le cœur battant. Le poste de commandement était éclairé et deux. Chinois portant des vestes matelassées, en toile kaki, s'y tenaient. L'un d'eux était à la barre, tandis que l'autre, une mitraillette passée en bandoulière, semblait surveiller le pont. Si Morane n'avait pris soin de se dissimuler dans l'ombre de la passerelle, il eût été infailliblement repéré.

« Je voudrais bien savoir ce que ces Chinois fabriquent ici, se demanda Bob. Ils ne sont quand même pas tombés du ciel. »

Il ne s'entêta pas à chercher une solution à cette énigme et, se coulant toujours de zone d'ombre en zone d'ombre, il gagna l'avant du yacht. Là, il comprit comment le *Mégophias* avançait sans l'aide de ses moteurs. Une grande jonque le remorquait, et Bob pouvait entendre nettement maintenant le ronronnement sourd de ses puissantes machines.

« Une jonque motorisée, murmura-t-il. Est-ce que, par hasard, ce serait là la *Montagne de Fortune* du fameux pirate Li-Chui-Shan ? »

Sur le pont de la jonque, des lampes à huile étaient allumées, et Bob put distinguer une vingtaine de formes humaines, gardées par des hommes armés de mitrailleuses, allongées à même le plancher. Il s'agissait là, Bob n'en doutait guère, des membres de l'équipage du *Mégophias*. Parmi eux, il reconnut même la longue et maigre forme d'Aloïus Lensky. Celui-ci se tordait dans ses liens et semblait

crier des mots qui pour Morane, à cause du bruit des moteurs, demeuraient indistincts.

Poussé par la curiosité, le Français s'était avancé à l'extrême pointe de l'étrave, en prenant garde toutefois de ne pas se faire remarquer par les deux Chinois de la passerelle. Par bonheur, la nuit était sombre, et sa silhouette devait s'y fondre totalement.

À présent, les cris de Lensky lui parvenaient plus nettement, mais le forban devait parler un dialecte étranger, car Bob ne parvenait toujours pas à distinguer le sens de ses paroles.

« Si seulement je pouvais passer sur la jonque », pensa-t-il.

Alors seulement, il remarqua le gros câble reliant les deux vaisseaux. C'était là, le seul chemin permettant de passer de l'un à l'autre. Ce câble était long d'une vingtaine de mètres à peine et Morane, rompu à tous les exercices du corps, ne pensait pas avoir de mal à les franchir.

Empoignant le câble à deux mains, Bob se laissa glisser dans le vide. Les jambes nouées autour de l'épais cordage, il se mit à avancer à la façon d'une araignée le long de son fil. Sous lui, il entendait l'eau clapoter de façon sinistre, mais ce n'était pas cela, à vrai dire, qui l'inquiétait. « Pourvu, pensait-il, que quelqu'un ne m'attende pas là··bas à l'autre bout. » Pourtant il prit pied sans encombre à l'arrière de la jonque. Pendant un long moment, il demeura accroupi derrière des ballots, à guetter la moindre présence humaine. Comme personne ne se manifestait, il s'enhardit. Pour éviter l'homme de barre, il se glissa le long de la lisse, revolver au poing, prêt à ouvrir le feu sur quiconque tenterait de lui barrer le passage.

Quand Morane eut traversé tout le gaillard d'arrière, il se blottit dans l'ombre de hautes barriques qui, à en juger par l'odeur, devaient contenir du poisson séché. De l'endroit où il se trouvait, il pouvait à présent embrasser toute l'étendue de la plage centrale, où étaient réunis les prisonniers et leurs gardiens. Ceux-ci étaient tous des Asiatiques vêtus de casaques matelassées au dos desquelles on avait cousu un dragon de tissu rouge. Quant aux prisonniers, c'étaient bien les matelots du *Mégophias*. À présent, Morane distinguait clairement les mots criés par Lensky. Le forban parlait le

pidgin, dialecte que Morane, qui avait pas mal bourlingué à travers l'Insulinde, parlait couramment.

— J'exige de voir votre chef, criait Lensky à l'adresse des gardes asiatiques. Vous m'entendez, j'exige de parler à Li-Chui-Shan !

Lensky semblait prêt à s'étrangler de fureur, et il se tordait frénétiquement dans ses liens.

« Li-Chui-Shan ! songea Morane. Je ne me trompais donc pas. Je me trouve bien à bord de la *Montagne de Fortune*. » Cela ne le réjouissait guère, car il connaissait les pirates chinois de réputation, et il savait qu'en général leurs captifs n'avaient guère à attendre de pitié.

Soudain, les pensées moroses du Français furent interrompues, car un homme venait d'émerger d'une écoutille. C'était un Chinois gigantesque, véritable géant, épais comme une futaille. Avec son visage jaune, son crâne rasé, sa bouche sans lèvres, au pli cruel, et ses yeux bridés à l'extrême jusqu'à n'être plus que deux fentes à peine ouvertes, il offrait l'image même de la cruauté froide, raisonnée. Par-dessus sa casaque matelassée, il avait revêtu une ample robe rouge, brodée de dragons noirs, qui le faisait paraître plus monstrueux encore.

Longuement, le géant promenait ses regards sur les prisonniers. Quand il aperçut Lensky, il eut un moment de stupeur, puis un sourire apparut sur sa face lisse et bouffie, en accentuant encore l'expression de cruauté.

— Par mes ancêtres, dit-il en pidgin, voilà mon vieil ami Lemontov ! Si je m'attendais à te revoir jamais.

— Comme tu dois t'en rendre compte, Shan, répondit Lensky, tout peut arriver en cet étrange monde.

Le nom de Lemontov avait fait tressaillir Morane. Ainsi Lensky n'était pas Lensky, mais bien l'ancien associé du pirate chinois. Ce seul fait éclairait les choses d'un jour nouveau.

— Je te croyais mort, là-bas, au bagne, disait encore Li-Chui-Shan.

— Bien sûr, répondit Lensky-Lemontov, les bagnes chinois n'ont rien à voir avec le paradis. Pourtant, je m'en suis tiré.

Le pirate se taisait à présent. De derrière ses paupières baissées, il contemplait son ancien allié, à présent ligoté à ses pieds. Lensky-Lemontov se tortilla dans ses liens.

— Est-ce là une façon de recevoir un ami ? demanda-t-il à l'adresse de Shan. Ou dois-je me considérer réellement comme ton prisonnier ?

Le Chinois semblait perplexe.

— Je voudrais savoir ce que tu fais à bord de ce yacht, si près de l'archipel.

— C'est une longue histoire, Shan. Conduis-moi à ta cabine et je te raconterai tout. Après, tu verras, nous redeviendrons amis comme par le passé.

Li-Chui-Shan fit un signe et l'un des gardes, tirant un long poignard de sa ceinture, se pencha vers Lemontov et trancha ses liens. Le bandit se redressa en se frictionnant les membres. Déjà, Shan avait disparu dans l'écoutille. Lemontov, un pirate porteur d'une mitraillette attaché à ses pas, s'y enfonça à sa suite.

Dans l'ombre de ses barriques à poissons, Morane fit la grimace.

« Il serait temps de prendre le large, pensa-t-il. Avant longtemps, ces deux fleurs de potence seront à nouveau d'accord, et notre situation deviendra impossible. »

Sans attendre davantage, Morane se glissa le long du bordage, pour refaire, en sens inverse, le chemin qui, peu dc temps auparavant, l'avait mené du pont du *Mégophias* à celui de la jonque.

•

Aux aguets derrière la porte de la cabine, le professeur Frost attendait, attentif au moindre bruit. Cela faisait un moment déjà que Morane était parti, et l'inquiétude commençait à gagner le savant. Brusquement, trois petits coups furent frappés au battant ; en même temps, une voix connue disait :

— C'est Bob, professeur. Ouvrez-moi.

Frost fit jouer le verrou, entrebâilla la porte, et Morane se glissa dans la cabine. En peu de mots, il mit le paléontologiste au courant de ses découvertes.

— Lemontov, hein ? fit Frost quand Bob eut terminé.

S'il s'était présenté à moi sous son véritable nom et comme ancien complice d'un pirate, il aurait assurément éveillé ma méfiance, et cela malgré la dent du Mosasaure géant. Au contraire, en prenant une fausse identité et en créant le personnage d'Aloïus Lensky, prisonnier politique, il a réussi à gagner ma confiance. Reste à savoir quels buts il poursuivait exactement.

Morane haussa les épaules.

— Ce qui importe pour le moment, fit-il, c'est de quitter le *Mégophias*. Nous allons réunir des vivres, des armes, des munitions et nous embarquer dans l'un des canots à moteur suspendus à l'arrière du yacht. De cette façon, nous ne courrons pas trop de risques d'être aperçus par les deux Chinois de la passerelle. Une fois à la mer, nous nous éloignerons à la rame. Ensuite, nous mettrons le moteur en marche et tenterons de gagner un quelconque port de l'Alaska, où nous avertirons aussitôt les autorités.

Longuement, le professeur Frost parut réfléchir. Selon toute évidence, il ne parvenait pas à se résoudre à abandonner le *Mégophias*. Pourtant, Morane finit par le convaincre.

— Jusqu'ici, nous avons été « oubliés », fit-il remarquer. Les Chinois qui ont tenté de pénétrer dans la cabine ont cru que celle-ci était vide et n'ont guère insisté. Quant à Lemontov, puisque c'est là le vrai nom de notre ami, il n'a tout d'abord pas révélé notre présence, se disant que, si les choses tournaient mal, il gardait une chance de s'en tirer, étant donné que nous sommes libres et capables de venir à son secours. À présent au contraire, si comme je le crois il parvient à s'entendre avec son ancien complice, il s'empressera de nous trahir. Entre nous, professeur, je préfère ne pas tomber entre les mains de Li-Chui-Shan.

Soudain, Frost parut se décider.

— Vous avez raison, Bob, dit-il. Il nous faut partir au plus vite.

Quelques minutes plus tard, les deux hommes, chargés de vivres et de munitions, se hissaient dans l'un des grands canots de l'arrière. Les poulies des palans étaient parfaitement huilées et pas un seul grincement ne se fit entendre quand l'embarcation descendit le long de la coque du yacht. La mer était calme et ils touchèrent

l’eau sans heurt. Morane largua les amarres retenant encore le canot aux potences. Lentement, le *Mégophias*, toujours remorqué par la jonque de Li-Chui-Shan, s’éloigna. Alors, Bob saisit les avirons, les passa dans les taquets et se mit à ramer lentement.

VIII

La cabine de Li-Chui-Shan, à bord de la jonque *Montagne de Fortune*, offrait un décor de Mille et une Nuits avec ses tentures de riches soies, ses meubles incrustés d'ivoire et de nacre, ses somptueux divans. Quand Boris Lemontov alias Aloïus Lensky – y avait pénétré à la suite du Chinois, il n'avait guère été surpris par ce luxe, car l'endroit lui avait jadis été familier. Le pirate avait désigné un fauteuil à son ancien associé ; celui-ci, sans se faire prier, s'était assis aussitôt. Li-Chui-Shan prit place en face de lui, dans un autre fauteuil et, après avoir jeté un rapide coup d'œil au garde qui, armé de sa mitraillette, se tenait debout à l'entrée de la cabine, demanda à l'adresse du Russe :

— Alors, cher ami ? dit-il dans un anglais presque correct. Je serais heureux d'entendre votre histoire.

Lemontov ne répondit pas tout de suite. Il savait le Chinois rusé et, pour le convaincre, il lui faudrait jouer serré.

— Quand, après m'être échappé du bagne, je parvins à Hong Kong, commença-t-il enfin, j'appris par la presse et la rumeur publique que tu avais repris ta fructueuse carrière. Aussitôt, je n'eus plus qu'une idée : te rejoindre sans retard pour, à nouveau, courir les mers en ta compagnie. Mais comment te contacter ? Je voulus me renseigner auprès de Jessu Wang, notre complice à Hong Kong, mais celui-ci était mort, et je ne pus parvenir à découvrir qui avait pris sa place. D'autre part, je ne pouvais me rendre à Canton, à Shanghai ou à Pékin, pour y rencontrer d'autres de nos anciens complices, car en territoire chinois, je courais sans cesse le risque d'être arrêté ; au contraire, tant que je demeurais en zone britannique, je jouissais d'une sécurité relative. Je décidai alors de gagner l'archipel afin de t'y retrouver. Mais, pour cela, il me fallait de l'argent et un bateau. Je mc souvins alors de cette dent de dragon subtilisée jadis dans le temple des Mongols, sur l'île située à l'est dc

l'archipel. Cette dent, je l'avais laissée en dépôt chez un ami russe, à Hong Kong même, et je n'eus aucun mal à la récupérer. Je me procurai alors de faux papiers au nom d'Aloïus Lensky, citoyen américain, et gagnai Seattle où, comme je l'avais appris, se trouvait ancré le yacht du célèbre professeur Frost. Depuis de nombreuses années déjà, celui-ci était sur les traces du Serpent de Mer. Je lui montrai la dent de dragon et, aussitôt, il décida de gagner l'archipel, pour tenter d'en ramener le grand squelette adoré par les Mongols. Je réussis si bien à gagner la confiance du professeur qu'il s'en remit à moi pour le recrutement d'un équipage, et je choisis celui-ci de façon à ce qu'il me soit tout dévoué. Une fois passé le détroit de Behring, je n'eus aucune peine à me rendre maître du yacht. C'est alors que la *Montagne de Fortune* est intervenue.

À travers les deux étroites fentes des paupières, les yeux noirs de Li-Chui-Shan brillaient comme des morceaux de verre sombre.

— Qui te dit, mon cher ami, interrogea-t-il, que je veuille renouer nos anciennes relations ?

Lemontov eut un sourire rusé.

— L'union fait la force, dit-il. En outre, je t'apporte un yacht fin et racé, bon marcheur, et qui remplacera avantageusement cette vieille jonque à coque de bois.

Mais Shan secoua la tête.

— Non, dit-il, je ne changerais pas la *Montagne de Fortune*, même contre un torpilleur, tu devrais le savoir. Son apparence vétuste n'éveille pas l'attention quand elle circule entre les îles des mers chinoises ou de Java. En outre, si elle est prise en chasse, la jonque, grâce à sa légèreté relative et à ses puissantes machines, distance aisément ses poursuivants surpris. Quant à sa coque·de bois, si jamais un obus la perce, elle est plus aisément et plus rapidement réparable qu'une coque de métal. Voilà pourquoi je tiens à ce point à la *Montagne de Fortune*.

— Je te comprends, Shan, dit le Russe, mais deux bateaux valent mieux qu'un seul. Ensemble, la *Montagne de Fortune* et le *Mégophias*, dont nous changerons le nom, pourront accomplir de grandes choses.

— As-tu pensé, ami Boris, que la disparition du yacht sera signalée ? On doit savoir dans quelle direction il s'est dirigé et des recherches seront effectuées. Cela risquerait d'attirer dangereusement l'attention sur notre repaire.

— J'ai songé à cela, Shan. À bord du *Mégophias*, j'ai deux prisonniers, le professeur Frost lui-même et un Français du nom de Bob Morane. Tous deux se sont retranchés dans une cabine. La faim ne tardera guère à les en faire sortir. Alors nous nous emparerons d'eux et, par la torture s'il le faut, nous obligerons le professeur à écrire dans un carnet, sous forme de journal, le récit de la perte du *Mégophias* dans un naufrage. Ensuite, nous laisserons nos deux prisonniers mourir de faim et irons abandonner leurs corps non loin des côtes d'Alaska, dans un des canots du yacht. Ils ne tarderont pas à être découverts par des pêcheurs. Dans les vêtements du professeur, on trouvera ce carnet dans lequel il aura, de sa main, décrit le naufrage, puis la longue agonie, par la faim et par la soif, de son compagnon et de lui-même. Ainsi, les autorités, persuadées que le *Mégophias* a été englouti avec tout son équipage, n'entreprendront aucune recherche, et nous serons tranquilles et puissants.

Un tel plan, à la fois cruel et machiavélique, devait plaire à Li-Chui-Shan. Il tendit une main jaune, épaisse et potelée, à Lemontov en disant :

— Tu m'as convaincu. Bientôt, nos deux vaisseaux courront les mers ensemble et, unis comme par le passé, nous amasserons des fortunes.

« Parle toujours », songeait le Russe en serrant la main du Chinois. Jadis, tu m'as laissé condamner et je ne tarderai pas à avoir ma revanche. Quand j'aurais mis la main sur ce que je désire, Li-Chui-Shan, tes jours seront comptés.

Mais, malgré toute sa perspicacité, le Chinois ne pouvait lire dans les pensées de son interlocuteur.

— Ne crains-tu pas, demanda-t-il, que tes prisonniers ne s'échappent ? J'ai placé seulement deux hommes à bord du yacht.

Lemontov sursauta, comme saisi par une brusque crainte. Puis il se détendit.

— Si le professeur Frost et Morane s'échappaient, fit-il, ils ne pourraient aller bien loin. Lorsque je me suis emparé du yacht, j'ai pris soin, pour prévenir toute fuite, de faire vider les réservoirs des canots à moteur. Mieux vaudrait cependant aller voir ce que mes captifs deviennent. Ils nous sont trop précieux, et je ne veux guère courir inutilement le risque de les perdre.

•

La *Montagne de Fortune* et le *Mégophias* devaient être loin maintenant. Bob rentra les avirons, souleva le capot et entreprit de mettre le moteur en marche. En vain. Il s'entêta, mais sans plus de succès. Finalement, il alluma la torche électrique et vérifia le niveau de l'essence. Aussitôt, il poussa un cri de dépit, presque de désespoir.

— Vide ! Le réservoir est vide.

Le professeur Frost, qui se trouvait à l'avant de l'embarcation, sursauta.

— Vide ? fit-il. C'est impossible. Selon mes ordres, les canots devaient toujours être prêts à prendre la mer.

— Voyez donc vous-même, professeur.

Le savant s'approcha et dut se rendre aussitôt à l'évidence. Le réservoir ne contenait pas une seule goutte d'essence.

— Je ne comprends pas, fit-il, comme écrasé par ce nouveau coup du sort. Je ne comprends pas.

— Ce sera là encore un tour de ce satané Lensky… je veux dire Lemontov, maugréa Bob avec colère.

Il se tut pendant un moment, comme pour laisser passer sa mauvaise humeur, puis il reprit :

— Pourvu que le coffre ne soit pas vide lui-aussi. Mais, cette fois, ses craintes se révélèrent vaines. Le coffre contenait de l'eau, des vivres séchés, des vêtements chauds et divers objets de première nécessité pour un naufragé, comme les dignes et une boussole. Cette constatation rasséréna un peu Morane.

— Il nous reste à faire contre mauvaise fortune bon cœur, dit-il. Nous allons ramer à tour de rôle en tentant de garder le cap sur le

sud-est, c'est-à-dire approximativement en direction des côtes de l'Alaska.

— Si nous voulons atteindre ces côtes à la rame, fit remarquer le professeur Frost, il nous faudra un certain temps.

— Nous n'avons guère le choix, professeur. Nous avons de l'eau, des vivres et des vêtements chauds. En ménageant nos forces, nous pourrons parvenir à nous en tirer.

— Le Ciel vous entende, Bob, et qu'il fasse en sorte que Lemontov et Li-Chui-Shan ne s'aperçoivent pas trop vite de notre disparition.

Comme il faisait un froid polaire, les deux hommes revêtirent des pelisses et se chaussèrent de bottes fourrées trouvées dans le coffre. Ensuite, Morane reprit les avirons et se mit à ramer lentement mais régulièrement, pour économiser ses forces.

Durant toute la nuit, les deux hommes ramèrent ainsi, se relayant d'heure en heure. La fatigue les saisissait lentement et, malgré leurs vêtements épais, le froid les engourdissait. C'était une lutte désespérée que Morane et Frost livraient là. Une lutte contre la solitude, le froid, le temps, l'espace et le désespoir, toutes ces forces cruelles se liguant à la fois contre eux pour les vaincre.

Aux abords de l'aube, Morane, qui se trouvait en repos, eut soudain l'attention attirée par un lointain ronronnement de moteur.

— Cessez de ramer, professeur, souffla-t-il.

Le paléontologiste obéit et, bientôt, le ronronnement se précisa, gagnant toujours plus d'amplitude. Finalement, quand il fut tout proche, une grande ombre se découpa au-dessus des flots ; l'ombre d'un vaisseau dont les voiles à la chinoise faisaient songer aux ailes de quelque monstrueux chiroptère.

— La jonque, murmura Bob. On nous cherche.

C'était bien la *Montagne de Fortune*, en effet, lancée à la poursuite des fugitifs. Et, tout à coup, le faisceau d'un projecteur fouilla les ténèbres, venant poser une large tache lumineuse sur la surface de la mer. S'il accrochait le canot au passage, c'en était fait de Morane et de son compagnon. Leur fuite manquée, ils retomberaient aux mains de Lemontov. Quel serait leur sort en cette

circonstance ? Ils préféraient ne pas chercher de réponse à cette question.

Le faisceau lumineux passa à proximité du canot, mais sans l'atteindre, et déjà la jonque s'était éloignée, se fondant dans la nuit. Là-bas, le projecteur continuait à fouiller, inlassablement, une mer vide.

Bob Morane poussa un soupir de soulagement. – Nous l'avons échappé belle, dit-il.

La chance allait-elle continuer ainsi à les servir ? Bob se le demandait avec inquiétude. Cependant, pour l'instant, il leur fallait seulement espérer que la jonque se soit définitivement éloignée, et ramer, ramer, ramer toujours pour tenter d'arriver quelque part.

•

Quand l'aube se leva, Morane et Frost, épuisés d'avoir ramé toute la nuit, devaient faire une terrible constatation. Au lieu d'avancer en direction du sud-est, c'est-à-dire vers les côtes de l'Alaska, ils dérivaient au contraire vers le nord, entraînés par un courant puissant. Se remettant aux avirons, ils tentèrent, de toute la vigueur de leurs bras, de se soustraire à cette dangereuse emprise, mais en vain ; le courant se révéla le plus fort.

Exténués, les deux hommes lâchèrent les avirons, s'avouant vaincus. Sous leurs pelisses, tous deux étaient en nage, et ils se sentaient incapables de continuer la lutte.

— Nous n'y parviendrons pas, dit Bob. Ah, si seulement nous avions de l'essence, mais pas la moindre goutte ! Et aucune chance non plus d'être recueillis par un bateau.

— Sauf par la *Montagne de Fortune*, bien sûr, fit Frost à son tour.

Morane ne répondit pas immédiatement.

— Comme, de toute façon, nous ne pouvons rien faire, professeur, fit-il au bout d'un moment, mieux vaut prendre notre mal en patience et espérer. Mangeons, cela nous aidera à tuer le temps.

Quand ils se furent restaurés, le savant fit une étrange constatation.

— La température semble s’adoucir, ne trouvez-vous pas, Bob ? Pourtant, nous dérivons toujours en direction nord.

Bob consulta à nouveau la boussole. Le courant entraînait toujours bien, en effet, l’embarcation vers le nord. Malgré cela, Bob devait l’avouer lui-même, la température était nettement devenue plus clémente, presque tempérée. Il leva la tête vers le ciel, mais aucun rayon de soleil ne perçait encore les nuages.

Plusieurs heures s’écoulèrent. La température continuait toujours, aussi inexplicablement, à s’élever, à tel point que les deux hommes durent bientôt se dépouiller de leurs pelisses.

Vers le début de l’après-midi, comme le professeur Frost dormait au fond de l’embarcation, une sorte de ronflement attira l’attention de Morane. Celui-ci regarda autour de lui, mais un brouillard épais, tiède et jaunâtre entourait à présent l’embarcation, telle une impénétrable purée de pois. Cependant, le ronflement continuait à se faire entendre. Morane prêta à nouveau l’oreille et se rendit compte que ce n’était pas un ronflement seulement qu’il entendait, mais plusieurs, venant de directions différentes. À présent, la température devenait de plus en plus chaude. Bob passa le bras par-dessus le bordage et plongea la main dans l’eau. Il en évalua la température à vingt-cinq degrés environ, soit celle de la Méditerranée en plein été.

Une fois encore, par acquis de conscience, il consulta la boussole, mais celle-ci continuait à indiquer le nord.

— Quand même, murmura-t-il, si cette fichue boussole était détraquée, ce ne serait pas en quelques heures que ce courant aurait pu nous mener sous les tropiques.

Déjà, il ne tentait plus de comprendre. Le professeur Frost s’était réveillé et avait, lui aussi, entendu les ronflements.

— Qu’est-ce que c’est ? interrogea-t-il ? Morane eut un geste vague.

— Je voudrais bien le savoir, fit-il. Ce satané courant continue à nous entraîner vers le nord, et l’eau de l’océan devient cependant de plus en plus chaude.

— Peut-être traversons-nous une zone de sources sous-marines, tenta d’expliquer le paléontologiste. Des sources chaudes qui,

mêlant leurs eaux à celles de la mer, tempèrent celles-ci. Ces ronflements sont sans doute produits par le bouillonnement des sources en question.

À présent, les rayons du soleil perçaient le brouillard, et les deux naufragés volontaires pouvaient y voir plus nettement. De seconde en seconde, les grondements devenaient plus violents et, soudain, devant eux, Morane et Frost aperçurent une énorme silhouette blanche, sorte de gigantesque colonne mouvante sortant de l'océan et dont le sommet se perdait dans le brouillard.

— Une trombe, fit Morane. Mais le savant secoua la tête.

— Non, dit-il, si c'était une trombe, elle se déplacerait.

Au contraire, notre colonne demeure immobile. Sans doute s'agit-il là d'un geyser. Un geyser d'eau bouillante. La mer doit être peu profonde ici, pour qu'il puisse ainsi jaillir au-dehors.

— Un geyser d'eau bouillante ! s'exclama Bob. Et le courant nous mène droit dans sa direction… Il faut réussir à nous en écarter aussitôt, sinon nous sommes cuits !

Sans ajouter une seule parole, les deux hommes se précipitèrent aux avirons et, à pleins bras, se mirent à souquer ferme, pour tenter d'éloigner l'embarcation du geyser. Ce fut un rude combat. Couverts de transpiration et de vapeur condensée, Bob et le savant luttaient dans une atmosphère humide de forêt vierge en pleine saison des pluies. Finalement, ils réussirent à échapper à l'étreinte des remous. En passant à proximité du geyser, ils tendirent en hâte la bâche destinée, en cas de pluie ou de tempête, à former une sorte de toit au-dessus du canot afin d'éviter que celui-ci n'embarque de l'eau. L'averse bouillante du geyser crépita pendant un long moment sur la toile épaisse, sans la protection de laquelle les deux hommes auraient été, à coup sûr, brûlés gravement.

Déjà, ils avaient dépassé le geyser, mais d'autres geysers, tout semblables, érigeaient devant eux, à gauche, à droite, leurs fûts mouvants, d'un blanc bleuté. Bob et Frost avaient l'impression d'avancer dans un temple fantastique dont les piliers se seraient perdus dans les nuages. Des nuages bas, formés par la vapeur d'eau et soudés entre eux pour former plafond. À cela, il fallait ajouter cette touffeur de serre, moite, débilitante, à travers laquelle il

ne fallait cesser de ramer, sous peine d'être entraîné vers l'une des sources bouillonnantes.

Pendant combien de temps cette lutte forcenée contre des forces naturelles déchaînées dura-t-elle ? Une heure ? Deux heures ? Ni Morane, ni Frost n'auraient pu le dire. Quand ils atteignirent enfin l'eau calme, ils étaient exténués. La température demeurait chaude, mais elle s'était malgré tout un peu atténuée et le brouillard s'était en grande partie dissipé.

Devant le canot, quelques îles rocheuses, disposées en arc de cercle, se découpaient au loin, masses brunâtres sur l'étendue grise de la mer.

Malgré cette apparition, Morane et Frost, à bout de forces, demeuraient immobiles et muets sur leurs bancs. Alors, tout se passa comme dans une féerie, ou dans un cauchemar. À quelques centaines de mètres en avant de l'embarcation, l'eau se souleva en une énorme vague et une longue silhouette serpentiforme fendit l'onde. Une sorte de gigantesque crocodile aux écailles couleur vert-de-gris, et dont les pattes auraient été remplacées par quatre palmes nageoires. De la tête à l'extrémité de la queue, une crête dorsale s'allongeait, faisant songer, avec ses épines, à quelque peigne monstrueux. La tête elle-même, plus volumineuse que celle d'un grand cachalot, était celle d'un saurien, et les yeux devaient avoir au moins la grosseur d'une tête humaine. La gueule, capable d'engloutir le canot et ses deux occupants, s'ouvrait parfois sur une double et prodigieuse herse de dents.

— Le Serpent de Mer, murmura Morane.

— Oui, fit Frost, le Serpent de Mer. Ou mieux, le Grand Mosasaure, mais un Mosasaure gigantesque. Regardez, il mesure au moins soixante mètres de la pointe du museau à celle de la queue.

Le monstrueux animal ne semblait cependant pas se soucier du frêle canot. Il nageait droit devant lui, en ondulant légèrement du corps et en laissant à sa suite un sillage d'écume. Finalement, il plongea et disparut de la même façon qu'il venait d'apparaître.

Mû soudain par une sorte de ferveur, le professeur Frost se dressa dans le canot, levant les bras au ciel.

— Le Mosasaure géant, cria-t-il. Lemontov n’avait pas menti. Nous avons vu le Mosasaure géant. C’est la gloire. La gloire !

Très lentement, le paléontologiste se calma. Il se tourna vers Morane.

— Vous souvenez-vous que, lors de notre première rencontre, vous vous êtes demandé comment le Mosasaure, qui est un reptile, pouvait vivre à cette latitude presque polaire ?

— Je me souviens, en effet, fit Morane.

— Eh bien, tout s’explique à présent. Ces sources d’eau bouillante tiédissent l’océan autour de l’archipel, et le Mosasaure trouve ainsi la chaleur ambiante nécessaire à son existence d’animal à température variable.

Morane ne répondit pas. Encore sous l’influence du prodigieux spectacle auquel ils venaient d’assister, les deux hommes gardèrent le silence. Pour eux, tout avait cessé d’exister. Ils en avaient même oublié leur situation tragique, Boris Lemontov, Li-Chui-Shan et la *Montagne de Fortune*.

Le premier, Bob reprit contact avec la réalité.

— Il nous faut pourtant songer à notre sécurité, dit-il.

Plus tard, nous pourrons repenser à loisir au Mosasaure. Pour le moment, à mon avis, il serait sage de gagner une de ces îles. Une fois à terre, nous prendrons une décision quelconque.

Le professeur Frost releva un visage hagard, comme s’il sortait d’un long rêve.

— Vous avez raison, Bob, dit-il enfin. Il nous faut gagner la terre avant la tombée de la nuit.

Silencieusement, les deux hommes reprirent les avirons et se mirent à ramer en direction de l’île la plus proche.

IX

C’était une île au rivage profondément entamé par d’étroits fjords aux murailles abruptes. Sur les rochers à fleur d’eau bordant ses côtes, tout un peuple de phoques se pressait, tandis qu’au-dessus d’eux de grands oiseaux de mer volaient par bandes, en poussant des piaillements aigus.

Morane et le professeur Frost abordèrent dans l’un des fjords et tirèrent le canot sur une courte grève de galets. La nuit tombait et, bientôt, les ténèbres seraient complètes. – Si seulement nous pouvions trouver du bois pour allumer un feu, fit le savant, cela nous aiderait à attendre le jour.

— Du bois, dit Morane. On ne doit pas en trouver beaucoup dans ces parages, sauf du bois flotté bien entendu. Les arbres ne poussent plus aussi près du cercle arctique.

Le paléontologiste hocha la tête et son visage rond et sanguin, maintenant marqué par la fatigue, prit une expression de profonde gravité.

— Vous avez raison, Bob. Nous avons même dépassé le cercle arctique et devons nous trouver par soixante-dix degrés de latitude nord environ, à la hauteur de l’île Wrangel. S’il n’y avait pas ces sources d’eau bouillante qui tempèrent le climat de cette région, nous serions gelés depuis longtemps.

— Bien sûr, professeur, bien sûr. Mais cela n’éclaire pas notre situation. Pour commencer, comment allons-nous passer la nuit ?

— Au fond du canot, enroulés dans nos pelisses et dans des couvertures. Je ne vois guère d’autre solution.

— Qui sait, fit Morane. Cette île ne me paraît pas bien vaste. Attendons que la lune se lève et explorons-la rapidement. Si vous vous en souvenez, Lemontov a affirmé que cet archipel était habité par des Mongols. Peut-être pourrons-nous trouver un refuge provisoire parmi eux.

Le professeur Frost ne put réprimer une grimace.

— Oui, dit-il, mais n'oubliez pas que Lemontov a aussi déclaré que ces Mongols étaient fétichistes et plutôt féroces.

— Bah, répliqua Morane avec indifférence, nous serons armés. Et puis, de toute façon, nous ne pouvons moisir dans ce fjord jusqu'au moment où nous aurons de longues barbes blanches.

Brusquement, le professeur parut se décider.

— Naturellement, Bob, il nous faut faire quelque chose. Pourtant, avant de quitter le canot, je propose de le dissimuler soigneusement. Il est notre seul moyen de retraite, ne l'oublions pas.

Morane ne pouvait qu'approuver cette sage précaution. Le canot construit en métal léger fut poussé dans une anfractuosité où il se trouvait complètement caché aux regards. La nuit s'était entièrement faite à présent et la lune s'était levée, éclairant toutes choses de sa lumière oblique. Malgré le voisinage des sources d'eau bouillante, la température s'était refroidie avec la chute du jour. Bob et Frost avaient passé leurs pelisses et pris leurs revolvers. Lentement, ils se hissèrent le long d'un éboulis fermant le fond du fjord et atteignirent le sommet de celui-ci. Devant eux s'étendait un paysage étrange, sorte de vaste table de pierre faiblement éclairée par la lune et encombrée de rochers chaotiques.

— Nous allons traverser l'île dans toute sa largeur, dit Bob. Elle ne me paraît pas bien vaste et, si nous ne découvrons rien, nous aurons toujours la ressource de revenir au canot pour y passer la nuit.

Le professeur Frost ne répondit pas. Au cours des heures sombres qu'il venait de vivre, il avait laissé la direction des opérations à Morane. En outre, depuis la rencontre du grand Mosasaure, le paléontologiste semblait vivre dans une sorte de rêve dont il émergeait en de rares moments seulement.

Morane en tête, les deux hommes s'étaient mis en route à travers l'île, cherchant leur chemin à travers les rochers. Par endroits, de rares plaques de neige ayant réussi à tenir malgré la température relativement douce, tachaient le roc. Seule, une végétation pauvre, mousses et fougères rabougries, croissait dans les creux du terrain. De temps en temps, on apercevait de maigres

bouquets de conifères, qui devaient de pousser là uniquement à la proximité des sources chaudes. Sur cette nature désolée régnait un silence de fin de monde annonçant celui de la banquise proche et que seul, de temps en temps, venait troubler le cri strident d'un oiseau de mer attardé.

Les deux naufragés avaient traversé l'île dans presque toute sa largeur, quand ils s'engagèrent dans une étroite vallée descendant en pente douce vers la mer. Au bout d'une centaine de mètres, Morane s'arrêta et saisit Frost par le bras.

— Regardez ! dit-il.

Là-bas, au fond de la vallée, on discernait une lueur orangée, qui ne pouvait être produite que par le reflet de la lune sur quelque rocher poli ou sur une plaque de neige.

Bob et le savant demeurèrent immobiles. Pendant de longues secondes, ils hésitèrent, se demandant au fond d'eux-mêmes ce qui se cachait derrière cette lueur. Depuis le moment où ils étaient entrés en lutte ouverte contre Lemontov, les deux hommes avaient été sans cesse entourés de dangers, et ils voyaient une menace dissimulée derrière chaque chose.

— Continuons à avancer, dit enfin Morane. Au point où nous en sommes, nous avons tout à gagner, et presque plus rien à perdre.

Ils continuèrent à descendre et, au fur et à mesure, la lueur se précisait. Finalement, ils débouchèrent au fond d'un cirque étroit, au-delà duquel se devinait la mer. Tout autour de ce cirque, une série de hangars et de maisons aux murs de pierres sèches étaient construits. Par l'étroite fenêtre de l'une des maisons, la clarté orangée qui, tout à l'heure, avait attiré l'attention de Bob et de son compagnon, sans doute la lueur d'un feu ou d'une lampe quelconque, jaillissait à flots. Au passage, Morane remarqua que les bords des toits se relevaient en cornes, comme ceux des pagodes. Mais, déjà, Bob avait frappé à la porte dc la maison éclairée. Il y eut un moment d'attente. Puis, soudain, derrière Morane et le professeur Frost, des pas firent craquer le sol et quelqu'un parla, tout près. Une voix que Bob et le paléontologiste connaissaient bien, et qui disait :

— Ravi de vous retrouver, messieurs. Comme je puis m'en apercevoir, vous revenez toujours vers vos amis.

Morane sentit un long frisson courir le long de son échine. Cette voix était celle de Boris Lemontov, alias Aloïus Lensky.

•

Lentement, Bob et le professeur Prost s'étaient retournés. Lemontov se trouvait à quelques mètres d'eux, et la lumière orangée de la fenêtre révélait son sourire de cruel triomphe. À ses côtés, un Chinois coiffé d'une casquette à oreillères et vêtu d'une casaque matelassée, braquait une menaçante mitraillette.

— Je vous conseille de vous tenir tranquilles, messieurs, dit encore Lemontov, car mon ami Fu, ici présent, est fort chatouilleux de la gâchette.

Le professeur Prost semblait avoir repris toute sa maîtrise de soi.

— Je pensais bien ne jamais vous revoir, Lensky, fit-il avec mépris.

L'autre ricana.

— Vous devez savoir maintenant, professeur, que mon vrai nom est Lemontov, Boris Lemontov. Alors, plus de Lensky. D'autre part, si vous n'êtes guère heureux de me revoir, je le suis moi au contraire. J'ai toujours aimé me plonger dans la chaude atmosphère de l'amitié.

— Bien sûr, fit Bob, comme un vautour aime plonger son bec dans des entrailles fumantes. Savez-vous que vous avez beaucoup d'un vautour, Lemontov ? Vous êtes aussi laid et avez la même mauvaise odeur, sans être aussi utile, naturellement.

Le sourire méprisant du bandit s'effaça, pour être remplacé par une grimace de haine.

— Je pourrais vous faire payer cher cette insulte, monsieur Morane, lança-t-il d'une voix sifflante. Un mot de moi, et mon ami Fu vous scierait en deux d'une rafale de mitrailleuse. Mais vous êtes en mon pouvoir, et ma vengeance viendra à son heure. En attendant, entrez dans cette maison ; nous y serons bien plus à l'aise pour discuter.

Dans le dos de Morane et de Frost, la porte s'était ouverte en grinçant. Ils se retournèrent et, sans tenter de résister, pénétrèrent

dans une salle étroite, éclairée par une lampe à pétrole et aux murs tendus de soies chinoises. Dans un coin, assis sur des coussins auprès d'un gros poêle fonctionnant également au pétrole, trônait un énorme Chinois vêtu d'une robe de soie rouge brodée de dragons noirs et dans lequel Morane n'eut aucune peine à reconnaître Li-Chui-Shan, le pirate, qu'il avait aperçu déjà lors de sa brève incursion sur la jonque *Montagne de Fortune*.

La porte s'était à présent refermée. Lemontov et Fu, le Chinois à la mitraillette, étaient entrés derrière Morane et le savant. Ceux-ci se trouvaient à présent en face de quatre adversaires : Lemontov, Fu, Li-Chui-Shan et un troisième Chinois, sans doute un domestique du pirate, qui avait ouvert et refermé la porte.

À l'entrée de Lemontov, de Fu et de leurs prisonniers, Li-Chui-Shan avait, avec une souplesse dont on ne l'aurait pas cru capable, bondi sur ses pieds. D'un geste, Lemontov le rassura.

— Sois sans crainte, Shan, ces messieurs ne sont guère en état de nous inquiéter.

Et, comme une expression interrogative passait sur le visage du Chinois, Lemontov continua :

— Je te présente le professeur Frost et M. Morane.

Comme je l'avais espéré, le courant polaire les a ramenés vers nous à travers les sources chaudes. Ils ne présentent donc plus un danger pour nous.

Li-Chui-Shan hocha la tête et un sourire satisfait tendit en largeur les traits de sa face camuse.

— Je suis heureux que tout ait tourné ainsi, dit-il. Mais il ne faudrait pas que ces honorables gentlemen s'échappent à nouveau.

Dans la voix du pirate, il y avait un léger accent de menace, non seulement à l'adresse de Morane et de Frost, mais aussi à celle de Lemontov. Les yeux de ce dernier brillèrent soudain d'un éclat dur sous les arcades sourcilières proéminentes.

— Sois sans crainte, Shan, fit-il d'une voix brève. Ils ne nous échapperont plus cette fois.

« Bien sûr, pensa Morane, en admettant que nous consentions à demeurer vos prisonniers, messieurs. » Au fond de lui-même, il s'en voulait d'être ainsi venu se jeter dans la gueule du loup. Mais

pouvait-il croire un seul instant que, entre toutes les îles de l'archipel, Frost et lui allaient justement être conduits par les courants à celle où Li-Chui-Shan avait établi son repaire ? Peut-être que, s'ils étaient venus par la côte, ils auraient aperçu la *Montagne de Fortune* et le *Mégophias* ancrés dans quelque fjord. Pourtant, il n'était guère question de revenir en arrière, et tout regret s'avérait superflu. Ce qu'il fallait à présent, c'était réparer les dégâts. Mais Bob se demandait comment s'y prendre. Sous la menace de la mitraillette de Fu, ni lui ni Frost n'avaient une chance de s'en tirer car, au moindre geste suspect, ils seraient impitoyablement massacrés. « Si seulement je pouvais prendre mon revolver », songeait Bob. Mais ledit revolver se trouvait dans la poche de la pelisse et, avant qu'il y ait plongé la main, Fu l'aurait abattu d'une rafale. Mieux valait donc attendre l'occasion propice pour agir, que Lemontov commette une erreur par exemple, ou quelque chose dans ce genre.

— Qu'allez-vous faire de nous demanda Frost à l'adresse dc Lemontov.

Le Russe se mit à rire. Un rire sinistre ressemblant au hululement de quelque oiseau nocturne.

— Ce que je vais faire de vous, professeur ? Vous tuer tout simplement.

Le savant serra les poings.

— J'aurais dû m'en douter, dit-il. Nous tuer, comme vous avez déjà tué sans doute Carter, Lindsay, Holt et Kramer, les quatre marins de mon ancien équipage.

Lemontov eut à nouveau son rire de chouette et secoua la tête.

— Non, professeur, je ne vous tuerai pas comme vos matelots, pour la bonne raison que je n'ai pas tué ceux-ci. Carter, Lindsay, Holt et Kramer ont accepté de collaborer avec moi, et librement. Il est si aisé de devenir pirate quand le jeu en vaut la chandelle.

Frost baissa la tête. Visiblement, la trahison des quatre matelots, qu'il croyait honnêtes et fidèles, le touchait.

— Rassurez-vous pourtant, continuait Lemontov, nous ne vous tuerons pas tout de suite. Sous ma dictée, professeur, vous allez écrire le récit d'un naufrage au cours duquel le *Mégophias* se serait

perdu corps et biens, naufrage dont vous et M. Morane seriez les seuls survivants. Je vous laisserai alors mourir de faim et de soif tous deux. Ensuite, vos corps seront abandonnés en mer, dans l'un des canots du yacht, à peu de distance d'un port de l'Alaska. Des pêcheurs découvriront vos cadavres et, dans les vêtements de l'un de vous, on trouvera le carnet dans lequel vous aurez relaté le naufrage et votre longue agonie solitaire. De cette façon, plus aucun mystère ne planera sur la disparition du *Mégophias* et aucune recherche ne sera entreprise. À bord de nos deux navires, Li-Chui-Shan et moi, nous pourrons ainsi courir les mers sans être inquiétés.

Le paléontologiste avait sursauté. Il releva la tête et, derrière les verres épais de ses lunettes, ses yeux brillèrent de colère.

— Vous êtes un scélérat, jeta-t-il entre ses dents serrées.

Et si vous espérez m'obliger à écrire le récit de ce prétendu naufrage, vous vous faites des illusions.

Les paroles du savant ne parurent pas le moins du monde toucher Lemontov.

— Si ce n'est pas vous qui l'écrivez, professeur, M. Morane le fera, lui.

Bob se mit à rire d'un petit rire nerveux, qui sonnait faux.

— Je serais curieux de savoir, Lemontov, comment vous vous y prendrez pour m'y obliger.

— Mon ami Li-Chui-Shan connaît des moyens de rendre dociles les plus indomptables. Les Chinois sont passés maître dans l'art des supplices, ne l'oubliez pas.

Le forban se tourna vers le maître de la *Montagne de Fortune*.

— N'est-ce pas, Shan ? fit-il.

Un rictus cruel ferma les yeux bridés du colosse jaune et tordit sa bouche mince, pareille à une blessure mal refermée.

— Shan a eu un oncle bourreau, jadis à Pékin, dit-il.

Un oncle qui lui a légué une grande partie de son art. Le professeur Frost ou M. Morane écriront tout ce que mon ami Lemontov voudra bien leur faire écrire.

Bob ne put réprimer un léger frisson. Il lui fallait trouver quelque chose, faire quelque chose. Mais quoi ? Il n'en savait rien. Avant tout, il devait gagner du temps.

— Et quand allez-vous commencer votre travail de tortionnaire ? interrogea-t-il à l'adresse de Shan.

— Cela ne vous regarde pas, intervint Lemontov. Vous êtes maintenant en notre pouvoir, monsieur Morane, et ce n'est pas à vous de poser des questions.

Se tournant vers Fu, le Russe lui commanda, en pidgin : – Fouillez ces deux hommes, pour voir s'ils n'ont pas d'armes. Les bras en l'air, vous autres !

Morane et Frost obéirent. Alors, Fu s'approcha du Français et, lui collant le canon de sa mitraillette contre l'estomac, tendit sa main libre vers la poche de la pelisse. Pendant un moment, ses regards quittèrent ceux du Français. Alors, brusquement, celui-ci tourna légèrement le tronc. Son bras droit, lancé comme un fléau, chassa le canon de la mitraillette vers la droite. En même temps, de son autre main, il faisait pivoter Fu sur lui-même, pour ensuite lui saisir le cou au creux du bras et, de son poing fermé, lui comprimer le sinus carotidien. Presque aussitôt, Bob sentit le corps du Chinois mollir sous son étreinte. Déjà, son poing droit s'était crispé sur la poignée de la mitraillette, dont le canon se trouvait à présent braqué sur Lemontov, Li-Chui-Shan et Tchen.

— Surtout pas un geste, jeta Morane, ou vous êtes bons tous trois à servir de pommes d'arrosoirs.

Tout s'était passé si rapidement qu'aucun des trois bandits n'avait eu le temps de réagir. À présent, Fu n'était plus qu'une loque inerte entre les bras du Français. Celui-ci le lâcha et il tomba d'une masse sur le sol, évanoui. Morane s'écarta du corps inanimé.

— Tournez-vous vers le mur, ordonna-toi ! à l'adresse des autres, et les mains croisées au-dessus de la tête. Vous, professeur, assommez-moi ccs trois vilains cocos. Et, surtout, n'oubliez pas que notre ami Lemontov est un expert en jiu-jitsu.

Le professeur Frost eut un mauvais sourire et tira de sa poche son lourd revolver, qu'il prit par le canon.

— Soyez sans crainte, Bob, je vais envoyer ces trois gredins au paradis des boxeurs, et pour un bon pout de temps encore.

Il s'approcha lentement de Lemontov et de ses acolytes et, de la crosse de son arme, les frappa l'un après l'autre à la nuque. Quand

tous trois furent étendus à ses pieds, il se tourna vers Morane.

— Et maintenant, qu’allons-nous faire ? interrogea-t-il.

— Nous tirer d’ici en vitesse, répondit Bob, sans quoi nous ne tarderons pas à avoir toute la bande des pirates sur le dos.

X

Sans attendre davantage, Bob Morane et le professeur Frost s'étaient précipités hors de la maison, laissant derrière eux Boris Lemontov et les trois Chinois inanimés. Dans son poing droit, Morane serrait toujours la mitraillette de Fu, bien décidé à s'en servir si le besoin s'en faisait sentir. Il montra à Frost la direction de la mer proche.

— Filons par-là, dit-il. Avec un peu de chance, nous trouverons bien un canot à moteur amarré quelque part.

Les deux hommes allaient s'élancer quand, soudain, devant eux, des bruits de voix éclatèrent. Morane put distinguer des bribes de phrases prononcées en chinois.

— Les hommes de Li-Chui-Shan, fit-il. Sans doute viennent-ils seulement de quitter la *Montagne de Fortune*. Ils se dirigent par ici et, avant longtemps, nous les aurons à nos trousses.

— Qu'allons-nous faire ? interrogea le professeur Frost.

— Le chemin de la mer nous est coupé, fit Bob, du moins de ce côté.

Il se tourna et montra la vallée encaissée par laquelle son compagnon et lui étaient venus.

— Retournons au canot, dit-il. Il demeure notre seule voie de retraite.

— Mais, Bob, nous n'avons pas d'essence, vous le savez bien.

— Il nous faudra nous résoudre à repartir à la rame, professeur. De toute façon, je ne vois guère d'autre solution.

Le bruit de voix se rapprochait. Morane poussa le savant à l'épaule, en direction de l'étroite vallée. Tous deux se mirent à courir, faisant crisser la pierraille sous leurs lourdes bottes polaires. Derrière eux, des cris fusèrent, puis le tacatac d'une mitrailleuse déchira soudain la nuit. Bob et le savant s'étaient jetés à terre. Ils demeurèrent de longues secondes étendus à plat ventre, se

demandant s'ils allaient avoir le courage de se redresser, au risque de recevoir une balle.

— Il nous faut à tout prix gagner l'entrée de la vallée, fit Bob. Je compte jusqu'à trois, professeur, et vous dé· talez. Je protégerai votre fuite. Y êtes-vous ?… Un… Deux… Trois.

Le professeur Frost bondit en avant. En même temps, de sa mitraillette, Bob se mit à tirer au jugé devant lui, en direction des bâtiments. Quand il eut vidé son chargeur, il en prit un autre, trouvé sur Fu, et le glissa dans l'arme.

À présent, le silence le plus total régnait à nouveau.

Sans doute les pirates s'étaient-ils mis provisoirement à l'abri. Bob lâcha encore une brève rafale puis, se dressant à son tour, gagna en quelques enjambées l'entrée de la vallée, où le savant l'attendait.

— Ne perdons plus de temps maintenant, souffla-t-il.

Regagnons le canot à toute allure, sans laisser à ces sacripants le loisir de nous rejoindre.

Ils se mirent en marche au fond de la vallée. Quand ils parvinrent sur l'étroit plateau rocheux formant le sommet de l'île, une clameur s'éleva derrière eux. Là-bas, des torches s'étaient allumées, et Bob se rendit compte qu'elles se déplaçaient dans leur direction.

— Ils sont à nos trousses, fit-il. Il serait grand temps de chausser nos bottes de sept lieues !

En courant, ils filèrent à travers le plateau, trébuchant parfois parmi des éboulis, repartant, jetant de rapides regards en arrière pour surveiller la progression des torches.

Finalement, ils parvinrent au fjord et dévalèrent l'éboulis menant au fond. En haut, ils entendaient maintenant les cris de leurs poursuivants se hélant de fjord en fjord, et la lumière des torches rougissait le ciel.

Bob Morane tendit la mitraillette au paléontologiste. – Savez-vous vous servir de cet engin, professeur ? Le savant eut un grognement affirmatif.

— Eh bien, si quelqu'un se présente, n'hésitez pas à ouvrir le feu. Ce sont eux ou nous, ne l'oubliez pas.

Frost alla s’embusquer derrière un rocher et, la mitraillette pointée, se mit à surveiller le sommet du fjord. Bob tira le canot de sa cachette et, au prix d’efforts surhumains, réussit à le pousser à l’eau. Il sauta à bord et saisit les avirons. Le professeur Frost vint le rejoindre et, tandis que l’embarcation glissait silencieusement sur l’eau noire, il continua à surveiller le haut des falaises.

Lentement, le canot sortit du fjord et gagna la pleine mer. Frost posa son arme et saisit l’un des avirons.

— J’ai hâte d’être au large, dit-il.

Bob ne répondit pas, car son impatience égalait celle de son compagnon. Propulsé par quatre bras vigoureux, l’embarcation glissa plus vite à la surface de l’eau et s’éloigna de l’île. La lumière de la lune, quoique oblique, était vive et la silhouette du canot devait se détacher nettement sur les flots.

— Si nos poursuivants nous aperçoivent, remarqua Morane, nous formerons une cible idéale.

À peine avait-il prononcé ces paroles que des silhouettes apparurent au sommet des falaises, dans la lueur des torches. Une dizaine de coups de feu éclatèrent, mais le canot était déjà trop loin en mer pour que le tir des pirates puisse être efficace. Encore quelques vigoureux coups d’aviron et, cette fois, les fuyards furent définitivement hors de portée.

— Mieux vaut nous diriger carrément vers l’est, dit Morane. En allant vers le sud, nous retomberions sur le courant et il nous serait impossible d’avancer. Ce qu’il faut avant tout, c’est nous éloigner de cette île maudite et des peu reluisants personnages qui la hantent.

•

Durant toute la nuit, Bob Morane et le professeur Frost avaient ramé, un peu au hasard mais à un rythme maintenu, tout en prenant bien garde de ne pas s’épuiser. Parfois, quelque part sur l’océan, ils entendaient le ronronnement d’un canot à moteur lancé à leur recherche. Heureusement, un brouillard était tombé et on ne les avait pas découverts.

Quand l’aube se leva – une aube grise et chargée de brume – les deux fuyards se rendirent compte que, devant eux, la mer était parsemée de pitons rocheux formant un véritable labyrinthe. Ces pitons, aux sommets effilés, faisaient songer à de gigantesques crocs.

— On dirait des dents de dragons, fit remarquer Morane.

— C’est ainsi d’ailleurs que les Chinois appellent ce genre de récifs, dit Frost : des « dents de dragons ».

Longuement, le savant considéra l’énorme champ de rochers aigus se dressant au-dessus de l’eau comme des menhirs au-dessus d’une lande bretonne.

— Si nous nous engageons à travers ce labyrinthe, dit-il enfin, nous risquons fort de nous y égarer et d’y tourner en rond, sans espoir d’en sortir. Peut-être serait-il plus sage de contourner ces récifs.

Morane eut un signe de dénégation.

— Non, dit-il, avec la boussole nous ne risquons pas de nous perdre. Il nous suffira de maintenir sans cesse le cap vers l’est et nous finirons bien par déboucher quelque part. Que diable, ces « dents de dragons » ne doivent quand même pas s’étendre jusqu’au Groenland. Quand nous en serons sortis, nous nous dirigerons vers le sud et gagnerons l’Alaska. À l’heure actuelle, le *Mégophias* et la *Montagne de Fortune* croisent peut-être en mer libre, pour tenter de nous retrouver. Comme, à cause de leur tonnage, ils ne peuvent s’engager entre les récifs, nous y jouirons d’une sécurité relative.

Comme les arguments du Français avaient leur valeur, le savant n’insista pas, et le canot s’avança lentement entre les pitons rocheux. Bientôt, ceux-ci se refermèrent sur lui. Séparés entre eux par d’étroits chenaux, ils élevaient à six ou sept mètres au-dessus des flots leurs sommets en forme de pains de sucre, auxquels s’accrochaient des lambeaux de brume. Tout autour de l’embarcation, ces gigantesques « dents de dragons » formaient à présent un décor d’Apocalypse, créé eût-on dit par le pinceau d’un peintre fou. Paysage hors de toute mesure où la distance et le temps eux-mêmes, ces immuables réalités, semblaient abolis. Parfois, les

chenaux ne formaient plus que d'étroits boyaux et, pour y trouver passage, il fallait rentrer les avirons et s'en servir à la façon de pagaies ; d'autres fois, ils s'évasaient jusqu'à former d'étroits bassins.

Visiblement, cette navigation à travers un univers fantasmagorique n'enchantait qu'à demi le professeur Frost. Sans cesse, il lançait autour de lui des regards inquiets, comme s'il s'attendait à tout moment à voir surgir quelque monstre d'un chenal. De son côté, Bob ne pouvait guère s'empêcher de se demander ce qui arriverait si le Grand Mosasaure, rencontré la veille en pleine mer, venait rôder entre ces récifs. En cas de rencontre, il n'aurait aucune peine à couler le canot pour dévorer ses occupants, et les balles seraient assurément sans effet sur lui.

Grâce à la boussole, les deux hommes pouvaient continuer à avancer vers l'est sans risque de s'égarer. Voyage sans histoire et, semblait-il, sans danger, jusqu'au moment où le professeur Frost désigna un point en avant du canot.

— Là-bas, Bob, regardez !

Il y avait de l'effroi dans la voix du savant. Morane regarda dans la direction indiquée et sentit, à la racine des cheveux, ce léger picotement annonçant la peur.

Entre le canot et un piton rocheux, un être de cauchemar venait d'apparaître au ras de l'eau. C'était un calmar gigantesque, dont le corps en forme d'obus ne devait guère mesurer moins de cinq mètres. Huit bras, à peu près de la même longueur que le corps et gros comme une cuisse d'homme, faisaient penser à un nœud grouillant de boas monstrueux. Deux tentacules supplémentaires rétractiles ceux-là et terminés par deux larges pales en forme de fer de lance, s'étiraient jusqu'à une longueur de dix mètres. Les yeux jaunes, brillants et fixes, avaient la largeur de tambours.

— Un *Architeuthis* ! murmura le professeur Frost avec une admiration à laquelle un peu d'épouvante se mêlait.

Propulsé vigoureusement par Morane, le canot avait déjà dépassé le monstrueux céphalopode qui, d'ailleurs, ne semblait guère faire montre d'intentions belliqueuses. Mais, un peu partout à présent, d'autres calmars géants se manifestaient et leurs tentacules

se tordaient le long des rocs tels de gigantesques serpents, à la recherche sans doute de quelque proie.

— Je croyais que les calmars étaient presque exclusivement des animaux de haute mer, remarqua Morane, et qu'ils erraient sans cesse à travers l'océan, sans se fixer nulle part.

— C'est exact. Pourtant, à certaines périodes, ils s'approchent des côtes pour pondre. Il est possible aussi que, dans cette région, la proximité des sources d'eau bouillante, qui adoucit de façon notable la température de la mer, ait poussé ces animaux à s'y fixer. Ces rocs doivent leur offrir de nombreux repaires.

Le Français ne put réprimer un léger frisson.

— Brrr, fit-il, voilà de toute façon un bien peu réconfortant voisinage. Un de ces monstres écraserait sans peine, comme une vulgaire coquille de noix, notre canot entre ses bras. Et un seul de ses tentacules nous enlèverait telles de vulgaires plumes. Mieux vaut prendre nos précautions.

Abandonnant les avirons, aussitôt repris par Frost, Bob fouilla dans le coffre du canot et en tira une solide hache. – Heureusement que vous avez pensé à tout, professeur, et que les canots de sauvetage du yacht sont équipés de tout le nécessaire.

Morane posa la hache à ses côtés, sur le banc arrière et tira la boussole de sa poche.

— Ce qu'il nous faut avant tout, dit-il encore, c'est sortir de ce dédale de rochers.

Il se penchait sur la boussole, lorsque soudain il se sentit ceinturé comme par le bras d'un titan et attiré vers l'eau. À deux mains, il s'accrocha au bordage du canot et hurla :

— La hache, professeur ! La hache !

Il n'avait que le bras à tendre pour la saisir lui-même, mais s'il le faisait sa résistance faiblirait et le calmar l'entraînerait aussitôt dans les profondeurs du chenal. Déjà, malgré sa force, il se sentait infailliblement attiré hors du canot.

Cependant, le professeur Frost avait bondi. À grands coups de hache, il s'attaqua au monstrueux tentacule garni de ventouses larges comme des soucoupes. Mais l'énorme muscle résistait au tranchant, et il fallut bien une vingtaine de coups de hache pour le

sectionner. Bob, le buste déjà dangereusement penché vers l'eau, se redressa, l'horreur peinte sur ses traits. Ses cheveux drus s'étaient affaissés, collés à son front par la sueur. Par bonheur, ses épais vêtements l'avaient en partie protégé de la redoutable étreinte du céphalopode ; malgré cela, il gardait l'impression d'avoir eu les côtes pressées dans quelques gigantesque étau.

— Merci, professeur, fit-il d'une voix sans timbre. Je crois bien que, sans vous, j'y passais. Il nous faut nous éloigner au plus vite de ces récifs d'enfer.

Pourtant, quand il chercha la boussole, celle-ci demeura introuvable. Il fouilla l'embarcation avec soin, mais en vain. Quand le calmar l'avait attaqué, Bob avait lâché la boussole pour se raccrocher au bordage, et sans doute le précieux instrument avait-il roulé à l'eau.

XI

— Quand donc cela finira-t-il ?

La voix du professeur Frost était celle d'un homme exténué, proche du désespoir. Cela faisait à présent un jour et une nuit que le canot errait à travers le labyrinthe des rocs. Sans boussole, avec un brouillard qui, ne se décidant pas à se lever, dissimulait le soleil et les étoiles, Morane et le savant ne parvenaient pas à se diriger, tournant en rond parmi les pitons granitiques, tous semblables et n'offrant aucun point de repère. À cela s'ajoutait le danger des calmars qui, à tout moment, pouvaient menacer de faire chavirer l'embarcation ou de cueillir l'un de ses occupants.

Une nouvelle aube grise se levait maintenant. Enveloppés dans des couvertures au fond du canot, Bob Morane et le professeur Frost demeuraient immobiles depuis plusieurs heures, sans échanger une seule parole. Frost venait de rompre ce silence, mais sans obtenir de réponse.

— Nous ne nous en tirerons pas, dit-il encore.

Morane ne répondit pas davantage. Il savait que la situation était désespérée, que bientôt l'eau et les vivres viendraient à leur manquer et qu'il ne leur resterait plus alors que de bien maigres chances de s'en sortir. Sans la proximité providentielle des geysers d'eau bouillante, ils eussent d'ailleurs depuis longtemps été terrassés par le froid.

Finalement, Morane se redressa.

— Tout à l'heure, dit-il, si le brouillard se lève un peu, je tenterai d'atteindre le sommet d'un de ces pitons. Avec de la chance, peut-être parviendrai-je à m'orienter.

— Ce serait courir un grand risque, fit remarquer le savant. Ces rocs sont polis par l'érosion. En essayant d'escalader l'un d'eux, vous pourriez tomber à l'eau, et si un calmar nous cueillait à ce moment-là…

À cette évocation, le Français ne put s'empêcher de faire la grimace, puis il haussa les épaules avec une feinte indifférence.

— Mourir entre les tentacules d'un calmar ou de vieillesse en tournant en rond à travers ce labyrinthe du diable, il n'y a pas grande différence, sauf que la première façon est plus rapide. Tiens, j'ai l'impression que la purée de pois se dissipe légèrement.

Le Français ne se trompait pas. Le brouillard se levait et, déjà, l'or des premiers rayons de soleil apparaissait à travers sa masse cotonneuse. Et, tout à coup, Morane et le paléontologiste sursautèrent ensemble. Tout près, des voix venaient de retentir.

— Lemontov et ses hommes, souffla Morane. Ils sont sans doute à notre recherche.

Le professeur Frost eut un signe de dénégation.

— Non, dit-il. Si c'était Lemontov et ses hommes, ils parleraient l'anglais ou le chinois, ou encore le pidgin. Mais ce n'est pas le cas. Ces personnages invisibles doivent parler une langue voisine de celle des Mongols de la Sibérie du Nord, où j'ai voyagé jadis. Il me semble reconnaître certains mots.

Le brouillard se dissipait de plus en plus et, bientôt, les deux égarés purent distinguer la silhouette d'une petite jonque. Ensuite, le brouillard continuant à se dissiper, ils purent détailler ses occupants : une vingtaine d'hommes hirsutes et couverts de peaux de bêtes. Selon toute évidence, il ne s'agissait guère là des pirates de Boris Lemontov et de Li-Chui-Shan.

Maintenant, le soleil oblique brillait d'un pur éclat, et les derniers lambeaux de brume allaient en s'effilochant entre les pitons rocheux. Les occupants de la petite jonque avaient, à leur tour, aperçu le canot monté par Morane et son compagnon, car ils poussèrent de grands cris et se mirent à faire force rames dans sa direction.

Bientôt, les deux embarcations furent bord à bord et des mains vigoureuses empoignant Bob et le savant, les hissèrent sur le pont de la jonque. Les deux hommes purent alors détailler à leur aise leurs sauveurs : de petits individus trapus, à la barbe et aux cheveux en désordre. Leurs peaux jaunes, leurs yeux bridés et leurs hautes pommettes affirmaient leurs origines mongoliques. Ils étaient vêtus de peaux de bêtes, phoques ou ours, et coiffés de hauts bonnets de

même matière. Des amulettes d'ivoire taillé pendaient en de nombreux rangs sur leurs poitrines et les harpons qu'ils tenaient à la main étaient munis de pointes d'os poli.

— Je me demande ce que ces hommes barbus peuvent bien faire ici, fit Morane à l'adresse de Frost.

Celui-ci désigna les harpons et de grossières lignes traînant sur le pont de la jonque.

— Sans doute pêchaient-ils. Notre présence ici doit pas mal les surprendre.

Les Mongols échangeaient en effet, sur un rythme rapide, des flots de paroles incompréhensibles pour Morane. Finalement, ils s'approchèrent des deux Blancs, les fouillèrent et leur enlevèrent leurs revolvers. Bob voulut récupérer le sien, mais le professeur Frost l'en empêcha.

— Inutile, Bob. Nos nouveaux amis – si je puis déjà appeler ces gens ainsi – ont pour eux la force du nombre. Peut-être vaut-il mieux interpréter leur acte comme une précaution, tout simplement. Après tout, le voisinage de Li-Chui-Shan et de ses pirates leur aura donné l'habitude d'être circonspects. Pour notre part, considérons-nous bien heureux de nous voir, provisoirement du moins, tirés d'affaire. Car, n'en doutons pas, ces gens vont nous conduire hors de ce labyrinthe de malheur.

— Pour nous mener où ? Voilà ce que je voudrais savoir.

Au bout d'un moment, Bob eut, de la main, un geste d'insouciance, comme s'il chassait de mauvaises pensées. – Bah, après tout, nous verrons bien. Mieux vaut, de toute façon, être tombés entre les mains de ces gens plutôt qu'entre celles de Lemontov et de Li-Chui-Shan. Avec ces derniers, nous pouvions être sûrs de notre sort ; avec ceux· ci, au contraire, il nous reste encore un espoir.

À ce moment, un Mongol plus grand que les autres et dont le haut bonnet de peau s'ornait de deux défenses de morse qui le dotaient d'une paire de larges cornes, vint se planter devant Morane et le professeur, pour se mettre à parler avec volubilité. Quand il eut terminé, Bob demanda à son compagnon :

— Avez-vous compris quelque chose à ce qu'il a dit ? Le paléontologiste eut un geste vague.

— De quelques mots saisis au passage, dit-il, je crois pouvoir déduire qu'il s'appelle Zoug et qu'il va nous conduire à son village.

•

Remorquant le canot, la jonque était sortie du labyrinthe des « dents de dragons », dont les Mongols semblaient connaître les moindres dédales, et là-bas, passé une zone d'eau libre, une grande île se dressait, gigantesque anneau de granit entourant, pour le peu que l'éloignement permît d'en juger, une vaste lagune aux eaux calmes.

Une demi-heure plus tard, Morane, Frost et leurs sauveurs débarquaient sur une étroite grève rocheuse et, Zoug en tête, gagnaient le sommet d'une haute falaise d'où l'on dominait l'île tout entière. Bob se rendit alors compte que la lagune avait été primitivement en communication avec la mer libre par un étroit goulet fermé maintenant par un frêle barrage naturel fait de rocs entassés l'un sur l'autre. Sur la falaise, au bord de la lagune, un vaste village composé de huttes de pierres sèches et aux toits de peau, s'étendait.

Comme la petite troupe marchait, longeant le bord de la falaise, en direction du village, l'eau de la lagune, en contrebas, fut soudain violemment agitée. Une prodigieuse silhouette en jaillit. Aussitôt, Bob et le professeur Frost reconnurent ce crocodile monstrueux dont la gueule barbelée faisait songer à ces mufles de dragons qui, dans les mystères chrétiens du Moyen Âge, figuraient la porte de l'Enfer.

— Le Grand Mosasaure ! s'exclama Morane.

— Oui, le Grand Mosasaure, fit comme en écho le professeur Frost. Mais du diable si je comprends comment il est parvenu ici, dans cette lagune fermée de toutes parts, lui qui, voilà deux jours, s'ébattait encore en plein océan.

— Il ne doit pas s'agir là du même animal, dit Morane.

Souvenez-vous que, d'après Lemontov, les Mongols habitant l'une des îles de l'archipel, adoreraient un « lung » captif dans une

lagune voisine de leur village. Lemontov devait parler de ce dragon-ci.

Mais le savant secoua la tête.

— Ce n’est pas possible, murmura-t-il. Dans ce cas, il y aurait deux Mosasaures bien vivants dans ces parages. Un, cela paraît déjà tellement extraordinaire, mais deux… Deux !… En outre, d’après Lemontov, les Mongols en question seraient des fétichistes plutôt féroces ; ceux-ci, au contraire, me paraissent paisibles.

— Voire, fit Morane. Regardez comment ils se comportent pour l’instant, et vous changerez peut-être d’avis.

En apercevant le grand reptile, les Mongols avaient soudain été saisis d’une indescriptible frénésie. Animés semblait-il, par une terreur sacrée, ils se jetaient à genoux en agitant les bras et en hurlant, se frappaient le front contre le sol, s’y roulaient, grattant le roc de leurs ongles. Ils semblaient changés soudain en une horde de démons furieux, aux faces grimaçantes, prêts sans doute, dans leur accès de fanatisme, à commettre les pires excès.

— Le Mosasaure, qu’ils prennent pour un dragon, les terrorise, fit Morane, et ils sont sans doute prêts à tout pour éviter d’encourir sa colère. La présence constante de ce monstre dans ces eaux a, il faut l’avouer, de quoi vous donner la chair de poule, sans compter que, d’un moment à l’autre, il peut venir faire une incursion à terre.

Le grand saurien évoluait toujours à la surface de la lagune. Morane désigna du doigt le frêle barrage fermant le goulet.

— Un jour, supposa-t-il, notre Mosasaure aura pénétré dans la lagune et un éboulement aura refermé le passage derrière lui. D’un moment à l’autre, une tempête un peu plus forte que les autres peut lui donner à nouveau accès la haute mer.

Là-bas, le grand saurien disparut soudain sous les eaux comme il était apparu quelques minutes plus tôt. Les Mongols se redressèrent alors et, se précipitant sur Bob et son compagnon, les poussèrent sans ménagement en direction du village. Ils semblaient avoir à présent banni toute douceur. Morane le fit remarquer au professeur Frost. Celui-ci haussa les épaules.

— Peut-on jamais savoir de quoi les hommes sont capables quand ils ont peur ? fit-il.

Les deux naufragés s’étaient laissés entraîner sans tenter la moindre résistance. Entourés par les Mongols, ils avaient atteint le village, pour s’engager à travers des rues mal tracées, où régnait une forte odeur de poisson. Sur leur passage, tout un peuple d’hommes, de femmes et d’enfants se pressait avec curiosité.

Bientôt, la petite troupe arriva sur une large place au milieu de laquelle, isolé des autres habitations, une sorte de long hangar, également aux murs dc pierres sèches et au toit de peau, se trouvait édifié. Le Mongol à la coiffure ornée dc cornes et qui répondait au nom de Zoug écarta la lourde tenture de cuir tenant lieu de porte et Morane et le professeur Frost furent poussés à l’intérieur.

Le hangar était éclairé seulement par quelques torches, mais leur lumière suffit cependant à révéler un étrange spectacle aux deux hommes blancs. Sur toute sa longueur, la salle était occupée par un squelette gigantesque, dont les os, grossièrement assemblés et retenus l’un à l’autre par des lanières de cuir, brillaient comme de l’ivoire poli sous la lueur des flammes dansantes.

Tout de suite, le professeur Frost avait reconnu la monstrueuse dépouille. Il avait reconnu la longue échine de saurien que les apophyses des vertèbres faisaient ressembler à un énorme peigne, le crâne titanesque, aux orbites assez larges pour qu’on puisse y loger une tête humaine, aux mâchoires garnies de dents comme des sabres.

— Le squelette du Grand Mosasaure, dit le savant.

Ni lui ni Morane, ne doutaient plus se trouver à présent parmi ces Mongols fétichistes dont avait parlé Lemontov et cette assurance aurait dû leur causer quelque inquiétude si la contemplation de l’énorme dépouille ne les en avait distraits. Aussi, quand les Mongols se jetèrent sur eux, n’eurent-ils guère le loisir de résister victorieusement. Morane réussit bien, à coups de poing, à mettre hors de combat plusieurs de ses adversaires mais, finalement, il dut succomber sous le nombre.

Après avoir étroitement ligoté leurs captifs, les Mongols les déposèrent sur le sol et se retirèrent. Au-dessus des deux hommes, la gueule de cauchemar du dieu Mosasaure était comme la représentation du redoutable destin qui paraissait les guetter sur cet

archipel isolé hors du temps et où seule, semblait-il, régnait l’épouvante.

XII

Jamais rien, comme l'inaction forcée, n'avait mis Morane hors de lui. Toujours étendu, ligoté, aux côtés du professeur Frost, il se vouait à tous les diables pour s'être ainsi laissé entraîner dans une impasse. Il avait quitté Seattle pour vivre une expérience exaltante, à la poursuite du grand Serpent de Mer et, s'il avait rencontré l'animal en question, il avait sombré aussi dans une aventure périlleuse, pour finir par échouer dans ce temple barbare, sous le squelette d'un « dragon » auquel de fanatiques adorateurs ne tarderaient sans doute pas à le sacrifier, lui et son compagnon. À l'idée de cette mort obscure et inutile, Bob sentait une sourde colère l'étreindre mais, dans l'état où il se trouvait, il se savait aussi impuissant qu'une souche d'arbre devant la hache de l'équarrisseur.

Le professeur Frost dut deviner ses sentiments, car il dit :

— Ne maudissez pas trop nos geôliers, Bob. Ce sont de pauvres gens, à l'esprit simple et dominés par la peur. Le dieu Dragon les terrorise et ils pensent que, seul, le sang humain est capable de calmer sa colère.

Morane savait cela, et si sa vie et celle de son compagnon n'avaient été directement en jeu, il aurait été enclin à excuser les Mongols. Pourtant, ces considérations ne changeaient rien à l'absurdité de la mort qui, fort probablement, les attendait tous deux.

— Bien sûr, professeur, nos amis les Mongols sont logiques avec eux-mêmes. N'empêche que nous sommes dans de sales draps. Ah, si seulement nous trouvions le moyen dc nous débarrasser de ces maudits liens !

Une nouvelle fois, il tenta de libérer ses mains, mais celles-ci étaient attachées derrière son dos et les lanières de peau servant de lien se révélaient serrées à l'extrême.

— Pas à dire, remarqua le Français en interrompant ses efforts, ces Mongols sont des maîtres ligoteurs. Houdini lui-même

s’avouerait vaincu.

Pendant un moment, il se tut, pour dire ensuite :

— Écoutez, professeur, je ne vois qu’un moyen de sortir d’ici. J’ai de bonnes dents. Vous allez vous retourner sur le ventre et je vais essayer de ronger les lanières enserrant vos poignets. Il ne vous restera plus qu’à délier vos chevilles et à me libérer. Alors, nous tenterons d’atteindre le canot. Nous avons des armes et des munitions dans le coffre et nous pourrons nous défendre et gagner le large.

Mais le paléontologiste ne semblait guère approuver ce plan.

— En admettant que nous réussissions, fit-il, où cela nous mènerait-il ? Sans boussole, sans moteur, presque sans vivres et sans eau, nous avons peu de chances de nous en sortir, et vous le savez bien, Bob. Tout ce que nous risquons, c’est de retomber aux mains de Lemontov et de Li-Chui-Shan. S’il me faut choisir, je préfère encore demeurer prisonnier des Mongols. Sans doute nous destinent-ils à être dévorés par le Mosasaure captif dans la lagune, ce qui pour un paléontologiste serait une bien belle mort, avouez-le.

— Ouais, professeur, mais moi je ne suis pas paléontologiste, ne l’oubliez pas. Faites taire votre égoïsme de savant et tournez-vous sur le ventre, pour que je fasse le désespoir de mon dentiste.

Frost allait obéir à l’injonction de son compagnon quand, brusquement, une troupe de Mongols, commandée par Zoug, fit irruption dans le temple. Saisissant les deux prisonniers, ils les chargèrent sur leurs épaules et gagnèrent le dehors. Traversant rapidement la place, ils atteignirent une hutte un peu plus grande que les autres et dont la portière de cuir, fermant l’entrée, était peinte en rouge.

Zoug écarta la portière et les Mongols, portant toujours leurs fardeaux humains, pénétrèrent à l’intérieur de la hutte. Morane et Frost furent alors déposés sur le sol.

L’intérieur de l’habitation était, toutes proportions gardées, semblable à celui du temple : murs de pierres sèches empilées sans mortier, toit de peau maintenu par une armature de bois courbée au feu. Dans un coin, quelques braises rougeoyaient sur un foyer d’ardoises. En face, sur une couche basse, composée de peaux de

phoques et d'ours empilées, un homme était allongé. Il devait être âgé déjà, car un réseau de fines rides striait sa face jaune. Pourtant, ce qui étonnait le plus, c'était sa maigreur. Une maigreur de squelette accusant de façon précise la forme des os sous la peau desséchée des épaules, seule partie du corps émergeant en dehors des fourrures. Sans la saillie du nez, la barbe grise tachant les joues et le feu sombre des prunelles brillant de fièvre au fond des orbites, le visage eût été celui d'un squelette. De temps en temps, une toux brève, sifflante, déchirait la poitrine du malade auquel, d'ailleurs, tous les autres Mongols semblaient témoigner un profond respect.

Les yeux du professeur Frost cherchèrent ceux de Morane.

— Sans doute sommes-nous en présence du chaman de la tribu, dit-il. J'ai pas mal pratiqué la médecine dans ma jeunesse, et je parierais ma dernière chemise que ce pauvre diable est en train de mourir de pneumonie.

Une lueur d'intérêt s'alluma tout à coup dans les prunelles de Bob.

— Ce qu'il nous faudrait, c'est réussir à le guérir. Sans vouloir me livrer à un odieux chantage, ce serait nos vies contre la sienne.

— Il est inutile de nous faire des illusions, répondit d'une voix morne le savant. Le malheureux me semble condamné et, privés de tout moyen comme nous le sommes, nous ne pouvons rien pour lui.

Lentement, faisant appel semblait-il à ses dernières forces, le chaman se redressa sur un coude et, faiblement, jeta un ordre. Aussitôt, les Mongols se baissèrent vers Morane et Frost et les forcèrent à se mettre debout, les soutenant pour que, entravés comme ils l'étaient, ils ne s'écroulent pas.

De ses yeux brillants de fièvre, le chaman considéra longuement ses deux prisonniers. Un regard sans haine, empreint semblait-il d'une grande lassitude. Ensuite, une toux douloureuse déchira à nouveau sa poitrine et il se laissa retomber en arrière en murmurant quelques mots qui, à en juger par les mimiques féroces des Mongols, devaient formuler une sentence de mort.

Bob comprit que, si son compagnon et lui voulaient échapper au trépas, il leur fallait tenter quelque chose. Mais quoi ? Ils étaient ligotés comme des homards sur le point d'être plongés dans l'eau

bouillante, et aussi impuissants. Malgré cela, Morane ne put s'empêcher de dire :

— Il nous faut risquer le coup, professeur. Faites comprendre au chaman que nous pouvons le guérir. Le tout est de gagner du temps. Nous verrons bien ensuite.

Mais le professeur Frost eut beau tenter de se faire comprendre par le chef de la tribu, celui-ci ne semblait pas saisir le sens des mots qu'il alignait l'un derrière l'autre, un peu au hasard dc ses souvenirs de la langue mongole. Finalement, Frost baissa la tête.

— Rien à faire, dit-il. Je puis comprendre, par-ci, par-là, quelques mots de leur dialecte, mais quant à me faire entendre par eux…

Quand le savant avait pris la parole, il y avait eu un instant d'hésitation parmi les Mongols. Ils ne tardèrent cependant pas à se reprendre et entraînèrent les prisonniers vers la porte de la hutte. À ce moment, Morane, poussé par le désespoir, cria en pidgin, en se tournant vers le chaman :

— Si vous nous faites périr, vous mourrez aussi car, alors, il n'y aura plus personne pour vous arracher à la maladie.

Le Mongol sursauta sur sa couche, comme si l'on venait de le toucher avec un fer rouge. Il fit un geste qui immobilisa ses sujets, puis demanda en pidgin lui aussi :

— Que veux-tu dire, étranger ?

— Je veux dire que nous avons le pouvoir de te guérir. Si nous mourons, tu mourras toi aussi. Ce sera nos vies contre la tienne.

Les prunelles du chaman brillèrent d'un éclat plus intense, comme si un combat se livrait soudain en lui, entre son fanatisme et son amour de la vie.

— Jadis, dit-il, je vendais des peaux de phoques aux commerçants chinois venus du sud, et ainsi j'ai appris à connaître les étrangers. Plus tard, la présence de Li-Chui-Shan et de ses pirates dans l'archipel a encore accru ma haine à leur égard. Puis, le dieu Dragon est venu dans la lagune, et mon peuple n'a plus connu la paix. Aujourd'hui, si je ne veux pas mourir, il faudra, comme vous venez de le dire, que j'épargne vos vies destinées à être offertes en offrande au dieu Dragon afin d'apaiser sa colère.

Selon toute évidence, le chaman aimait l'existence. Bob en profita pour accentuer encore son avantage.

— Le feu s'est allumé dans ta poitrine et, si nous ne l'éteignons pas, il te consumera tout entier. Ta tribu perdra son grand chef et le malheur s'abattra sur elle. Au contraire, si tu nous laisses la vie, non seulement nous te guérissons, mais mon compagnon et moi nous vous aiderons à vous débarrasser du dieu Dragon.

À ces paroles sacrilèges, le chaman sursauta.

— Le dieu Dragon est ms du vent et de la mer, fit-il. Il est immortel.

Mais Bob Morane secoua la tête.

— Non, le dieu Dragon n'est pas immortel puisque, dans le temple, vous conservez la dépouille d'un de ses semblables, bien mort celui-là.

Ces paroles parurent porter. Le doute se peignit sur la face émaciée du chaman, puis il se laissa retomber en arrière sur sa couche, en disant :

— J'ai besoin de réfléchir. Dans une heure, étranger, tu auras ma réponse.

Une nouvelle quinte de toux lui scia la poitrine. Mais, déjà, les Mongols de Zoug avaient entraîné les deux prisonniers au-dehors.

•

Bob Morane et le professeur Frost se trouvaient à nouveau étendus dans le temple aux murs de pierres sèches, près du squelette du Grand Mosasaure. L'inquiétude les étreignait et ils se sentaient très proches du découragement. Depuis plusieurs jours, ils menaient une existence précaire et pleine de danger. Il y avait eu le drame du *Mégophias*, puis la fuite en canot, l'aventure sur l'île des pirates, ces heures d'épouvante à travers le labyrinthe des « dents de dragons », et maintenant cette nouvelle menace de mort planant sur leurs têtes.

— Dans quelques minutes peut-être, fit Morane, on viendra nous chercher et nous serons alors mis en demeure de tenir notre

promesse. Ceci, bien entendu, dans le cas où le chaman accepterait notre marché : nos existences contre la sienne.

Le professeur Frost hocha la tête avec désespoir.

— Qu'il accepte ou non, cela ne nous avancera guère. De toute façon, nous sommes impuissants à le guérir. Tout ce que vous aurez réussi à faire, Bob, c'est gagner du temps. Quand le chaman se rendra compte que nous n'avons pas tenu notre promesse, il nous fera jeter en pâture au Mosasaure.

Malgré son courage, Bob ne put réprimer une grimace d'appréhension.

— Si seulement nous pouvions trouver un moyen de nous en sortir…

— Pour cela, il nous faudrait parvenir à guérir le chaman. Mais il me semble trop gravement atteint. Seule, une drogue miraculeuse pourrait encore le sauver.

Entre les deux hommes, il y eut un long silence. Bien entendu, il n'y avait aucune pendule dans le temple, mais ils avaient l'impression d'entendre tomber lourdement chaque seconde. Peut-être était-ce tout simplement les battements de leurs cœurs.

Tout à coup, le professeur Frost sursauta dans ses liens. – De la terramycine, fit-il d'une voix sourde, voilà ce qu'il nous faut ! Une injection de cinq centimètres cube de terramycine Pfizer, et notre malade sera tiré d'affaire, et nous en même temps !

Durant quelques secondes, Morane dévisagea son compagnon, le croyant soudain devenu fou. Pourtant, le savant paraissait jouir de tout son bon sens.

— Bien sûr, de la terramycine, fit Bob. Sans doute nous suffira-t-il de faire une petite prière au dieu Dragon pour en obtenir quelques ampoules.

Le paléontologiste se mit à rire.

— Il existe un moyen bien plus simple, Bob. Bien plus simple.

— Que voulez-vous dire, professeur ?

— Comme vous le savez, Bob, j'ai toujours pris mes précautions au cas où le *Mégophias* ferait naufrage. Ainsi, j'ai ordonné que les réservoirs des canots à moteurs soient toujours pleins, que des conserves et de l'eau soient stockées en permanence à bord, ainsi

que des armes, des munitions et une trousse complète de pharmacie. Dans chacune de ces trousses, il y avait des ampoules de terramycine.

— Je comprends, fit Morane. Le canot qui nous a mené ici était équipé comme tous les autres. En principe, il doit donc y avoir de la terramycine à bord… à moins que Lemontov ait fait vider la trousse à pharmacie comme il a fait vider le réservoir.

— Ce serait improbable. Souvenez-vous, le coffre paraissait intact. Les vivres, l'eau, les armes y étaient. La trousse à pharmacie doit s'y trouver elle aussi. Ce qui serait possible c'est que les Mongols, après avoir remorqué le canot jusqu'ici, aient pillé son contenu.

Désespérément, Morane se raccrocha à cet ultime espoir qui venait de leur être offert.

— Souhaitons qu'il n'en soit rien, professeur. Vraiment, cette terramycine est notre dernière chance.

Comme il venait de prononcer ces paroles, Zoug, suivi de cinq ou six Mongols, pénétrait dans le temple. L'homme au chapeau cornu, un couteau à la main, se pencha vers Morane et se mit en devoir dc trancher ses liens. Bob se releva et frictionna ses membres endoloris.

— Ou je me trompe fort, professeur, ou le chaman accepte notre proposition. Le Ciel fasse que nous trouvions la terramycine !

Comme Zoug ne faisait pas mine de libérer le professeur Frost, Bob, du geste, fit le simulacre de lui trancher ses liens, à lui aussi. Mais Zoug rengaina son couteau et, de la tête, eut un signe négatif. En même temps, les Mongols poussaient le Français vers la porte. Pourtant, avant de quitter le temple, Morane eut encore le temps de se retourner, pour dire, à l'adresse de son compagnon :

— Soyez sans crainte, professeur, je ne vous laisserai pas tomber. Ou nous nous en tirerons ensemble, ou je ferai le grand saut avec vous. En attendant, adressez une petite prière au dieu Dragon pour qu'il m'aide à trouver cette terramycine. Rien qu'une petite prière…

XIII

Avec fièvre, Morane fouillait dans le coffre du canot auquel, semblait-il, les Mongols n'avaient guère touché. À quelques pas, Zoug et ses hommes le regardaient avec curiosité et méfiance.

Bob rejeta des boîtes de conserves et de cartouches, des armes et quelques menus objets. Finalement, tout au fond du coffre, il découvrit une petite cantine de tôle noire marquée d'une croix rouge. La trousse de pharmacie ! Son cœur bondissait de joie et d'inquiétude tandis que, d'un doigt tremblant, il ouvrait la cantine, pour écarter les bandes et les pochettes de pansements. Enfin, il découvrit ce qu'il cherchait. La boîte était là, portant écrits en grandes lettres les deux mots suivants : TERRAMYCINE – PFIZER. D'un coup d'ongle, Bob fit sauter la bande de sûreté pour s'assurer si la boîte contenait bien le précieux remède. Bientôt, il n'eut plus à douter : il tenait entre les mains son propre salut et celui du professeur Frost.

Saisi soudain par une allégresse qu'il parvenait difficilement à contenir, Morane se tourna vers Zoug et, de la main, lui indiqua le chemin du village.

Quand Bob pénétra dans la maison du chaman, celui-ci se redressa sur un coude parmi ses fourrures et lança un regard interrogateur au Français.

— As-tu trouvé ce que tu cherchais ? demanda-t-il. Morane hocha la tête affirmativement.

— Oui, dit-il, j'ai trouvé…

Il s'accroupit au chevet du malade et ouvrit la boîte de terramycine. Avec soin, il mélangea la poudre et le sérum physiologique dans le vial, puis il emplit la seringue. Pendant de longues secondes, il demeura ainsi, son aiguille brandie telle une arme, comme s'il hésitait à administrer le remède au malade.

— Qu’attends-tu ? interrogea celui-ci. Tu m’as promis dc me guérir.

— J’ai dit, corrigea Bob, que si je te guérissais, tu devais épargner ma vie et celle de mon compagnon.

Le malade secoua faiblement la tête.

— C’est toi qui vas me guérir. Toi seul donc doit avoir la vie sauve.

— Mon compagnon sera épargné lui aussi, fit Morane d’une voix forte, ou nous mourrons tous les trois.

Très lentement, il pressa le piston de la seringue et un mince jet de liquide gicla, pour se répandre inutilement sur le sol. Ce chantage sur la vie d’un homme répugnait à Morane ; il ne s’agissait cependant pas uniquement de la vie du chaman, mais aussi de la sienne propre et de celle du professeur Frost.

La seringue était déjà au tiers vide, quand la main décharnée du chaman se posa sur le bras de Bob.

— Ton ami aura lui aussi la vie sauve.

Le liquide s’arrêta de gicler. Du menton, Morane désigna les Mongols massés à la porte de la hutte.

— Dis-leur d’aller délivrer mon compagnon et de l’amener ici. Alors seulement je te guérirai.

Le chaman lança quelques ordres brefs à l’adresse de Zoug et de ses hommes. Ceux-ci disparurent et, quelques minutes plus tard, le professeur Frost, libre lui aussi, pénétra dans la hutte. Il s’accroupit auprès de Morane.

— Je vois que vous avez trouvé la terramycine, dit-il en anglais.

— Oui, fit Bob. Pourvu que, quand nous l’aurons guéri, ce vieux renard tienne parole.

Il se tourna à nouveau vers le vieillard.

— Promets encore que, si tu guéris, mon ami et moi aurons la vie sauve. Promets-le sur le dieu Dragon.

— Je promets, dit le chaman d’une voix faible.

— Sur le dieu Dragon, insista encore Morane.

— Je promets… sur le dieu Dragon… Nahm tient toujours ses promesses.

Morane se pencha en avant, écarta les fourrures et, prenant entre le pouce et l'index la peau du flanc de Nahm, d'un coup sec il y enfonça son aiguille.

•

Quatre jours avaient passé. Le chaman était en voie de guérison. Dans sa poitrine, la toux qui le déchirait s'était éteinte et son visage avait repris un peu des couleurs de la vie. Ce matin-là – c'était le matin du cinquième jour –, Nahm avait mangé avec appétit. Quand il eut terminé, il posa l'écuelle vide sur le sol et se tourna vers Morane et le professeur Frost, assis à ses côtés.

— Les étrangers m'ont sauvé, dit-il. Je tiendrai parole, moi aussi.

Par trois fois, il frappa dans ses mains et Zoug pénétra dans la hutte. Sur son large visage, couronné du bonnet cornu, une expression farouche se lisait. Longuement, le chaman lui parla dans le langage de la tribu. Bob n'y comprenait rien, mais il devinait cependant que le vieillard recommandait à Zoug de traiter les étrangers avec égard, affirmant que désormais ils n'étaient plus des prisonniers mais des hôtes.

Au fur et à mesure que le chaman parlait, la colère semblait animer Zoug. Il secoua violemment la tête et, désignant les deux hommes blancs, se mit à son tour à parler très vite, avec un intense accent de haine. Puis, soudain, sans que rien n'ait pu laisser prévoir son geste, il tira un long poignard de sa ceinture et se précipita sur Morane. Celui-ci eut juste le temps d'éviter la lame pointée vers sa poitrine. Sa main se referma, telle une griffe d'acier, sur le poignet du Mongol et le tordit. Zoug gémit de douleur et lâcha son arme. Rapidement, se pliant en deux, le Français glissa son propre corps sous celui de son antagoniste puis, se relevant brusquement, il projeta celui-ci dans les airs, pieds par-dessus tête. Zoug retomba lourdement sur le dos et demeura un instant étourdi. Un instant seulement, car il se releva d'un bond et fit un pas en direction du poignard mais, plus rapide, Morane s'en était déjà emparé et, à son tour, en menaçait son adversaire.

Pas à pas, Zoug recula vers la porte. Des flots de paroles, dans lesquelles Bob devinait des insultes et des menaces, s'échappaient de ses lèvres serrées et, dans ses petits yeux bridés, une haine féroce brillait. Il se baissa rapidement pour ramasser le bonnet cornu qui, au cours de la bataille, avait roulé à terre. Ensuite, après avoir lancé une dernière insulte à l'adresse du Français, il se précipita au-dehors.

Le chaman avait assisté à ce bref combat sans tenter d'intervenir.

— Zoug, que je considère comme le plus vaillant de mes guerriers, dit-il, m'a reproché de vous soustraire à la vengeance du dieu Dragon. Il affirme que, par ma faute, le dieu Dragon va à nouveau semer la désolation parmi les nôtres.

— Nous te débarrasserons du dieu Dragon, fit Morane.

Comme je te l'ai expliqué déjà, nous sommes venus à bord d'un grand bateau tombé maintenant aux mains de Li-Chui-Shan et de son complice, Lemontov. Ce bateau est puissamment armé, et nous pourrons détruire le dieu Dragon.

Nahm secoua violemment la tête en signe de protestation.

— Non, dit-il, le dieu Dragon ne peut pas être tué. Si vous tentiez de le faire, l'île serait aussitôt engloutie dans les flots.

Bob devinait combien il serait inutile d'attaquer ouvertement le fanatisme du chaman, aussi préféra-t-il ne pas insister.

— Si nous ne pouvons détruire le dieu Dragon, fit-il, nous pourrons tout au moins lui ouvrir le chemin de la mer. Ainsi, son voisinage cesserait d'être une menace pour ta tribu.

— Aucun de mes hommes n'oserait vous aider à détruire le barrage, dit encore le vieillard, et c'est là un labeur dépassant la force de deux hommes.

— À bord de notre vaisseau, nous possédons des moyens redoutables – Bob pensait à la dynamite – qui nous permettront de venir à bout du barrage sans le secours de tes hommes. Ce qu'il faudrait avant tout, c'est de se fendre à nouveau maîtres du navire.

— Comment y réussiras-tu, étranger ?

— Tes hommes pourront m'aider cette fois.

Le doute se peignit sur le visage ridé du chaman.

— Li-Chui-Shan possède des armes redoutables, fit-il, et mes guerriers n'ont que leurs harpons à pointe d'os. Depuis longtemps, nous voudrions nous débarrasser de Li-Chui-Shan qui, quand il a besoin d'esclaves, vient les prendre parmi nous, mais les armes qui crachent la foudre ont eu vite raison de nos révoltes.

Comme, à présent, il ne s'agissait plus de blesser les sentiments religieux du chaman, Morane insista. S'il réussissait à décider Nahm à l'aider, il pourrait peut-être reconquérir le *Mégophias* et, en même temps, débarrasser les habitants de l'île de leur dieu destructeur.

— Si tu me laisses conduire tes guerriers à l'assaut du repaire des pirates, dit-il, je te garantis la victoire tout comme, il y a quatre jours, je t'ai garanti la guérison.

— Comment allez-vous faire, Bob ? demanda le professeur Frost, en anglais. Que pourront les harpons de nos alliés contre les mitrailleuses de Li-Chui-Shan, de Lemontov et de leurs hommes ?

— Nous agirons par surprise, répondit Morane, en espérant que la fortune des armes soit pour nous. Au point où nous en sommes, c'est tout ce qui nous reste à faire : contre-attaquer et nous rendre à nouveau maître du *Mégophias*. Et puis, n'oubliez pas, professeur, j'ai un petit compte à régler avec ce sacripant de Lemontov.

Le paléontologiste ne répondit pas. Au cours de ces derniers jours, il avait appris à connaître son compagnon, et il avait foi en son esprit de décision et en son audace. « Après tout, se contenta-t-il de songer, ce diable d'homme est bien capable de mettre Li-Chui-Shan et Lemontov dans sa poche, et peut-être le Serpent de Mer par-dessus le marché…»

De son côté, le chaman demeurait pensif, comme s'il hésitait à prendre une décision dont, peut-être, son peuple devrait subir par la suite les désastreuses conséquences. Finalement, il releva la tête et demanda à Morane :

— Dis-moi combien de guerriers te seraient nécessaires pour attaquer le repaire de Li-Chui-Shan.

— Combien pourrais-tu en mettre à ma disposition ? Pendant un instant, le vieillard sembla hésiter, puis il leva sa main droite, montrant deux· doigts ouverts en forme de V.

— Deux cents, dit-il. Bob se mit à rire.

— Avant longtemps, Li-Chui-Shan et son complice auront été mis hors d'état de nuire.

« Ou bien je serai mort », pensa-t-il. Mais il était inutile de pleurer sur son propre sort avant que le destin n'ait abattu ses cartes. La victoire sourit souvent aux audacieux, sinon aux téméraires, et Bob Morane ne pouvait certes être rangé dans la foule des timorés et des velléitaires.

— Dans deux jours, dit-il, tes guerriers et moi partirons pour le repaire de Li-Chui-Shan. Mais, avant cela, je voudrais faire la paix avec Zoug. Tu m'as dit tout 3 l'heure qu'il était le plus brave de tes hommes.

Le vieillard secoua les épaules.

— Certes, Zoug est brave, mais il a la rancune dure comme l'ivoire. En n'approuvant pas son attitude envers toi, je l'ai profondément blessé. À l'heure actuelle, peut-être a-t-il déjà quitté le village.

Le chaman ne se trompait pas. Au cours des deux jours qui précédèrent le départ de l'expédition, Zoug demeura introuvable.

XIV

Durant une grande partie de la nuit, la petite flotte commandée par Morane avait navigué à travers le champ de récifs des « dents de dragons », s'étendant entre l'île des Mongols et le repaire de Li-Chui-Shan. Par bonheur, les guerriers du vieux. Nahm connaissaient le moindre chenal de ce labyrinthe de rochers et d'eau et, pas un seul instant, on n'avait couru le risque de s'égarer.

La flottille était composée dc dix de ces petites jonques à rames employées par les Mongols, montée chacune par une vingtaine d'hommes Seul Morane – le professeur Frost était demeuré sur l'île en compagnie de Nahm possédait des armes à feu ; les Mongols, eux, étaient simplement armés de leurs grands harpons à pointe d'os, de haches, d'arcs et de flèches. Bob comptait surtout sur la surprise pour venir à bout des pirates et de leurs chefs. Il attaquerait peu avant l'aube et surprendrait les bandits en plein sommeil.

À présent, les dix petites jonques approchaient de l'île sans faire le moindre bruit, car les pales des avirons avaient été garnies de vieux chiffons destinés à amortir leur contact avec l'eau. Elles abordèrent dans un petit fjord, non loin de l'endroit où, quelques jours auparavant, Morane et le professeur Frost avaient déjà atterri. Bob mit pied à terre et, aussitôt les jonques amarrées et laissées sous la surveillance d'une vingtaine de guerriers, il se mit à gravir, l'éboulis menant au sommet du fjord. Silencieusement, la troupe des Mongols s'élança à sa suite.

Tout en grimpant, Bob ne pouvait s'empêcher de songer à l'étrangeté de la situation. Il montait à l'assaut d'une île perdue, à la tête d'un commando de barbares dont il ne connaissait même pas la langue. « Autant vaudrait pour eux avoir un chef muet, songeait-il. Bah ! après tout, dans ce genre d'aventure, moins l'on parle moins l'on fait de bruit, et moins l'on fait de bruit plus l'on a de chances de réussir. »

Il était parvenu en haut de l'éboulis. Avec soin, il inspecta le plateau rocheux formant le sommet de l'île, mais aucune présence humaine ne s'y manifestait. Toujours suivi par les Mongols marchant à la file indienne, le Français se remit à avancer, en ayant soin, lorsque c'était possible, de se couler dans les zones d'ombre.

Rien ne semblait pourtant devoir barrer la route à la petite armée. Bientôt, elle parvint à l'entrée de la vallée conduisant au village de Li-Chui-Shan. Toujours en tête des Mongols, la mitraillette prête à ouvrir le feu à la moindre alerte, Bob se mit à descendre vers les maisons, dont les toits cornus, à la chinoise, se découpaient sur l'écran bleu de la nuit.

Arrivé au fond de la vallée, Morane s'arrêta à nouveau.

Les huttes et les hangars étaient à présent tout proches, mais aucune lumière ne brûlait derrière leurs fenêtres, aucune voix ne se faisait entendre.

Ce calme semblait de mauvais augure à Morane. Il avait l'impression qu'un danger se dissimulait derrière ce silence, derrière ces murs aveugles. Dans l'ombre, il sourit, se secouant pour chasser son appréhension. « Allons, pensa-t-il, pourquoi vouloir absolument tout peindre en noir ? Lemontov, Li-Chui-Shan et leur bande d'enfants du diable dorment sans doute à poings fermés. Quand mes petits amis leur tomberont dessus, ils n'auront même pas le temps d'ouvrir les yeux ; déjà, ils seront réduits à l'impuissance. »

Morane leva la main et, se dressant, montra à ses hommes le chemin du village. Silencieux comme des fantômes, ils parvinrent aux premières maisons sans avoir fait de mauvaise rencontre. À un moment donné, Bob, qui marchait en tête, trébucha sur un corps mou. Il se baissa et, à la lueur de la lune, se rendit compte qu'il s'agissait d'un des pirates de Li-Chui-Shan. La veste matelassée du Chinois était tachée de sang et la mort avait fait son œuvre. Plus loin, Morane découvrit plusieurs autres pirates, morts eux aussi. Le repaire semblait peuplé seulement de cadavres. Parmi ceux-ci cependant, Bob ne découvrit les corps d'aucun des matelots du yacht. Les morts étaient tous des Chinois, sans exception.

Bob sursauta. Une sorte de râle étouffé venait de lui parvenir, et il émanait de cette même maison où Frost et lui avaient été, pendant

un moment, retenus captifs par Lemontov et par Li-Chui-Shan. La porte en était grande ouverte. Sa mitraillette braquée, le doigt crispé sur la détente, Bob y pénétra. Dans la pénombre, il distingua trois formes humaines étendues immobiles sur le sol.

À nouveau, le râle se fit entendre, mais tout proche cette fois. Assurément, il venait d'être poussé par un des trois hommes étendus dans la pièce.

Rapidement, Morane se dirigea vers l'endroit où il savait trouver la lampe à pétrole qui, lors de sa première visite, éclairait l'intérieur de la hutte. Ilia découvrit et, tout près, une boîte d'allumettes.

Quand la lumière se fit, Morane n'eut aucune peine à reconnaître les trois hommes allongés sur le sol. Deux d'entre eux, vêtus de vestes matelassées, étaient Fu et Tchen, les deux Chinois auxquels Bob avait eu affaire précédemment ; le troisième était Li-Chui-Shan en personne. Fu et Tchen étaient morts. Quant à Shan, malgré la blessure de sa poitrine, il respirait encore. Quand Bob s'accroupit près de lui, il ouvrit les yeux.

— Lemontov, murmura-t-il. Lemontov…

Sa voix n'était plus qu'un souffle. Visiblement, le géant n'en avait plus pour longtemps à vivre.

— Que s'est-il passé ? interrogea Morane avec anxiété. Li-Chui-Shan ferma les yeux, puis il les rouvrit avec effort.

— Lemontov, dit-il encore. Il en voulait… à mon trésor. Il m'a tué pour se… l'approprier.

Cette fois, Li-Chui-Shan se tut définitivement. Ses yeux se fermèrent, sa tête roula de côté et il ne bougea plus.

Brusquement, la panique saisit Morane.

— Le *Mégophias* ! fit-il avec angoisse. Le *Mégophias* ! Comme un fou, bousculant les Mongols sur son passage, il se précipita au-dehors et se mit à courir en direction de la mer. Après avoir ainsi parcouru une distance de deux cents mètres environ, il déboucha sur un quai étroit, bordant une petite baie aux eaux calmes. Une baie aux eaux calmes sur lesquelles logiquement, le *Mégophias* et la *Montagne de Fortune* auraient dû flotter à l'ancre, mais qui, sous la lumière de la lune, se révélait vide.

Pour Morane, l'absence du yacht équivalait à la ruine de tous les espoirs.

•

Comme égaré, Bob continuait à contempler la baie déserte. Après s'être emparé du trésor de Li-Chui-Shan, Lemontov, il n'en doutait pas, avait fui avec les deux bâtiments… Ainsi, privés de tout moyen de regagner la civilisation, le professeur et lui se voyaient condamnés à demeurer sur cet archipel hostile où, seuls, régnaient la peur et le désespoir.

À ce moment, une voix dit en anglais derrière Morane : – Lâchez votre arme et retournez-vous lentement. Aussitôt revenu de sa surprise, Morane laissa tomber sa mitraillette et, lentement, pivota sur lui-même. Aussitôt quelqu'un s'exclama :

— Peeters !… C'est Peeters !…

Quatre hommes faisaient face à Morane, braquant sur lui leurs revolvers. Il reconnut aussitôt Carter, Lindsay, Rott et Kramer, les quatre matelots ayant appartenu à l'ancien équipage du *Mégophias*.

— Peeters !… dit encore Carter. Que faites-vous ici ?

— Mon vrai nom est Morane, fit Bob. Mais c'est à moi de vous demander : Que faites-vous ici ? Je vous croyais passés au service de ce forban de Lemontov.

— Nous n'avions pas le choix, expliqua Carter. Lemontov nous a menacés de nous tuer si nous n'acceptions pas de le servir, alors nous avons feint d'accepter. Mais, hier, un Mongol nommé Zoug s'est présenté, venant d'une île voisine où, affirmait-il, vous vous trouviez, vous et le professeur Frost. Lemontov a alors décidé de passer à l'action. Ses complices et lui ont assailli par traîtrise Li-Chui-Shan et ses pirates, les tuant sans pitié. Après s'être emparé du trésor de son ancien complice, Lemontov l'a embarqué sur la jonque et, prenant en remorque le *Mégophias*, a mis le cap sur l'île où, selon les dires de Zoug, vous vous trouviez. Le professeur et vous étiez, en plus de l'équipage qui bien entendu lui était tout acquis, les seuls témoins de sa scélératesse, et Lemontov voulait vous supprimer avant de fuir pour les mers du sud. Au moment du

départ, nous nous sommes cachés à terre, et les deux bateaux ont appareillé sans nous.

— N'avez-vous pas pensé, interrogea Morane, que Lemontov s'apercevrait tôt ou tard de votre défection et qu'il reviendrait pour vous éliminer vous aussi ?

Carter secoua la tête.

— Nous n'y avons guère songé tout de suite, fit-il. Nous ne voulions pas nous rendre complices d'un crime et nous n'avons eu qu'une seule pensée : nous cacher pour échapper à Lemontov. Naturellement, nous aurions pu accompagner celui-ci et tenter de vous venir en aide d'une façon ou d'une autre. Mais que pouvions-nous faire, à nous quatre, contre les forbans de Lemontov ?

Morane jugeait l'excuse des quatre hommes valables.

Ainsi, le plan du Russe, en organisant la croisière du *Mégophias*, était de s'emparer de la fortune de son ancien associé. La recherche du Serpent de Mer était seulement un prétexte – excellent, Bob devait l'avouer – destiné à amener le professeur Frost à conduire le *Mégophias* dans ces parages. De son côté, Zoug, sachant que le professeur et Morane avaient fui le repaire des pirates, était venu, pour se venger de l'affront que lui avait infligé le Français, prévenir Li-Chui-Shan et Lemontov dc leur présence au village mongol. Aussitôt, le Russe était passé à l'action.

— Depuis combien de temps le *Mégophias* et la jonque ont-ils appareillé ? demanda Morane à l'adresse de Carter. – Cette nuit même, vers une heure du matin.

À nouveau, le désespoir s'empara de Morane. Le jour allait bientôt se lever et, en ce moment même, les deux navires avaient sans doute déjà jeté l'ancre depuis longtemps devant l'île des Mongols. Que pourrait faire la poignée d'hommes demeurés au village contre les canons et les armes automatiques de Lemontov ?

Cette fois, tout s'écroulait autour de Bob, et il se laissa aller au découragement.

— Hélas, fit-il, nous ne pouvons plus rien. Pauvre professeur Frost ! Il doit déjà, à l'heure actuelle, avoir succombé sous les coups de ce scélérat.

— Ce n’est pas certain, intervint Bolt. Lemontov n’avait pas assez d’hommes pour équiper les deux vaisseaux. Comme la jonque possédait les moteurs les plus puissants, elle a pris le yacht en remorque. Un seul homme à bord du *Mégophias* suffisait pour le diriger.

— Mais pourquoi Lemontov s’est-il encombré des deux bateaux ? demanda Morane. Il pouvait s’embarquer soit à bord du *Mégophias*, soit à bord de la *Montagne de Fortune*.

Holt eut un geste vague.

— Malgré son apparence paisible, la jonque est redoutablement armée, fit-il remarquer. Elle est dotée de canons d’assez gros calibre, habilement dissimulés, et même de deux tubes lance-torpilles. Voilà sans doute pourquoi Lemontov, en prévision du combat que, pour vous capturer, il allait devoir livrer aux Mongols, a préféré monter à bord de la *Montagne de Fortune*. D’autre part, il n’aura pas voulu laisser le yacht derrière lui, à la garde de quelques forbans qui, à coup sûr, n’auraient guère hésité à s’en emparer. Quoi qu’il en soit, avec le yacht à sa remorque, la jonque aura dû notablement ralentir son allure.

Ces paroles rendirent un peu de son courage à Morane. – Vous avez raison, dit-il. Peut-être est-il encore temps de sauver le professeur Frost. Êtes-vous à mes côtés, mes amis ?

Les quatre matelots n’curent guère besoin de se consulter.

— Nous sommes à vos côtés, répondirent-ils d’une voix commune.

Bob Morane eut un petit rire nerveux, chargé de menace.

— Alors, dit-il, avec un peu de chance, nous pourrons peut-être encore empêcher Lemontov de triompher.

XV

Sans nourrir d'appréhensions, le professeur Frost avait vu partir Morane et les guerriers. Ayant appris à connaître son compagnon, il le savait capable à présent de mener à bien les entreprises les plus risquées. Quant à lui, il se sentait en sécurité sur l'île. Le vieux chaman allait de mieux en mieux, et il vouait une reconnaissance quasi sans bornes aux deux étrangers qui l'avaient sauvé.

Pourtant, ce matin-là, le savant se vit obligé de déchanter. L'aube venait à peine de pointer, quand un Mongol pénétra dans la hutte, où il se trouvait étendu sur un lit de fourrures, et le secoua vigoureusement par l'épaule. Frost ouvrit les yeux et le Mongol se mit à parler très vite, en tendant le bras en direction dc la mer. Son visage montrait tous les signes d'une intense terreur. Le paléontologiste ne comprenait rien, ou presque, à ce qu'il disait mais, il supposa que quelque grave événement devait se passer du côté de la mer.

« Le Mosasaure ! pensa Frost. Il aura réussi à sortir de la lagune et attaque le village. »

À tâtons, il chercha ses lunettes et les assujettit. En toute hâte, il passa ses vêtements, prit sa carabine et son revolver et bondit au-dehors.

Quand Frost arriva au bord de l'océan, une grande animation régnait sur le rivage. Les Mongols, pour la plupart des femmes, des enfants et des vieillards, se pressaient sur la grève, parlant et gesticulant avec animation. À peu de distance du goulet, à présent barré, mettant la mer en communication avec la lagune, deux navires se trouvaient ancrés à quelques encablures l'un de l'autre. Dans ces deux navires, le professeur Frost n'eut aucun mal à reconnaître la jonque *Montagne de Fortune* et le *Mégophias*. Il se rendit alors compte qu'il s'était trompé. Ce n'était pas le Mosasaure

qui attaquait le village, mais Boris Lemontov et ses pirates, ce qui ne valait guère mieux, au contraire.

« Bob et les guerriers sont partis par les récifs, pensa le savant. Les pirates, eux, sont venus par la pleine eau. Ainsi, ils n'ont pu se rencontrer. À moins…»

Déjà, le paléontologiste nourrissait de sombres pressentiments quant au destin de son ami. Pourtant, l'heure n'était guère aux pensées moroses. Lemontov et ses pirates étaient venus là, assurément dans un but hostile, et il fallait songer à la défense. Mais y aurait-il une défense possible, en l'absence des guerriers, contre des forbans prêts à tout et armés de canons, de grenades et d'armes automatiques.

Le professeur Frost s'était approché du vieux Nahm, qui avait été amené sur une civière. Le chaman leva les yeux vers lui. Dans son regard, il y avait une grande tristesse. – Ton ami et mes guerriers auront été vaincus, dit-il en pidgin, et à présent Li-Chui-Shan vient pour nous punir.

Mais Frost secoua la tête.

— Non, dit-il. Mon compagnon et tes guerriers n'ont pu parvenir au refuge des pirates avant que ceux-ci ne le quittent. En outre, la flottille a pris le chemin des récifs et les deux navires celui de la pleine mer ; tes guerriers et les pirates n'ont donc pu se rencontrer.

En lui-même, ignorant de la vérité, le savant n'était guère certain de l'exactitude de ses suppositions. Pourtant, ses paroles semblaient avoir en partie rassuré le chaman.

— Que comptes-tu faire ? interrogea-t-il.

— Nous défendre. La côte descend en pente assez raide vers la mer. Nous allons entasser de gros rochers en haut de la crête et, lorsque les pirates tenteront de mettre pied à terre, nous les ferons rouler sur eux.

Longuement, Nahm inspecta le rivage. L'endroit où ils se trouvaient était seul accessible. Partout ailleurs, les hautes falaises plongeaient à pic dans la mer.

— Tu as raison, dit le chaman. C'est là la seule façon de nous défendre. Avec les quelques guerriers dont nous disposons, nous ne pouvons espérer repousser les pirates. Leurs terribles armes

auraient tôt fait de nous décimer. Comme tu le suggères, je vais ordonner de rouler des rochers au sommet de la crête.

Mais Nahm n'eut guère le loisir de donner cet ordre. À hauteur du bordage de la jonque *Montagne de Fortune*, des flocons de fumée blanche venaient d'apparaître, et des obus firent voler en éclats les rocs de la grève. Presque en même temps, le roulement sourd des canons retentissait. Alors, parmi la bande des Mongols, saisis soudain par une terreur superstitieuse devant ces armes pareilles au tonnerre, ce fut la panique.

•

Debout sur le pont de la *Montagne de Fortune*, Boris Lemontov contemplait les éclatements des obus contre les rochers et la fuite désordonnée des Mongols. Sur son visage aigu, un sourire cruel se dessinait et parfois, un bref frémissement de ses épaules indiquait assez le plaisir qu'il prenait au spectacle.

« Bientôt, pensait-il, le professeur Frost et Morane seront, définitivement cette fois, en mon pouvoir, et alors je pourrai réaliser la fin de mon plan en les abandonnant, morts, dans une embarcation, au large de la côte d'Alaska. Maintenant que j'ai réglé son compte à mon vieil ami Li-Chui-Shan et que son trésor est en ma possession, plus rien ni personne ne pourra se mettre sur ma route. »

Le forban se tourna vers Sam Lester, l'ancien second du *Mégophias*, pour dire :

— Faites tirer quelques obus sur le village. Ainsi, lorsque nous descendrons à terre, ces mangeurs de poissons auront définitivement perdu toute envie de résister.

Quelques minutes plus tard, les projectiles éclataient parmi les huttes mongoles, jetant bas les toitures, faisant s'écrouler les murs de pierre. Le Russe eut un rire de triomphe, et il se tourna vers le Mégophias, solidement affourché sur ses ancres, à quelques centaines de mètres de là.

— Quand toute cette affaire sera terminée, murmura-t-il en frappant du talon le pont de la jonque, je coulerai cette vieille

barcasse et je m’embarquerai sur le yacht, une fois celui-ci débaptisé. Avec de l’argent… et des relations, il me sera aisé de lui trouver de faux papiers. Alors, à moi la grande vie.

À ce moment, Sam Lester lui toucha l’épaule.

— Regardez là-bas, capitaine !

Boris Lemontov se tourna vers la haute mer où, déjà toutes proches, une dizaine de petites jonques venaient d’apparaître.

Pendant un moment très bref, la surprise se lut sur le visage de Lemontov, puis il se mit à rire aux éclats.

— Ah, ces chiens de mer veulent nous prendre à revers ! Je vais leur apprendre. Quelques coups de canon les auront vite dispersés. Ensuite, Lester, vous mettrez un canot à la mer et irez à terre me cueillir le professeur Frost et son maudit compagnon.

XVI

Installé à l'avant de la jonque de tête, où Carter, Lindsay, Holt et Kramer avaient également pris place, Bob Morane considérait la *Montagne de Fortune*. Le *Mégophias*, lui, ne semblait guère prendre part au combat et, pour l'instant ; il préférait l'ignorer.

Impuissant, Bob avait assisté au bombardement du village mongol, bombardement qui, à part quelques destructions matérielles, ne semblait heureusement pas avoir fait trop de dégâts.

Malgré tout, la situation se révélait délicate car, cette fois, Morane ne pouvait plus espérer bénéficier de la surprise et ses hommes, s'ils avaient l'avantage du nombre, se trouvaient par contre désavantagés par les armes. Ils étaient deux cents, mais munis seulement de harpons, de haches, d'arcs et de flèches ; les pirates, au contraire, étaient à peine vingt, mais armés de canons, de grenades et de mitrailleuses. Holt avait même parlé de tubes lance-torpilles, ce qui n'était pas pour donner à Morane l'assurance de la victoire.

Bob se pencha vers Carter, Lindsay, Holt et Kramer. Tous quatre étaient armés de mitraillettes trouvées dans le repaire des pirates.

— Le seul moyen de vaincre, expliqua le Français, c'est de nous élancer à l'abordage. Nous allons nous déployer en un large arc de cercle et nous approcher à toutes rames de la jonque. Quand nous l'aurons atteinte, vous ouvrirez le feu en direction du pont, afin de forcer les défenseurs à se terrer. Alors, à la tête des guerriers, je tenterai de grimper à bord.

Carter fit la grimace.

— C'est une opération risquée, dit-il. D'ici à ce que nous ayons atteint la jonque, ces pirates ouvriront le feu sur nous, et beaucoup d'entre nous risquent d'y laisser leur vie.

Morane eut un geste d'impuissance.

— Je sais cela. Mais il nous faut absolument passer à l'action, ou nous avouer vaincus. D'ailleurs, je risque mon existence moi aussi. Libre à vous de reculer et de gagner la côte à la nage.

Les quatre matelots échangèrent un rapide regard, puis Carter parut se décider.

— Il ne sera pas dit, fit-il, que nous laisserons le professeur Frost dans le pétrin. Nous ferons comme si nous étions à la guerre et comme si on nous commandait d'aller au feu. Après tout, cela me rappellera le temps où je combattais à bord d'un destroyer, dans la mer de Corail.

— Et moi, fit Holt, celui où les Japonais nous en faisaient voir de toutes les couleurs à Guadalcanal et à Iwo Jima.

Kramer se mit à rire.

— Ah, si vous aviez été à Pearl Harbor le jour du grand feu d'artifice ! Tous les obus tirés par cette jonque de malheur ne pourront jamais, en comparaison, que me faire l'effet de vulgaires pétards.

— J'étais sur un porte-avions, fit Lindsay à son tour. Quand un avion-suicide japonais, chargé de bombes, se précipitait sur le pont, personne à bord n'avait envie de rire.

Bob se sentit rassuré. Les quatre matelots n'étaient pas hommes à se vanter et, avec eux à ses côtés, il lui restait peut-être encore une chance d'apprendre à vivre à ce sacripant de Lemontov et à sa bande de gens de sac et de corde.

Se dressant à la proue dc l'embarcation, Morane écarta les bras pour signifier aux autres jonques de se déployer. Mais, avant même que l'ordre pût être exécuté, la *Montagne de Fortune* avait ouvert le feu sur la flottille. Deux jonques, touchées sous la ligne de flottaison, coulèrent à pic et leurs occupants se mirent à nager vers la rive la plus proche. Sous l'avalanche de projectiles, cinq des jonques rescapées avaient pris la fuite. Les trois autres, dont celle portant Morane et les trois matelots, montées sans doute par des équipages plus courageux, se mirent à avancer à toutes rames vers le vaisseau pirate. Morane avait pris l'aviron de gouvernail de la jonque de tête et, de la voix, encourageait les rameurs. Pourtant, au fur et à mesure que l'on approchait de la *Montagne de Fortune*, le feu se faisait plus

nourri. Bientôt, il se révéla impossible d'avancer encore. L'une des trois embarcations avait été gravement endommagée et plusieurs Mongols blessés par des éclats. Continuer eût été courir au suicide. Une seconde jonque fut endommagée à son tour. Seule, celle à bord de laquelle les Blancs avaient pris place demeurait intacte. Pesant sur le gouvernail, Morane lui fit rebrousser chemin vers l'autre extrémité de la petite baie où se déroulait le combat. Il avait sous-estimé la puissance de feu de la grande jonque noire et, dès la première tentative, il avait dû s'avouer vaincu.

•

À bord de la *Montagne de Fortune*, Lemontov triomphait. Il croyait avoir affaire uniquement à des Mongols et, sans savoir que Bob Morane se trouvait sur l'une des jonques assaillantes, il avait ordonné de cesser le feu.

— Ces mangeurs de poisson me semblent en avoir assez, cria-t-il à l'adresse de Sam Lester. Inutile de gaspiller nos munitions à tirer sur quelques fuyards. S'ils font mine de revenir, il sera toujours temps de leur envoyer quelques pruneaux supplémentaires. Je ne pense pourtant pas qu'ils aient le désir de revenir s'y frotter.

Lester semblait se réjouir lui aussi du tour pris par les événements. Appuyé contre l'affût d'un canon-revolver dont il venait de se servir, il donnait libre cours à son allégresse.

— Avez-vous vu ce que nous leur avons passé, capitaine ? Pas à dire, le matériel de ce gros lard de Li-Chui-Shan, qui doit être en train de nourrir les asticots pour le moment, est de première bourre. C'était un type prudent, Li-Chui-Shan, et il savait s'entourer de tout le confort moderne.

Un ricanement sinistre fusa d'entre les lèvres minces de Boris Lemontov.

— Shan n'était ni assez prudent ni assez rusé pour moi, fit-il avec suffisance. Cela lui a coûté la vie. Maintenant, cela va être au tour du professeur Frost et de ce Morane que le diable emporte.

Du doigt, le Russe désigna l'un des canots accroché au bordage de la jonque.

— Vous allez prendre une dizaine d'hommes avec vous, Sam, et descendre à terre pour me ramener Frost et Morane. Ne craignez rien, les Mongols doivent avoir leur compte et ils ne vous opposeront aucune résistance.

L'ancien second du *Mégophias* éclata d'un rire gras.

— S'ils veulent absolument nous chercher des ennuis, nous aurons nos mitrailleuses et nos grenades pour les remettre à la raison.

Boris Lemontov eut un clin d'œil entendu à l'adresse de son complice.

— Allez-y mon vieux Sam, je vous donne carte blanche. Dans la mesure du possible, je veux le professeur Frost et Morane vivants. Pourtant, si vous ne pouvez faire autrement, ramenez-les-moi morts. Cette petite partie de cache-cache a assez duré.

Sam Lester porta la main à son épaule droite, là où la balle de Bob Morane l'avait touché, lors de la bagarre à bord du *Mégophias*.

— Soyez tranquille, capitaine, dit-il. J'ai moi aussi un petit compte à régler avec ce Français de malheur.

XVII

Du fond de la baie où le reste de la flottille s'était réfugié, Bob assistait, impuissant, à la mise à l'eau du canot qui, de la *Montagne de Fortune*, allait conduire les pirates à terre. Il vit Lester et ses hommes prendre place à bord de l'embarcation et faire force rames en direction de la grève. Les bandits n'étaient certes qu'une poignée, mais solidement armés et dépourvus de tout scrupule. Ils ne tarderaient pas, Morane le savait, à venir à bout des quelques guerriers demeurés avec le professeur Frost.

« Si seulement nous pouvions gagner la terre nous aussi, pensait Bob. Nous sommes cinq hommes décidés et armés de mitraillettes. Nous parviendrions bien à venir à bout de cette bande de forbans. »

Tenue en respect par les canons de la *Montagne de Fortune*, l'embarcation montée par Bob ne pouvait gagner la terre sans courir le risque d'essuyer un feu meurtrier. Les deux autres jonques, ayant participé au vain assaut contre le vaisseau chinois, étaient gravement endommagées. Quant à celles qui, dès le début de la bataille, avaient rompu le combat, elles demeuraient prudemment au large, hors de portée des canons.

Et, là-bas, l'embarcation des pirates progressait en direction de la côte. Morane serra les poings, si fort qu'il sentit ses ongles lui blesser les paumes.

— Il faut faire quelque chose, dit-il d'une voix sourde. Il faut faire quelque chose ! Si seulement nous pouvions aborder.

Il jeta un regard désespéré autour de lui, mais les falaises paraissaient partout impraticables, sauf peut-être là-bas, au-delà de l'entrée du goulet menant à la lagune, où un éboulis semblait permettre d'accéder au sommet.

Du doigt, Morane désigna cet endroit à Carter et à ses trois compagnons.

— Tâchons d’aborder là-bas, dit-il. C’est notre seule chance de porter secours au professeur Frost. En longeant les falaises, nous serons suffisamment loin de la *Montagne de Fortune* pour que le tir de ses canons puisse être réellement efficace.

D’un coup d’œil, les quatre hommes jugèrent la situation. Finalement, Carter hocha la tête.

— C’est faisable, dit-il. Nos Mongols sont de solides rameurs et nous pouvons prendre pied sur l’île en même temps que les pirates.

Du geste, Morane fit comprendre aux Mongols ce qu’il attendait d’eux, mais ils secouèrent la tête, effrayés. Ils devinaient en effet que, en se remettant à avancer, la jonque déclencherait en même temps le tir ennemi, dont ils avaient pu, quelques minutes plus tôt, apprécier la redoutable efficacité.

Et, soudain, Bob oublia que les rameurs ne connaissaient pas le français, pas plus que l’anglais d’ailleurs, ni aucune autre langue que la leur.

— Souquez, vous m’entendez ! Souquez, bande de couards, ou bien…

Poussé par une colère froide, il braqua sa mitraillette vers les Mongols. Après tout, c’était aussi leur combat. Les rameurs le comprirent-ils ou furent-ils subjugués par le ton du Français ? Toujours est-il qu’ils se mirent à tirer de toutes leurs forces sur les avirons. La jonque, arrachée soudain de son immobilité, fila vers le goulet. Elle avait à peine franchi une centaine de mètres, quand le canon-revolver du yacht se mit à nouveau dc la partie. Pourtant, comme Bob l’avait pensé, son tir, rendu peu précis par la distance, se perdait inutilement et les obus faisaient jaillir l’eau tout autour de la jonque, sans toucher celle-ci.

Courbés sur leurs avirons, les Mongols, aiguillonnés par le danger, souquaient comme des damnés, et l’embarcation, dirigée par Morane semblait voler littéralement sur l’eau. Elle allait atteindre le goulet, quand le canon cessa de cracher sa mitraille. Déjà, les rocs du barrage fermant le passage entre la mer et la lagune où se trouvait enfermé le Grand Mosasaure, défilaient le long des flancs de la jonque. Soudain, Holt tendit un bras vers la droite, eu hurlant :

— Là, regardez !…

À fleur d'eau, un objet fusiforme, laissant derrière lui un étroit sillage filait vers la jonque.

— Une torpille ! cria Morane.

Sans doute là-bas, sur la *Montagne de Fortune*, Boris Lemontov, jugeant de l'inutilité de son tir, avait-il recours à cet ultime moyen pour mettre définitivement hors de combat le vaisseau ennemi.

Dans quelques secondes, la torpille, bien dirigée, allait atteindre la jonque. Mû par un réflexe désespéré, Morane pesa soudain sur l'aviron de gouverne et l'embarcation, tel un cheval soudain bridé, pivota sur elle-même, tournant son avant vers le large. La torpille passa à quelques mètres à peine de son flanc droit et, continuant sa course, alla percuter contre le barrage. Il y eut une violente déflagration. Des rochers furent projetés en l'air et une trombe d'eau vaporisée retomba sur la jonque.

Sans se soucier de cette inoffensive averse, Morane redressa l'embarcation.

— Allez-y, souquez, hurla-t-il à l'adresse des Mongols.

JI nous faut aborder avant que ce tueur de petits enfants ait le temps de nous envoyer un autre de ses cigares !

Sans comprendre les paroles de cette brève harangue, les rameurs en saisirent sans doute le sens car, à nouveau, la jonque vola sur l'eau. Elle toucha le rivage à hauteur de l'éboulis et tous, hommes jaunes et hommes blancs, d'un élan commun, sautèrent parmi les rocs.

Là-bas, le canon-revolver avait repris sa chanson et les obus faisaient maintenant voler en éclats la paroi de la falaise.

Et, tout à coup, entre deux rafales, les Mongols, leurs visages tournés en direction du goulet, se mirent à pousser de grands cris de terreur. Ensuite, ils se jetèrent à genoux, la face contre le roc, en continuant à hurler d'épouvante.

Du goulet lui-même, une forme monstrueuse venait de jaillir, fendant l'eau à la vitesse d'un hydroglisseur. Aussitôt, Morane reconnut le Grand Mosasaure. Il comprit que la torpille, en pulvérisant le barrage, avait rendu sa liberté au saurien géant et que

ce dernier, prisonnier depuis des années à l'intérieur dc la lagune, s'empressait de regagner la haute mer.

Puissamment, son long corps musculeux ondulant horizontalement à la surface de l'eau, le Mosasaure nageait vers la *Montagne de Fortune*, qui lui barrait le chemin vers l'océan. Alors, le canon-revolver se remit à tirer avec, cette fois, le monstre pour cible. Les obus frappaient l'eau tout autour du Mosasaure ; l'un d'eux dut finalement le toucher, car la mer se teinta de rouge. Le saurien ne devait cependant par être frappé à mort, car il continuait à nager, avec une rage accrue, vers la grande jonque. Un nouvel obus le toucha, mais sans l'arrêter.

Le Mosasaure était maintenant tout près de la *Montagne de Fortune*. Son énorme tête frappa la coque de bois à la façon d'un bélier. Les planches cédèrent et une vaste brèche béa, par laquelle l'eau s'engouffra dans les cales.

Rendu furieux par ses blessures, le reptile s'acharnait sur la jonque, agrandissant sans cesse la brèche. La *Montagne de Fortune* coulait rapidement. Tout autour, une dizaine d'hommes nageaient, tentant désespérément d'atteindre la côte. Non content de sa victoire sur le vaisseau, le monstre s'en prit alors à eux, les broyant entre ses redoutables mâchoires, les balayant de sa lourde queue.

En quelques secondes, tout fut terminé. Autour du Grand Mosasaure, la mer était rouge de sang. Et tout à coup, l'énorme tête de crocodile se dressa au-dessus de la surface, pour retomber ensuite dans de grands éclaboussements. Le corps musculeux eut un dernier soubresaut avant de s'immobiliser définitivement. Et le terrible Mosasaure ne fut plus qu'un grand cadavre doucement balancé par les flots.

•

Les yeux agrandis par l'épouvante, Morane et ses compagnons avaient assisté à ce drame rapide, croyant vivre une de ces légendes nordiques où le Serpent de Mer coule de paisibles nefs. Mais la *Montagne de Fortune* n'était pas une paisible nef, il s'en fallait de beaucoup. Pourtant, cela ne l'avait pas empêché d'être

détruite par cette effrayante entité sortie du fond de la mer et des âges pour faire justice.

Pendant le bref combat ayant opposé la bête au navire, le temps avait été comme suspendu et la barque, à bord de laquelle Sam Lester et ses hommes avaient pris place, s'était immobilisée à peu de distance de la côte, comme si la terreur brisait la force des rameurs. Morane et ses compagnons, au bas de l'éboulis, s'étaient sentis frappés par la même impuissance, comme s'ils avaient été soudain changés en pierre.

Le premier, Bob reprit conscience avec le réel. La *Montagne de Fortune* avait disparu sous les flots et, seul, le cadavre du Mosasaure demeurait comme témoin du drame. Là-bas, à l'entrée de la baie, le *Mégophias* tintait et se balançait doucement sur ses ancres.

Morane se secoua et passa une main sur son visage, comme pour en arracher le masque de la terreur. Il montra l'éboulis.

— Grimpons, cria-t-il. Nous n'avons pas encore gagné la partie.

Sans attendre, la mitraillette passée en bandoulière autour du cou, il s'élança parmi les rochers. Carter, Lindsay, Holt et Kramer bondirent à sa suite, puis les Mongols. Ils arrivèrent sans encombre au sommet de la falaise et, sans attendre, se mirent à courir vers la crête dominant la grève où le canot de Lester, qui s'était remis à avancer, devait accoster.

Morane atteignit la crête au moment même où des coups de feu partaient du canot. Des balles sifflèrent à ses oreilles et il se jeta à plat ventre, à l'abri d'un bloc de basalte.

Les pirates, Sam Lester en tête, venaient de sauter à terre. Morane décrocha la mitraillette pendue à son cou, visa soigneusement et lâcha une courte rafale. Les balles firent voler le roc en poussière devant les pieds de Lester.

Celui-ci s'arrêta, comme si un mur invisible s'était soudain dressé devant lui.

— Mieux vaut vous rendre, Lester, cria Bob. Vous êtes acculé à la mer et n'avez aucune chance d'en sortir.

Auprès de Morane, Carter, Lindsay, Holt et Kramer s'étaient allongés à leur tour, braquant leurs armes. Là-bas, Lester et ses

hommes hésitaient…

— Et si nous vous délogions à coups de grenades ? cria enfin l'ancien second du *Mégophias*.

— Je ne vous conseille pas d'essayer, répondit Bob.

Avant qu'un seul d'entre vous ait eu le temps de dégoupiller une grenade, vous seriez tous changés en passoires.

Sur la grève, un des bandits porta la main à sa ceinture, mais Morane lui entoura les pieds d'un déluge de plomb. Des parcelles de rocher, détachées par les balles, criblèrent les jambes du pirate ; sa main retomba le long de son corps.

Il y eut un long moment d'attente. Visiblement, Sam Lester se rendait compte que ses adversaires, bien abrités et occupant une position surélevée, possédaient un réel avantage sur sa troupe. Bob le vit parler à voix basse à ses hommes qui, aussitôt, se mirent à marcher à reculons vers le canot.

— C'est inutile d'essayer de rembarquer, hurla à nouveau Morane. Jamais vous n'atteindrez le yacht. Retournez-vous.

Les jonques qui, tout à l'heure, avaient fui devant la canonnade, revenaient en faisant un grand détour pour éviter le cadavre flottant du Mosasaure. Cette manœuvre les avait portées à hauteur du *Mégophias* dont elles interdisaient à présent l'accès.

Sam Lester laissa échapper une exclamation de dépit et avança de quelques pas en direction de la crête.

— Quelle solution proposez-vous, monsieur Morane ? demanda-t-il.

— Jetez vos armes sans tenter de vous en servir, répondit Bob. Puis levez les bras au-dessus dc la tête. Vous serez nos prisonniers. Plus tard, nous vous remettrons entre les mains des autorités.

— Et si nous refusons ?

— Vous n'êtes pas en position de refuser, Lester. Si vous tentez de résister, vous serez tous abattus sur place.

À voix basse, les pirates se concertèrent. Finalement, Lester jeta sa mitraillette devant lui, sur le sol ; aussitôt, ses compagnons l'imitèrent.

— Vous avez gagné, monsieur Morane. Nous nous rendons.

— Écartez-vous les uns des autres, et levez les mains en l'air.

D’un même mouvement, les bandits obéirent. Alors, Bob, Carter, Lindsay, Holt et Kramer se dressèrent et, leurs mitraillettes braquées, descendirent vers eux.

Quand tous les bandits eurent été dépouillés de leurs grenades et de leurs revolvers, Sam Lester éclata de rire. – Et dire, monsieur Morane, que je vous ai moi-même engagé pour prendre part à cette satanée croisière. J’aurais mieux fait de me pendre ce jour-là.

Morane jeta au forban un regard dépourvu de toute aménité.

— C’est le jour même de votre naissance que vous auriez dû vous pendre, Lester.

Suivi des Mongols demeurés au village, le professeur Frost franchissait la crête. La joie se lisait sur son visage épanoui. Il s’avança vers Morane et lui serra chaleureusement la main.

— Vous m’avez une fois encore sauvé la vie, Bob, dit-il. Sans vous, nous y passions tous.

En quelques mots, Morane mit le savant au courant des événements qui s’étaient déroulés depuis son départ de l’île, la nuit précédente. Frost poussa un long soupir comme si, soudain, il se soulageait de toute l’angoisse accumulée au cours de ces terribles jours.

— Enfin, dit-il, Lemontov et Li-Chui-Shan sont morts, et le yacht nous est revenu. Nous pourrons télégraphier à Seattle pour réclamer un bateau de secours et des hommes d’équipage.

Du doigt, Morane montra le cadavre du Grand Mosasaure, que le courant poussait lentement vers la côte.

— Vous avez même votre Serpent de Mer, professeur.

Un fameux gibier, il faut l’avouer.

Sur le visage du savant, une expression de regret se peignit soudain.

— Oui, dit-il, mais mort hélas ! Quel triomphe si j’avais pu le prendre vivant !

— En lui mettant du sel sur le bout de la queue, sans doute ? dit Morane. Je vous vois déjà arrivant dans le port de Seattle, traînant en laisse derrière le *Mégophias*, le Grand Mosasaure en personne. Tous les Tartarins de la canne à pêche se suicideraient de dépit. De toute façon, soyez sans crainte, quand nous ramènerons la dépouille

du Mosasaure, squelette et peau, votre nom brillera avec un éclat jamais encore égalé.

— Et ce sera à vous que je devrai cette gloire, mon cher Bob. Voilà pourquoi je propose d'appeler notre Mosasaure *Mosasaurus moranensi*.

Mais Bob secoua la tête.

— Rien à faire, dit-il. Avoir mon nom accouplé à celui de ce géant, je me sentirais écrasé et je ne tarderais guère à être tourmenté par un complexe d'infériorité. Non, baptisons notre Mosasaure Mosasaurus frost.

Le paléontologiste se mit à rire.

— Ne vendons pas la peau dc la bête avant d'avoir… dépecé celle-ci. Ce sera un rude travail, car les Mongols se refuseront sans doute à nous aider.

— Qui sait !… Ils se sont assurément rendu compte que leur dieu Dragon n'était pas immortel, ils le descendront sans doute de son piédestal. Avec leur aide, nous réussirons bien à venir à bout de cet énorme morceau dc viande et…

Bob Morane s'interrompit. Son regard s'était fixé sur une forme allongée – Bob aurait hésité à donner à cette chose le nom d'homme – qui venait de s'échouer sur la grève.

— Regardez là-bas, professeur…

Tous deux avancèrent de quelques pas et ne purent réprimer un frisson d'horreur. La chose en question n'était autre que le corps mutilé de Boris Lemontov. Le visage, demeuré intact comme par miracle, ne permettait guère d'en douter.

— Pauvre diable ! fit le savant. Et quelle horrible mort !

Gravement, Morane hocha la tête.

— Oui, pauvre diable, certes, fit-il. Pourtant, ne le plaignons pas trop. Lemontov, lui, nous eût supprimés sans remords. Il appartenait à cette sorte d'êtres pour lesquels le mot pitié n'existe pas. Tout ce qu'ils ont d'humain, c'est la forme. Lemontov voulait le trésor de Li-Chui-Shan. Ce trésor est à présent au fond de l'eau avec la jonque. *Montagne de Fortune*, et ce n'est pas moi qui irai l'y chercher. Tout ce qui nous reste, c'est le Mosasaure, et sa dépouille vaut tous les trésors de la terre, vous le savez.

Le professeur Frost eut un signe affirmatif.

— Vous avez raison, Bob, elle vaut tous les trésors de la terre, du moins pour moi, savant. Cependant, c'est un peu grâce à Lemontov que cette croisière se termine par un succès. C'est lui qui a tué le Mosasaure, ne l'oublions pas.

Morane se détourna du cadavre, dont la vue le remplissait d'une insurmontable lassitude, à laquelle ne se mêlait pourtant ni dégoût, ni pitié.

— Je n'oublie rien, professeur, dit-il. Boris Lemontov était prêt à tous les crimes. Malgré cela, c'était un rude gaillard… et un fameux chasseur. Jamais, un tueur de gros gibier n'aura pu aligner un tel tableau de chasse.

XVIII

Accoudés à la lisse, à l'arrière du *Mégophias*, Bob Morane et le professeur Frost regardaient s'estomper dans le lointain les îles de l'archipel, masses noires, indistinctes, tachant l'horizon gris. À gauche, à droite, très loin, les formes blanches des icebergs se dressaient, scintillant sous les rayons obliques du soleil et marquant la limite des eaux réchauffées par les geysers sous-marins.

Chose étrange, cette fois il n'y avait pas de regret dans le cœur de Morane. Le professeur Frost et lui venaient d'échapper à un monde inhumain, où tout, hommes, bêtes et éléments, s'était ligué pour leur rendre l'existence précaire, et Bob se sentait heureux de s'en détourner. À quelques encablures du yacht, le vieux chalutier envoyé par les autorités au secours du *Mégophias* avançait péniblement, faisant songer, avec son allure cahotée, à un basset courant aux côtés d'un fin lévrier. Cependant ce chalutier, bas sur l'eau, avec sa coque noire tachée de rouille, représentait pour Bob la délivrance. Mais en était-il bien de même pour le professeur Frost ? Celui-ci paraissait songeur et il regardait en direction de l'archipel avec, semblait-il, une certaine nostalgie.

— À quoi donc pensez-vous, professeur ? demanda Morane. Vous me donnez l'impression de nourrir des regrets. Pourtant, en fin de compte, cette croisière s'est terminée par un succès. La peau et les ossements du Grand Mosasaure sont dans les cales. Une fois aux États-Unis, il ne vous restera plus qu'à les faire monter. Alors, pour vous, ce sera la gloire. Une gloire qui éclipsera celle des Cuvier, des Owen, des Saint-Hilaire. Que pouvez-vous donc désirer de plus ?

Le paléontologiste eut un geste vague, puis il montra l'océan, très loin, en direction de l'archipel.

— Sans doute oubliez-vous, mon cher Bob, que, là-bas, nous avons vu deux Mosasaures en vie. Le premier en mer libre ; le

second dans la lagune. Celui dc la lagune est mort. Il doit donc rester au moins un Mosasaure vivant là-bas, prisonnier des eaux tièdes. Voilà où vont mes regrets.

Le Français se mit à rire.

— Vous voilà revenu à vos idées de capture. Mais le savant secoua la tête.

— Non, dit-il, mais ce Mosasaure demeuré en mer libre, nous aurions pu étudier ses mœurs, le photographier, le filmer.

— Si vous vous en souvenez, professeur, quand nous avons rencontré ledit Mosasaure, nous n'étions guère dans la position de faire ce que vous dites. Nous ne pensions qu'à une chose : sauver nos vies. Et puis, nous n'avions ni appareils photos, ni caméras. Quelques litres d'essence auraient, en ce moment-là, fait bien mieux notre affaire.

Le professeur Frost ne répondit pas tout de suite. Au bout d'un moment il se secoua, comme s'il s'arrachait à un rêve.

— Vous avez raison, Bob, fit-il, quelques litres d'essence auraient fait bien mieux notre affaire. Pourtant, si nous avions pu photographier, filmer ce Mosasaure en pleine action ! Quelle perte pour la science !

— Jamais vous ne serez satisfait, professeur. Pendant des années, vous avez sillonné les océans à la recherche du Serpent de Mer et, maintenant que vous avez sa dépouille dans vos cales, vous voulez des photos, des films, que sais-je ?

— Nous autres, hommes de science, sommes ainsi. Jamais satisfaits de nos découvertes parce que, toujours, il nous reste d'autres découvertes à faire. Enfin, rien ne m'empêchera de revenir, dans quelques mois, visiter à nouveau ces parages. Le Mosasaure survivant, s'il est seul, ne quittera pas les abords de l'archipel car, en eaux froides, il ne tarderait pas à mourir. Ainsi, avec un peu de patience, j'aurai certainement l'occasion de le rencontrer à nouveau et de le photographier, de le filmer à mon aise.

Frost se tut, puis il dit à nouveau :

— Puis-je vous poser une question, Bob ?

— Allez-y, professeur, ne vous gênez pas.

— Que contenait ce paquet que vous avez fait enfermer dans la chambre froide du yacht, juste après avoir quitté l'île des Mongols ?

Bob Morane sourit.

— Ce que contenait ce paquet ? dit-il. Tout simplement un quartier de viande, séchée et salée, de notre Mosasaure. J'en offrirai un morceau à tous mes amis. Ceux qui refuseront en faisant la grimace seront rejetés. J'aime les gens qui savent mordre à pleines dents dans la chair, parfois amère mais, pourtant, toujours savoureuse, de l'inconnu.

FIN

NOTES

Que savons-nous du Serpent de Mer ?

Une expédition océanographique danoise, dirigée par le professeur Schmidt, a rapporté il n'y a guère, une nouvelle qui stupéfia les zoologistes du monde entier. Jetant ses filets au large des côtes ouest d'Afrique, l'expédition ramena à l'air libre des larves d'anguilles longues de 1 m 80 et qui, selon les plus modestes estimations, devaient, à l'état adulte, atteindre une taille minima de 14 mètres. Selon le professeur Schmidt, ce seraient certains spécimens de ces anguilles géantes, d'une espèce inconnue jusqu'à nos jours, qui, apparaissant de temps à autre à la surface des océans, auraient donné naissance à la légende du Grand Serpent de Mer.

Pour le grand public, ce Serpent de Mer n'est rien d'autre qu'une invention des journaux à sensations qui, à certaines époques creuses, se servent de lui pour pallier la rareté de leurs informations. Ceci est en partie vrai puisque, au siècle dernier, un quotidien parisien, le Constitutionnel, s'est à jamais rendu célèbre en publiant chaque année, à l'époque des vacances, le rapport plus ou moins fantaisiste de quelque marin ou voyageur ayant rencontré le monstre au cours de son dernier voyage. La polémique qui s'ensuivait permettait au journal de remplir une grande partie de ses colonnes pour une durée de plusieurs semaines.

Il y a cependant aujourd'hui trop de témoignages en faveur de l'existence du Grand Serpent de Mer pour qu'il soit permis de considérer celui-ci uniquement comme une création de l'imagination humaine. Les zoologistes sont d'ailleurs formels : le Serpent de Mer, puisque c'est le nom que l'on continue à donner au grand inconnu des océans, n'est pas un mythe.

Sa majesté « le très terrible animal »

Déjà, dans leurs récits, Aristote et Pline parlent du mystérieux monstre marin. Mais il faudra attendre les XVIe et XVIIe siècles pour que des auteurs scandinaves, comme. Olaüs Magnus (522), Aldrovan Pus (1640) et Adam Obaris (1640), décrivent l'animal de façon fort vague et le disent capable d'entraîner un vaisseau par le fond et de dévorer un homme en une seule bouchée. Olaüs Magnus, dans son *Historia Septentrionatibus*, appelle le monstre *Serpens Norwagicus* (Serpent de Norvège) et lui assigne une longueur de 200 pieds (70 mètres environ). Pour tous, il est le « très terrible animal ».

En 1743, Hans Egede met un peu plus d'exactitude dans ses descriptions. L'animal, qu'il rencontra dans les environs du Groënland, était à demi soulevé au-dessus des flots et lançait, par sa gueule béante, une trombe d'eau. Il était velu et portait quatre puissantes nageoires. « Ce très terrible animal, écrit Egede, se dressa si haut au-dessus des flots que sa tête dépassa la hune de notre vaisseau. »

Vers la même époque, l'évêque-zoologiste Eric Pontoppidan, dans son *Histoire Naturelle de Norvège*, prit parti en faveur de l'existence du *Serpens Norwagicus*. Il ne l'avait pas vu lui-même, mais avait foi en la parole de navigateurs, dont Thorlack Thorlackson, qui assuraient avoir rencontré le « très terrible animal ». Pontoppidan, chez qui l'évêque prenait souvent le dessus sur le naturaliste, écrit très sérieusement : « Si l'on ne voit pas plus souvent le Grand Animal, c'est parce qu'il passe sa vie dans les profondeurs de la mer, par suite d'une sage et prévoyante disposition du Créateur en vue de la sécurité de l'homme. »

L'apport des temps modernes

Quittons les savoureux XVIe, XVIIe et même XVIIIe siècles, où les naturalistes prenaient le Serpent de Mer comme preuve de la bonté divine, et atteignons les temps modernes où ledit Serpent de Mer a dû, par la force des choses, quitter le domaine de la légende pour celui de la science.

Dès le XIXe siècle, les descriptions du monstre se précisent. En outre, contrairement aux siècles précédents, son habitat ne semble plus se limiter aux mers nordiques. On l'aperçoit sous toutes les latitudes, dans la mer des Caraïbes, dans l'océan Indien, dans le Pacifique, dans les mers de Chine. Il y eut ainsi, en deux siècles, plus de deux cents rencontres, dont nous nous contenterons de citer les principales.

Le 4 octobre 1848, la corvette anglaise *Daedalus*, commandée par le capitaine McQuhae, rentre au port de Plymouth, venant des Indes Orientales. Entre le cap de Bonne· Espérance et l'île Sainte-Hélène, le capitaine et l'équipage avaient, le 6 août à 5 heures du matin, par 20 degrés 44 minutes de latitude sud et 9 degrés 22 minutes de longitude, aperçu un monstre marin nageant près du navire. La partie supérieure du corps, longue de 20 mètres environ, émergeait seule. La tête dominant l'eau de 4 pieds, ressemblait à celle d'un serpent. L'animal semblait posséder une crinière et évoluait si près du *Daedalus* que le capitaine put en prendre un rapide croquis et déclarer par la suite : « S'il avait été une de mes vieilles connaissances, je l'aurais tout de suite reconnu. » Cependant, lorsqu'on demanda son avis sur cette rencontre à Sir Richard Owen, le plus célèbre paléontologiste européen de l'époque, celui-ci déclara ne pouvoir enregistrer le rapport du capitaine McQuhae et de son équipage parce que ces hommes n'étaient pas des savants qualifiés.

Neuf ans plus tard, en 1857, le capitaine Harrington publiait dans le *Times* de Londres, des extraits du journal de bord tenu par lui sur *Le Castilian*, naviguant entre Bombay et Liverpool. À environ 7 mètres du navire, un animal marin de grande taille avait poussé, à 4,5 mètres de la surface de l'eau, sa tête large de 2,5 mètres à

3 mètres. Cette page de journal était signée des noms du capitaine, de son suppléant et de l'officier en second.

En 1872, John Macrae, pasteur à Gleveley, Inverness, et David Twopenny, vicaire à Stockburry. Kent, aperçurent, eux aussi, le Grand Animal. Les deux ecclésiastiques naviguaient sur un petit bateau, le *Léda*, dans le Sound of Sleat, entre l'Écosse et l'île de Skye, lorsqu'une bête marine de grosse taille jaillit des flots et s'enfuit devant eux. D'autres personnes, montées sur un second bateau de plaisance, aperçurent également l'animal et suivirent ses évolutions à la longue-vue. Tous les assistants le décrivirent de la même façon : un cou long, une tête serpentine, une sorte de crinière et deux paires de pattes palmées.

Le commandant Pearson, de la Royal Navy, adressait en 1877 à l'Amirauté Britannique un compte rendu rédigé à bord du yacht *Osborne*, suivant lequel, le yacht naviguant le long des côtes de Sicile, trois officiers remarquèrent une bête gigantesque nageant non loin du bord. Le rapport disait : « À la surface d'une mer calme, émergeait une rangée de nageoires appartenant visiblement au même animal. Une de ces nageoires avait certainement 2 mètres de long. Lorsque le yacht approcha, les nageoires disparurent mais, alors, un formidable monstre marin émergea près du beaupré. La tête était celle d'un phoque et devait avoir environ 2 mètres de diamètre ; le cou était long et mince et, de temps à autre, le monstre levait la tête bien haut au-dessus de la surface de l'eau. La partie avant du corps avait 7 mètres de diamètre aux épaules. Les pattes palmées étaient larges de 5 mètres. La partie visible de l'animal pouvait être estimée à 18 mètres de long et était lisse comme le corps d'un phoque. »

À la suite de cette dernière rencontre avec le « très terrible animal », un savant hollandais fort sérieux, le Pr A.C. Oudemans, directeur de la Société Royale Zoologique de La Haye, publia, en 1892, un ouvrage très documenté intitulé « Le Grand Serpent de Mer… » Comme nous le verrons plus loin, Oudemans s'efforce, dans ce livre, à trouver une identité au monstre, à l'existence duquel il croit totalement, au point de finir par lui donner un nom et par le classer dans un ordre animal bien défini.

Mais, le 4 décembre 1893, le capitaine R.J. Cringle, du *Umfuli*, steamer voyageant sur la ligne du Natal, apercevait, à 5 h 30 de l'après-midi, par 21 degrés 40 minutes de latitude nord et 17 degrés 30 minutes de longitude, un grand animal ressemblant à un plésiosaure, saurien dis· paru, à corps de barrique, à long cou et à tête serpentine. L'animal nageait très vite. Sa tête et son cou avaient une longueur de 5,50 mètres. Sa peau était lisse et de longues dents lui sortaient de la gueule. Le 7 décembre 1905, au large des côtes du Brésil, les passagers du yacht *Walhalla* faisaient une rencontre similaire. Deux de ces passagers, G. B. Meade-Waldo et M. J. Nicoll étaient des naturalistes de profession, membres de la Zoological Society. Tous deux affirmèrent que l'animal rencontré par le *Walhalla* était un monstre marin d'une espèce encore non classifiée.

Un peu plus tard, vers la fin de la guerre 1914-1918, un écossais, J. Mackintosh Bell, en vacances aux îles Orcades, vit, alors qu'il se promenait sur la plage de Hoy, en compagnie de deux pêcheurs de l'endroit, un animal marin mystérieux qui se montrait d'ailleurs presque journellement. 7 mètres de long, un corps ovoïde et terminé à l'arrière par deux pattes palmées. Aux épaules, deux autres pattes palmées. Un long cou mince et une petite tête de serpent. C'est là le portrait tout craché du plésiosaure.

La vérité sur le Monstre du Loch-Ness

Arrivons maintenant à l'un des cas les plus célèbres entre toutes les apparitions du Grand Serpent de Mer, celui du Monstre du Loch-Ness.

C'était, beaucoup s'en souviennent, vers les années 25-30.

Aucune guerre, ou presque, ne ravageait le monde, les révolutions se faisaient rares et la crise, si elle s'annonçait, n'épouvantait encore personne. Et, brusquement, la nouvelle fut dans tous les journaux : dans un lac d'Ecosse, en communication avec la mer, vivait une bête inconnue et monstrueuse. La presse du monde entier envoya ses correspondants sur les lieux. Des polémiques s'engagèrent. Les uns rappelaient que l'Ecosse était la

terre d'origine du whisky, liqueur très favorable aux hallucinations. D'autres, au contraire, prenaient le Monstre du Loch-Ness très au sérieux. Beaucoup de gens virent l'animal et le décrivirent. Puis, il y eut le célèbre krach de Wall Street, et on l'oublia.

Mais, en 1934, on reparla à nouveau de la bête inconnue.

Un jeune vétérinaire, Arthur Grant, roulant à motocyclette le long du Loch-Ness, avait vu le monstre étendu sur la berge. Il en fit un dessin et le décrivit comme suit : « Un long cou, une tête d'anguille, de grands yeux. Le corps est énorme et j'ai nettement vu les deux pattes palmées du devant. Les deux autres pattes étaient à l'arrière et la queue devait avoir 2 mètres de longueur. » Jusque-là, pas à hésiter : nous avons bien affaire à notre vieil ami le plésiosaure. Grant ajoute d'ailleurs : « L'animal a certainement 7 mètres de long. Il a l'air d'un croisement entre un plésiosaure et un phoque ou un morse. » Grant n'avait pas d'appareil photographique sous la main, et c'est dommage. Personne n'en a jamais dans ces cas-là. On s'attend très rarement, il faut le dire, à rencontrer un plésiosaure au détour du chemin.

Ajoutons encore, pour les incrédules, que le Monstre du Loch-Ness a cependant été filmé au cours d'une de ses apparitions. Le film, pris de fort loin, a été projeté devant plusieurs sociétés savantes et, bien qu'il fut impossible de déterminer la nature exacte dudit monstre, *tous les spectateurs acquirent la certitude qu'il s'agissait bien là d'un être vivant*, et non pas de la carcasse d'un dirigeable ou d'un chapelet de mines, comme certains avaient voulu l'affirmer.

Le Dragon des mers de Chine

Mais le Loch-Ness n'est pas le seul repaire connu du Grand Serpent de Mer. Les Chinois qui, comme on le sait, sont de grands adorateurs de dragons, qu'ils nomment *Lung*, certifient qu'il habite dans une caverne située sous une petite île, à cinq ou six jours de navigation de Su-Cheu (Kiang-Su). Selon certains voyageurs, il aurait existé, également dans une petite île, au nord de la Chine, un

temple contenant le squelette du Serpent de Mer. Ce squelette, long de plus de 50 mètres, était adoré comme étant celui du Roi Dragon. Probablement avait-il été fabriqué par les prêtres à l'aide d'ossements de cétacés.

Un autre monstre marin, ou plusieurs autres, habiterait la fameuse baie d'Along, au Tonkin, où il a souvent été aperçu. Voici le récit d'une de ces rencontres, faite le 12 février 1904 par le lieutenant de vaisseau *l'Eost*, commandant la canonnière *Décidée* :

« J'aperçus d'abord le dos de l'animal à trois cents mètres, par bâbord avant, sous la forme d'une masse noirâtre arrondie. Peu après, je vis cette masse s'allonger et émerger avec l'apparence d'un serpent aplati dont j'estimai la longueur à une trentaine de mètres et la plus grande largeur à 4 ou 5 mètres. Sa peau était noire, présentant des taches jaunes marbrées. La tête avait la couleur des roches de la baie, c'est-à-dire grisâtre avec des blancs mélangés à des jaunes et ressemblait à celle d'une tortue. La peau paraissait rugueuse, cette rugosité me donnant l'impression d'écailles plutôt que de poils. Le diamètre qu'indiquent les témoins de l'équipage pour la plus grande largeur de la tête varie de 0 m 40 à 0 m 80. Deux grands jets d'eau vaporisée s'élevaient dans les airs, soufflés par les narines. Le corps lui-même demeurait à fleur d'eau. Il ondulait dans le sens horizontal. L'animal avançait à une vitesse propre de 8 nœuds environ. Personne n'a vu de nageoires. » De telles précisions semblent bien devoir écarter définitivement l'éventualité d'une supercherie. Elles concordent d'ailleurs avec celles données en 1898 par le lieutenant Lagrésille, commandant de la canonnière Avalanche qui par trois fois, avait rencontré un couple de ces énormes serpents marins également dans la baie d'Along.

Reptile, mammifère ou poisson ?

Il reste à présent à donner une identité au « très terrible animal ». Certes, dans un certain nombre de cas, il faut admettre que les témoins ont été victimes d'une illusion. Une bande de marsouins nageant à la queue leu leu, un requin-baleine, les bras d'un poulpe

géant, quelque gros lion ou éléphant de mer, une épave flottant au ras de l'eau et soulevée de temps en temps par la vague, peuvent avoir abusé le spectateur, surtout si celui-ci n'était pas un familier des choses de la mer. Mais, en général, les descriptions sont trop précises et concordent trop bien pour laisser planer un doute sur l'existence réelle de l'animal. À ce sujet, le professeur Léon Vaillant, du Muséum d'Histoire Naturelle de Paris, a d'ailleurs écrit cette phrase définitive : « L'existence du monstre marin désigné vulgairement sous le nom de Serpent de Mer n'est plus douteuse aujourd'hui. »

De son côté, le professeur Oudemans, dans son livre célèbre « Le Grand Serpent de Mer », étudie près de deux cents cas de rencontres et en arrive aux conclusions suivantes. L'animal peut mesurer jusque 85 mètres. Sa couleur varie du noir au blanc grisâtre, en passant par toutes les gammes des gris et des bruns. Contrairement au mâle, la femelle ne porte pas de crinière. Enfin, son aire de répartition est fort étendue, car on l'a aperçu dans à peu près toutes les mers du globe. Finalement, Oudemans conclut que le Serpent de Mer n'est pas, à vrai dire, un serpent mais un mammifère géant de l'ordre des pinnipèdes, auquel appartient le phoque, l'éléphant de mer et le morse, et à la suite de Denys Montfort, qui étudia l'animal avant lui, il lui donne, un peu arbitrairement il faut l'avouer, le nom de *Mégophias*, qui veut dire Grand Serpent.

Alors, adieu Mosasaure ? Adieu reptile géant d'une espèce considérée comme éteinte ? Qui sait ! Au sujet des descriptions du Dragon de la baie d'Along, le professeur Léon Vaillant n'écrit-il pas en effet : « Ces particularités me paraissent ne pas se rapporter à un mammifère, mais confirmeraient plutôt l'opinion qu'on se trouve en face d'un reptile, très vraisemblablement pythonomorphe et plus ou moins voisin du Mosasaure. » D'autre part, n'oublions pas que la théorie du professeur Schmidt et de ses anguilles géantes doit être retenue.

Alors, reptile, mammifère ou poisson ? Seule, une capture ou la découverte d'une dépouille du Grand Animal pourrait répondre à cette question. Mais, après tout, pourquoi n'existerait-il pas plusieurs monstres différents, l'un reptile, l'autre mammifère et le troisième

poisson, tous trois ayant été confondus en une même personnalité, celle du Grand Serpent de Mer des légendes anciennes ?

---

[1] Lire : La Galère Engloutie et Le Secret des Mayas.